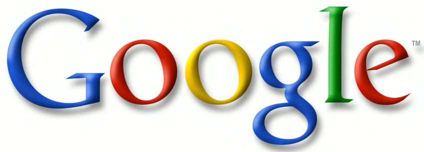



M
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817

M



M







M







M



M







M







M



M

LES

DUELLISTES

Paris. — Imp. P.-A. Bourdier, Capiomont fils et Ce, rue des Poitevins, 6.

THÉODORE DE GRAVE

LES

DUELLISTES

PRÉFACE

PAR JULES CLARETIE



PARIS
GEORGES BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR
7, RUE CHRISTINE, 7

1868

PRÉFACE

L'auteur de ce très-intéressant volume sur *les Duellistes* m'a demandé, pour servir de préface à son livre, quelques pages sur le duel. J'ai moi-même écrit plus d'un article sur la matière, et, au hasard de l'actualité, j'ai donné mon avis et évoqué quelque souvenir. Il en est de ces récits de duels comme des histoires de voleurs : on se presse pour les écouter. Il se fait autour du conteur un cercle pressé, attentif, souvent haletant. Tout duel a l'intérêt d'un cinquième acte de mélodrame. L'action se précipite : on sent que le dénoûment ne se fera plus attendre. Et quand tout est fini, volontiers, comme les enfants, le public dirait : *Encore*.

C'est cette curiosité qui a fait, dans le *Figaro*, où M. Théodore de Grave les publia d'abord, le succès des articles qui composent ce livre. C'est elle qui, je l'espère, fera leur vogue sous cette forme nouvelle et plus durable.

Mais je n'ai point parlé au hasard, à propos de duel, de drame ou de mélodrame. Je tenais à rendre complices de tous les duels dont on fatigue notre attention mes confrères les auteurs dramatiques et les romanciers. Ce sont eux, il faut bien le reconnaître, qui entretiennent dans nos mœurs cette habitude assez brutale. Littérairement, en effet, le duel est si commode ! Un personnage gêne-t-il l'action de votre drame, entrave-t-il la marche de votre roman? Vous le faites appeler sur le terrain par un comparse, tuer net et disparaître, et voilà votre livre ou votre pièce qui reprennent leur course comme un seul Gladiateur. Un bon duel vous donne presque toujours un bonne *fin d'acte* ou un excellent : *La suite au prochain numéro*. Comment résister à l'emploi facile du duel?

Seulement le public qui ne peut lire une nouvelle ou entrer à l'Ambigu sans y trouver quelque combat singulier — c'est bien singulier qu'il faut dire — s'habitue à cette idée d'une rencontre, et lorsque deux braves gens vont risquer leur vie sur la rouge ou la noire d'un pistolet, il trouve la chose toute simple, trop simple. Et bien plus, lorsqu'un des deux adversaires ne revient pas avec la tête cassée et se contente d'une épaule démise, le public, cet indulgent public, se prend à murmurer : *Le combat n'était donc pas sérieux ?*

Le public est d'ailleurs persuadé que, dans tous les

duels, fatalement la justice triomphe. Mélingue a déconfit tant de traîtres dans sa vie, et *les cinquièmes actes* ont vu mourir tant de *troisièmes rôles* par la main de jeunes premiers qui n'avaient jamais tenu une épée, que cette idée s'est vulgarisée : « *Il suffit de son bon droit et de son courage pour avoir raison de son adversaire.* » Une vérité aurait mis cinq cents ans à fructifier : ce mensonge souriant s'est instantanément popularisé. Il y a longtemps que le public est persuadé que, pour se battre, le mieux est encore d'avoir raison et de ne connaître point l'escrime.

Eh ! bien, disons-le, sur le terrain le bon droit fera piètre figure s'il n'a que six mois de salle ou s'il ne fait mouche que trois fois sur cent. Le bon droit doit savoir tirer — des deux façons — s'il veut demeurer le bon droit. Dans un duel, l'existence d'un honnête homme qui sait à peine tenir un fleuret, est à la merci du premier ferrailleur venu, qui passe son temps à faire assaut. Lorsque le sort doit choisir entre deux gens armés de pistolets, le sort incline prudemment vers celui qui a le coup d'œil le plus exercé. Le reste lui importe peu. C'est l'intelligence et le travail qui ont inventé la poudre, mais la poudre se moque bien de l'intelligence et du travail.

Pourtant, il faut l'avouer, et quoiqu'on ait beaucoup parlé de duels en ces derniers temps, le duel décline. On

sait ce qu'il vaut. Il ne fait plus peur. Demain il fera rire. La *galerie*, pour laquelle on se bat d'ordinaire, en est lassée, fatiguée, écœurée. Et si les dramaturges et les romanciers, encore une fois, n'arrosaient pas, de leur encre inépuisable, le duel qui végète, — plante délaissée, — on ne le verrait plus refleurir.

Le duelliste, après avoir été la règle, est aujourd'hui l'exception. Nous avons des bretteurs encore, mais ils sont aux duellistes de la Restauration, ce que les néo-romantiques sont aux chevelus de 1830. Leur montre retarde. On les renverrait volontiers aux ferraillades de 1816.

Au temps de ces duels farouches, certaines gens faisaient métier de tuer les gens selon les règles. Chaque bretteur avait son coup préféré pour lequel il eût pris au besoin un brevet et qu'il baptisait de son nom.

Le *coup du colonel Zanceschi* consistait à frapper, d'un coup d'épée, son adversaire entre les deux sourcils. Les duellistes du Tarn ou de l'Ariége avaient rendu célèbre le *coup du cochon*, terrible et ignoble façon de tuer un homme en l'outrageant, en le déshonorant, pour ainsi dire. L'épée atteignait le malheureux sous l'oreille, coupait l'artère et le *saignait*, comme s'il se fût agi d'un porc.

On se montrait, en ce temps-là, avec une certaine admiration, de braves gens qui avaient tué leur douzaine

d'hommes. Quatre ou cinq adversaires enterrés, c'était peu. La demi-douzaine même n'était pas présentable. Ces maîtres en fait d'armes frappaient le boulevard ou le parquet des cafés de leurs gros talons, et il fallait baisser les yeux si vous aviez le malheur d'être louche. Un coup de fer dans le ventre vous punissait d'avoir osé les regarder de travers.

Un soir, un de ces aimables compagnons — Balzac a immortalisé leur tournure en peignant Philippe Bridaut — cherche querelle à un honnête bourgeois qui ne faisait de mal à personne. Le *bravo* avait parmi ses chevrons un trait aimable dont il se plaisait à se vanter. Voyageant, un jour, il rencontre dans le coupé de la diligence un jeune homme qui partait pour l'Italie. A la première auberge où l'on s'arrête pour passer la nuit, il ne reste plus qu'une chambre à deux lits. « Partageons, dit le jeune homme. » Mais il a le mauvais goût de choisir des deux lits le meilleur. L'autre le laisse dormir à son aise, seulement, le lendemain au réveil, il l'appelle *un grossier personnage*, le provoque, lui brûle la cervelle, et continue son voyage.

Ce monsieur donc se querelle avec un bon bourgeois. « Nous nous battrons demain, dit-il. — Non, tout de suite, répond l'autre. » Il était fort. Voilà mon duelliste bourré de coups de poing, le nez en sang, les yeux pochés, reconduit jusque chez lui au milieu des huées.

LES

DUELLISTES

berté. Il est le hasard, il est la force, il est l'absurde. Tout homme fort de sa conscience, et qui porte en soi une vérité, doit avoir le courage de résister à l'irrésistible aimant de l'épée nue qu'on lui présente.

Il est si facile d'écourter une discussion en y mettant comme point final une balle de pistolet! Le vrai courage est de défendre bravement son idée, de riposter aux attaques, de faire face avec sa logique, avec son esprit, avec son audace, à ses adversaires, de les décontenancer à coups d'irréfutables arguments. Mais pour cela, ah! pour cela, il ne faut ni impatience, ni colère aveugle, ni exaspération, ni lassitude.

Soutenir le combat sur le terrain de la raison et ne le transporter jamais sur un autre champ de bataille, la tâche est lourde. Un accès de rage, et tout est perdu. Notez qu'il est plus difficile d'avoir du caractère que de l'emportement.

Il ne faut pas croire, au surplus, que ceux-là qui, en pareil cas, refuseraient un duel, soient pétris d'excessive prudence. Tout le monde malheureusement et même ceux-là qui détestent le duel et l'attaquent, se sont battus ou se battront. Il y aura tantôt deux ans, n'avons-nous pas assisté, sur ce point, au plus intéressant débat? La correspondance échangée à la suite d'une discussion au Sénat entre M. Sainte-Beuve et les témoins de M. Lacaze n'est-elle pas aujourd'hui comme un docu-

ment historique? Au nom de toute liberté, de la libre pensée, de la libre parole, M. Sainte-Beuve refusait de se battre. Il trouvait comme nous le duel insensé. « Sait-on ce que le monde perd quand un Carrel tombe? » Et pourtant, trente ans auparavant, lui aussi (l'avait-il oublié?) ne s'était-il point battu sans avoir, il est vrai, la cruelle bonne fortune de tuer son homme.

Voici comment, dans un journal, j'avais conté la chose :

« Je ne saurais dire en quelle année, mais, au temps du journal *le Globe*, M. de Sainte-Beuve se prit de querelle, au milieu d'une réunion des actionnaires, avec un certain Dubois (de Nantes), qu'on appelait aussi *Dubois* (*de la Loire-Inférieure*). La discussion avait été chaude, et, comme toujours, M. de Sainte-Beuve refusait avec une obstination colère.

« — Alors, dit le Breton, il faut se battre.

« — Eh bien! nous nous battrons, dit M. de Sainte-Beuve.

« Le *Globe* tout entier était en ébullition, en révolution. Les doctrinaires poussaient les hauts cris. Comment empêcher cette rencontre? Tous, M. de Rémusat, M. Duvergier de Hauranne, M. Duchâtel, s'étaient mis en campagne. Impossible de calmer les adversaires.

« Le pistolet était l'arme choisie. La légende veut (qui me dira si la chose est vraie?) que M. Sainte-

Beuve soit arrivé sur le terrain avec un pistolet du temps de François Ier, que lui avait prêté Fontaney.

« Le duel eut lieu à Romainville, dans le bois. La rédaction du *Globe* n'était pas loin, attendant le résultat du combat. Il pleuvait à torrents, et, sans plus d'émotion, M. de Sainte-Beuve attendait, s'abritant sous un parapluie.

« On lui fait observer qu'il ne peut se battre en tenant ce parapluie à la main. Il déclare qu'il le gardera.

« Mais c'est contre toutes les règles du duel!

« Messieurs, répondit le poëte, M. Dubois m'a promis de me tuer aujourd'hui. Soit. Je consens à être tué, *mais je ne veux pas être mouillé!*

« Et il garda son parapluie.

« Moi, je trouve le trait charmant... Et donnez ce parapluie à Coffinhal allant à l'échafaud (il pleuvait à verse le jour de son exécution), s'il trouve une pareille réponse, on l'étiquettera bien vite tout à côté du : *Si je tremble, c'est que j'ai froid,* de Bailly.

« Sans plaisanter, toujours est-il que MM. Sainte-Beuve et Dubois (de Nantes) échangèrent quatre coups de feu. Il n'y eut point de blessures, pas même au parapluie. Les témoins intervinrent, et chacun rentra chez soi. »

Le morceau que je viens de citer me valut même une lettre de M. Sainte-Beuve.

« ..... Je voudrais bien pourtant, m'écrivait-il le lendemain, vous dire quelques mots de l'anecdote que vous racontez, et dont une partie, la plus plaisante, est tout à fait exacte. Mais, quoique Fontaney eût le goût des panoplies et des armes du moyen âge ou de la renaissance, le pistolet dont vous parlez était bel et bien un pistolet d'arçon que Fontaney avait conquis sur un gendarme dans les journées de Juillet; car c'était peu après ces journées qu'eut lieu cette querelle, et la fièvre qui régnait alors dans l'air n'y nuisit pas. Mais là ou vous auriez eu une légère rectification à faire, et très-juste, c'est en ce qui concerne *le certain* M. Dubois.

« M. Dubois, créateur avec Pierre Leroux (en 1824) et fondateur du *Globe*, depuis député et directeur de l'École normale, est encore vivant, fort vert d'esprit. C'est un homme, sur les seconds plans, d'un talent et d'une verve très-remarquables. Nul plus que lui ne serait à même de renseigner un jeune critique sur tout le mouvement de la littérature française de 1815 à 1830. Il a marqué par quantité d'articles, mais surtout par ses vues, son excitation, son stimulant : nul ne sait mieux que lui l'histoire littéraire sérieuse de cette période de la Restauration. Il porte aujourd'hui la peine d'avoir délaissé les lettres, et si votre article lui a passé sous les yeux, ce mot *certain* a dû lui entrer dans le cœur comme un trait aigu. Comme il n'écrit pas et ne

publie rien, il ne fournit malheureusement pas d'occasion de réparer. Mais que de beaux ouvrages je lui ai entendu ébaucher le matin, au lit, après une nuit d'insomnie, que de beaux romans vendéens et chouans à la Walter Scott! Que de beaux projets d'histoire du christianisme avant Renan! Et tout cela s'est perdu en improvisations! Et c'est moi, l'adversaire d'un jour et l'homme au pistolet qui s'en soucie encore le mieux!

Donc, écrivons, produisons tant que nous en avons la force et pendant qu'il en est temps!

Tout à vous, mon cher ami.

SAINTE-BEUVE.

Ce 15 février, 1867.

Et que prouvait-elle cette généreuse lettre, sinon l'inutilité du duel et sa folie? Voilà deux hommes qui s'estiment aujourd'hui et qui s'aiment: *adversaires d'un jour*, devenus des amis de toujours. L'un d'eux cependant, il y a trente ans, pouvait tuer l'autre.

Allons! entre gens qui se valent moralement, intellectuellement, le duel est odieux; il est absurde entre gens qui ne se valent pas.

M. Théodore de Grave est, lui aussi, de cet avis. La morale de toutes les histoires qu'on trouvera dans ce

livre est la même : « Le duel est niais ou il est atroce. » Cette opinion d'ailleurs devient banale, elle est celle de tout homme de bon sens; et cependant, chose bizarre, le duel, cette guerre d'individu à individu, ne disparaît pas plus que la guerre de peuple à peuple. On a, je crois bien, sur le duel, dit maintenant tout ce que l'on pouvait dire; les plus grands et les plus éloquents ont parlé, et les pages de la *nouvelle Héloïse* n'ont pas plus retardé une rencontre que le monologue d'*Hamlet* n'a empêché un suicide. Ce brutal usage, cet odieux appel à la force, cette sauvage réplique à tout ce qui est le droit, subsiste encore et subsistera longtemps; aussi longtemps, du moins, qu'il y aura des passions et des ambitions, aussi longtemps qu'il y aura des colères et des haines. Pourquoi ne pas dire toujours?

Vaines déclamations et malédictions inutiles contre le duel, vous n'aurez vraiment de valeur réelle que lorsqu'un homme aura le courage de répondre à une injuste provocation un : *Je ne me bats pas*, bien articulé. Jusque-là, à quoi sert d'écrire contre le duel, puisque, l'encre de votre article à peine séchée, vous irez, contraint d'être illogique, prouver, l'épée à la main, à votre adversaire que si vous détestez le duel, du moins vous ne le craignez pas? Je sais bien, on proteste contre l'usage, et on le subit, quelque odieux qu'il soit. Ce sont là de ces conséquences inévitables, tant que l'on n'aura

pas bien défini ce que signifient le mot *courage* et le mot *amour-propre*.

« Je pense, disait Wellington, je pense que tout homme est brave. » Il faut s'entendre sur le mot. Tout homme est capable, à un moment donné, de se jeter sur une épée, de bondir sur l'ennemi, d'arracher un drapeau, d'enlever une redoute : c'est la frénésie de la bravoure; l'héroïsme n'est pas une denrée bien rare. Parmi les rôdeurs des ruisseaux de Paris, il s'est trouvé des milliers de héros, les *pâles mobiles* de 1848, horriblement, cruellement héroïques. Mais l'héroïsme lent et sûr, la froideur dans le courage, la calme bravoure, la force d'âme qui vous fait résister à la provocation d'un spadassin, et place l'orgueil et le sentiment du droit plus haut que l'amour-propre, voilà ce que Wellington, je gage, ne rencontra point partout ni tous les jours.

J'aime ce curieux livre, *les Duellistes*, parce que l'auteur, encore un coup, en se faisant l'historien du duel a pris à tâche de le faire détester. Il faut bien qu'on se le figure, le présent volume est un pamphlet — un pamphlet indigné contre les bretteurs. M. de Grave a beaucoup vu, beaucoup entendu, et sait peindre les choses. Il les présente même d'une façon singulièrement tragique. Si je ne le connaissais point, et s'il n'était point mon ami, certes en lisant ces pages pittoresques où le sang coule, où l'on entend comme des frois-

sements d'épées, je me le figurerais avec l'humeur impatiente et l'incessante colère d'un raffiné.—Le style, quoi qu'en dise Buffon, n'est donc pas l'homme même. L'auteur des *Duellistes* est, je gage, fort ennemi du sang et je ne lui aï jamais, je lui rends cette justice, entendu réclamer la mort du prochain. Mais quoi! il est de ce pays méridional où l'on se bat encore pour une consonne mal placée ou une coupe d'habits, comme au temps de ce Bussy qui croisa le fer vingt fois pour un pourpoint neuf. A Toulouse, en trois ans, il fallut à M. de Grave servir de témoin quarante fois peut-être dans les duels de ses amis. Un seul de ceux-là, je dis un seul, l'appela quatre fois dans un mois en qualité de second. Aussi pourquoi savez-vous tant de ces aventures de cape et d'épée et de si curieuses, et pourquoi, mon cher ami, les contez-vous si bien?

On les relira, ces histoires, avec un vif plaisir. Quelle variété! ce sont comme les *Mille et une nuits* du terrain. L'auteur s'est attaché à choisir dans ses souvenirs les plus dramatiques. Il a surtout évité (en un pareil sujet c'était le grand écueil) l'uniformité d'où naît l'ennui. Les motifs de toutes ces querelles sont différents, si les rencontres et les combats se ressemblent. Je ne connais pas de romans plus attachants que ces histoires. Le profil amusant et hardi du comte de Capaillan ne vous reste-t-il point dans la mémoire comme celui d'un baron

de Fœneste égaré parmi nous? Et au milieu de ces émouvants chapitres, quelle terrible scène, quelle lutte sauvage que ce duel des *deux amis!* Quoi! l'homme à la fois peut s'élever à ce degré d'atroce courage et descendre à ce degré de brutalité horrible! Oui, voilà ce qu'en fait le duel.

Ou je me trompe fort, ou de toutes ces histoires celle que préfère M. de Grave et qu'il a caressée avec le plus d'amour, c'est le *Secret d'une femme.* Cela console par une grandeur vraie : la vie a de ces compensations. Un très-curieux récit, c'est encore la chronique de la *Fraternelle;* — cette association de jeunes hommes qui s'étaient associés de 1830 à 1833 pour combattre les spadassins de profession. Mais, comme si décidément rien n'était nouveau sous le soleil, ce club généreux, cette société vengeresse avait existé déjà, quarante ans auparavant, dès 1790, sous le nom de *Spadassinicides.*

En cette année 1790, l'heure était solennelle. Le vieux monde craquait. Tous les privilégiés, tous ceux qui avaient vécu d'injustice et de tyrannie luttaient en désespérés contre le mouvement nouveau. Ces grands seigneurs savaient tenir l'épée; l'idée leur était donc venue de mettre à la raison ces hommes noirs du Tiers-État, ces avocats, ces procureurs, ces journalistes, ces bourgeois qui gardaient dans leurs rangs la Révolution et sa fortune. Nous avons vu tout à l'heure ce que leur ré-

pondait Camille. C'est encore lui qui disait dans son journal :

— Je périrais volontiers de la main de Sanson, mais tomber sous l'épée d'un spadassin, c'est mourir piqué de la tarentule !

Or, pour protéger leurs députés, pour défendre ceux qui défendaient les droits, une société de jeunes gens exercés au maniement des armes s'était formée et se proposait de répliquer par des provocations. Le duel de Charles Lameth avec M. de Castries avait exaspéré Paris. On avait dit un moment que l'épée du noble duc était empoisonnée. Le peuple, dans sa rage, voulait mettre l'hôtel de Castries au pillage. Les *Spadassinicides*, phalange résolue de jeunes démocrates, se contentaient d'apprêter leurs armes et d'attendre.

Voici la note que je trouve justement sur cette association dont on a peu parlé, dans le n° 82 des *Révolutions* de Prudhomme, du 29 janvier au 5 février 1791, page 183 :

« M. Boyer qui, dans une lettre que nous avons pu-
« bliée dans notre n° 77, page 716[1], s'est déclaré le cham-

1. LETTRE DU CITOYEN BOYER.

« J'ai fait serment de défendre tous les députés contre leurs « ennemis. Je jure que la terre s'agrandirait en vain pour sous- « traire un homme qui aurait blessé un député ; je fais le même « serment de venger la mort des patriotes qui, pour soutenir la

« pion des bons patriotes attaqués par les aristocrates
« batailleurs, ayant eu connaissance de la provocation
« faite par un nommé Sainte-Luce à M. Rochambault
« fils, alla trouver celui-ci, Sainte-Luce, accompagné
« de quatre témoins qui l'attendaient à la porte et lui
« montra le nº 77 des *Révolutions de Paris,* et en con-
« séquence de l'engagement qu'il y prend, lui signifia
« qu'il eût à le suivre. Sainte-Luce refusa, disant qu'ils
« n'avaient point de querelle à vider ensemble. M. Boyer
« lui répliqua que puisqu'il en avait intenté une à un
« bon patriote, lui, Boyer, le représentait. Le sieur
« Sainte-Luce persista dans son refus.

« Nous sommes autorisés à publier que M. Boyer est
« à la tête de cinquante *spadassinicides*. Son adresse est
« passage du bois de Boulogne, faubourg Saint-Denis. »

Cette institution des *Spadassinicides* avait du bon.

« bonne cause, auraient eu une affaire dont ils seraient victimes.
« Que le vainqueur tremble ! l'insulte faite aux bons citoyens est
« reversible sur moi ; je veux sa tête ; je veux que les ennemis du
« bien public tremblent devant un vrai patriote ; je ne veux pas
« que les scélérats jouissent de leur scélératesse. Que les ennemis
« de la liberté me regardent comme leur plus grand ennemi !
« j'irai partout où la patrie m'ordonnera d'aller ; j'ai des armes
« que les mains du patriotisme se sont plu à me fabriquer ; elles
« ne peuvent manquer leur coup : toutes me sont familières ; je
« n'en adopte aucune ; toutes me conviennent, pourvu que le ré-
« sultat soit la mort. Le patriotisme vous a inspiré beaucoup de
« choses. Moi, j'accomplirai tout ce que vous écrirez. »

Mieux vaut encore qu'il n'y ait ni spadassins, ni tueurs de spadassins. Mais toutes ces histoires de duels me remettent en mémoire le souvenir d'une anecdote touchante et qu'on m'a contée. M. de Grave, qui sait tout sur ce sujet, doit la connaître. Elle est d'un bout à l'autre authentique.

C'était à l'époque où la *Minerve*, armée en guerre, s'attaquait à la royauté, avec des allures de pamphlet sans pitié et de Satire Ménippée. Benjamin Constant, tout feu, tout flamme, allait et venait, lançant des articles qui ressemblaient à des brandons, aiguisant le sarcasme, applaudissant à l'heureuse audace de ses collaborateurs, Évariste Dumoulin, M. Jay, M. Jouy et aussi celui des Lacretelle qu'on appelait *l'aîné*. C'est dans la *Minerve* qu'Étienne — monsieur Étienne — publiait des *lettres* charmantes où la Restauration était raillée de la bonne manière et commençait, par exemple, un article de cette façon-là :

« *J'ai des nouvelles de Paris à vous donner : je viens de lire les journaux anglais !* »

Tout allait bien, et le ministère enrageait, faisant la sourde oreille; mais un matin, — le lendemain d'un jour où la *Minerve* s'était avisée de critiquer les gardes du corps, — un officier se présente au bureau du journal, demande l'auteur de l'article, et, à deux heures de là, le gratifie d'un vaillant coup d'épée.

Les gardes du corps étaient alors le point de mire de toutes les railleries et de toutes les rancunes. Les soldats de la Loire, encore noirs de poudre, et qui promenaient dans Paris leurs bottes éculées, regardaient avec colère passer ces jolis hommes élégants et parfumés, dans leurs uniformes tout flambants neufs. C'est le moment où mademoiselle Mars, dit-on, se vengeait de leurs sifflets par cette question :

« Qu'a de commun *Mars* avec messieurs les gardes du corps? »

Sur la porte de leurs casernes, un jour, au quai d'Orsay, ne trouva-t-on pas ces mots tracés à la craie : *Fabrique de plats argentés qui ne vont pas au feu.*

A ces sarcasmes, les gardes du corps répondaient par des coups d'épée, et ce que le Palais-Royal vit alors de rixes et de querelles est incalculable. Le café Lemblin en a conservé longtemps le souvenir.

On a conté déjà, — c'est, je crois, madame de Bassanville, — l'histoire de cet Américain qui, au bal de l'Opéra, appliqua par derrière un vigoureux soufflet à un garde du corps mis en bourgeois et qu'il avait cru reconnaître. C'était une erreur. L'Américain se confond en excuses. « Je vous demande pardon... une ressemblance étrange... comment me faire pardonner? » Et certes, le garde du corps eût pardonné; mais il avait des amis, et ceux-ci : « Non, non, un soufflet vaut un

duel. Il n'y a pas d'excuse possible. Il faut se battre. — Battons-nous, dit l'Américain. » On va sur le terrain, et l'Américain a le bras percé. « Quand je serai guéri, dit-il à son adversaire en se retirant, je viendrai me remettre à votre disposition. »

La blessure se cicatrise, s'efface. Voilà un homme qui ne pense plus — je ne veux point faire un méchant mot — à son *garde du corps*. Un beau jour, celui-ci revient : « C'est moi! Il paraît que mes camarades ne trouvent pas mon honneur satisfait. » Nouveau duel, où l'Américain reçoit une nouvelle blessure. Il en a pour trois mois cette fois, et il ne sort du lit que pour monter sur le vaisseau qui doit le transporter à New-York. Un an se passe. Au bout de l'an, qui le malheureux Américain trouva-t-il un soir dans son salon, en rentrant de la chasse? Le garde du corps!

— Monsieur, dit celui-ci, je vous demande pardon, mais on ne se lassait pas en France de me parler de vous, de vos plantations et de votre bonne mine. On me répétait du matin au soir que vous engraissiez, et que les gens que je tue se portent assez bien. Il faut en finir, — et cette fois je viens vous casser la tête ou vous percer le ventre pour tout de bon.

— Percez, répondit l'autre.

Mais, au dernier moment, le garde du corps se trouva, sinon ridicule, du moins barbare. Il remit l'épée

au fourreau. Hélas! après cela comment revenir en France? J'ai parfaitement oublié de vous dire que l'Américain avait une sœur. Vous voyez le dénoûment d'ici. Pour peu que vous soyez vaudevilliste (et tout Français l'est un peu beaucoup), vous avez déjà conclu entre eux un solide mariage. C'est en effet ainsi que finit l'histoire, — qui n'est pas un conte.

Et la *Minerve*, et Lacretelle, et Benjamin Constant? M'y voici. Les gardes du corps avaient, paraît-il, décidé en commun que pas un article un peu tapageur ne passerait au journal libéral sans qu'on ne demandât aussitôt raison au rédacteur. C'eût été le cas ou jamais de ressusciter les *Spadassinicides* de 1790. Trois ou quatre duels avaient eu lieu. Benjamin Constant, qui était brave (il se battit, comme on sait, dans son jardin, sur une chaise), commençait à s'impatienter. Tenir la plume et tenir l'épée à la fois, c'était fatigant. Il s'en plaignait un soir amèrement au cercle des Étrangers, dans le ci-devant hôtel d'Oigny, où il passait souvent la nuit à jouer.

L'auteur du *Cours de politique constitutionnelle* avait pour ami un ancien colonel de l'Empire, actionnaire du journal et un peu collaborateur à l'occasion. Celui-ci avait déjà payé de sa personne, il avait blessé son adversaire, on l'avait blessé à son tour. C'était bien, mais cela ne pouvait toujours durer.

— Il nous faudrait trouver, dit-il à Benjamin Constant, une façon de prévôt qui répondît comme il faut aux cartels de ces enragés-là! avec une botte assurée pour tout l'escadron, ce serait, je crois, bien suffisant.

— C'est à vous de trouver cela.

Le colonel se mit à chercher. Il se promenait, une semaine après, boulevard du Temple, lorsqu'il reconnut, marchant lentement, pâle et l'air attristé, un de ses anciens soldats qui regardait devant lui, sans voir, d'un œil atone, — le regard des désespérés. Le colonel lui frappa sur l'épaule :

— Bonjour, Vincent?...

— Mon colonel, dit Vincent (était-ce bien son nom?) en devenant rouge... Ah! mon colonel!...

Il ouvrait de grands yeux, ne pouvant croire à ce qu'il voyait.

— On se retrouve donc?

— Il paraît. Eh bien! mon pauvre vieux, et cet uniforme de dragons, nous l'avons donc quitté, toi et moi? C'est fini. En avons-nous vu ensemble! Est-ce que tu es heureux, Vincent? Qu'est-ce que tu fais?

— Rien.

— Voudrais-tu faire quelque chose?

— Vous avez une place à m'offrir, colonel?

— Une place excellente. Écoute. Tu n'aimes pas les soldats de parade, qui sentent la pommade comme nous

sentions le salpêtre? Eh bien, il s'agirait d'en découdre quelques-uns, s'ils venaient chercher des raisons aux journalistes qui leur disent leurs vérités. Comprends bien!... Tu resterais au bureau, — au bureau du journal, — de dix heures à cinq heures, faisant là ce que tu voudrais; tu fumerais ta pipe, tu serais libre. Seulement il ne faudrait pas laisser les fleurets se rouiller. Ce n'est pas ça qui t'embarrasse. Et l'on te payerait dix fois, — cent fois! parbleu! — ce qu'on te donnait pour aller de si bon cœur à la Moskowa, — tu t'en souviens?

L'ancien dragon se grattait la tête, passait la main sur sa moustache, regardait le bout de ses souliers, qui prenaient l'eau et bâillaient piteusement.

— Eh bien? dit le colonel.

— Eh bien! mon colonel, je ne dis pas oui, je ne dis pas non; je consulterai ma femme.

— Tu es marié?

— Et j'ai trois enfants.

— Trois enfants? Oh! dans ce cas, mon brave, rien de fait... Non, non, c'est impossible... Ne t'inquiète pas, je te trouverai un autre emploi.

— Bast! répliqua Vincent, en voilà toujours un. Attendez un peu, allez; je vous l'ai dit, colonel, je vais consulter ma femme.

Le lendemain, le soldat entrait au bureau de rédaction.

— C'est convenu, mon colonel, j'accepte.

— Ta femme consent?

— Elle consent.

— Soit. En ce cas, mon cher, bonne chance!

Deux jours après, un article terrible paraissait dans le journal. On en parlait dans tous les cercles politiques, et l'inévitable garde du corps se présentait gravement à la rédaction.

Il demanda l'auteur de l'article.

— C'est moi, monsieur, dit tout naturellement Vincent, qui prit son chapeau, sortit et reçut bravement un grand coup d'épée dans la poitrine. Son logement étant assez éloigné, on le porta à l'hôpital. Benjamin Constant allait le voir souvent, lui apportait de l'argent; le colonel venait causer à son chevet. On parlait des vieilles campagnes, des combats d'autrefois, du duel de la veille. Le blessé souriait et disait doucement:

— Bah! le coffre est bon!

Il ne fut d'ailleurs pas long à guérir.

— J'ai été ébréché souvent, disait-il, mais les blessures ne prennent pas.

Le voilà sur pied, qui revient au bureau et reprend ses fonctions.

Le brave homme était à peine installé, que la satire la plus violente tombait comme grêle sur les hommes

du gouvernement en général et les gardes du corps en particulier.

Assis dans un coin, sur une chaise, Vincent lisait justement ce beau morceau de style, lorsqu'un garde du corps entre au journal comme une bombe, tenant à la main le numéro du journal et l'agitant avec menace.

— Est-ce que vous demandez l'auteur de cette *machine-là?* dit Vincent en se levant doucement. C'est moi !

— Eh bien ! monsieur...

— Je sais, je sais, fit le dragon.

On se rend sur le terrain. On se met en garde. A peine le fer est-il engagé, qu'à la première passe Vincent tombe sur les genoux avec une blessure au côté gauche.

— Allons! encore l'hôpital ! se disait-il pendant qu'on le transportait sur une façon de civière faite de branchages.

Benjamin Constant était désolé, M. Jouy inquiet, le colonel furieux. On combla le pauvre Vincent de cadeaux, de liqueurs, d'argent pour sa femme, de jouets pour les petits. Mais, quand il fut sur pied, on ne lui laissa pas longtemps attendre l'occasion de prendre sa revanche.

— Cette fois, dit le colonel en arrivant au bureau,

pas d'enfantillage! Une, deux, et ton homme tombe! Ils vont te payer les trous faits à ta peau, hein?

Vincent souriait toujours, regardant ses souliers, qui maintenant étaient neufs et cirés. Au troisième article, il reçut un troisième coup d'épée.

Le colonel alla le voir aussitôt; il trouva le soldat tout pâle étendu dans son lit, mais les moustaches relevées toujours par son bon sourire.

— Ah çà, mais, sacrebleu, Vincent, qu'est-ce qu'il y a donc? fit M. de ***. Y penses-tu? Quoi? Est-ce que tu as le poignet gâté maintenant? Comment, diable, des pékins comme ça! Tu te laisses enfiler comme une mauviette! Un vieux de la vieille!

— Qu'est-ce que vous voulez, mon colonel, répondit le soldat simplement, héroïquement, j'ai des enfants, j'ai une femme, je n'ai pas d'état. Vous m'offrez cette place-là; je la prends. Mais il faut bien que vous le sachiez, mon colonel, moi, voyez-vous, j'ai accepté comme ça..., parce qu'après tout, c'est un état comme un autre... Mais des fleurets, est-ce que je connais ça? *Je ne sais pas tirer.*

Voilà cette fois du vrai courage. Ce *spadassinicide* était une victime, rien de plus... Mais il faut bien vivre, et pour cela qu'importe de risquer de mourir!

Vincent et les gardes du corps m'ont entraîné loin du livre de M. Théodore de Grave. J'y reviens, et n'a-

joute qu'un mot. Prenez ce livre. Je ne sais pas de lecture plus entraînante que celle de ces récits enlevés gaiement ou bravement, et où perce, sous l'ironie ou la passion du conteur, l'indignation de l'homme de cœur.

JULES CLARETIE.

30 octobre 1868.

LES DUELLISTES

I

UN HÉROS SINISTRE.

Il est bien entendu que nous n'avons nullement l'intention de donner la triste qualification de *duellistes* aux honorables susceptibilités qui, de nos jours, vont sur le terrain vider leurs différends un pistolet ou une épée à la main.

Ceux dont nous voulons parler formaient jadis une race à part dans la société; — aujourd'hui le type n'existe plus, le souvenir seul en est resté comme pour servir de précis à leur histoire désormais légendaire.

Sous la Restauration, les *duellistes* appartenaient, par leur position de fortune, et plus souvent encore

par leur naissance, aux classes les plus élevées de la société. Beaucoup d'entre eux étaient de maison noble; aussi se servaient-ils de ce prétexte pour faire intervenir la question politique dans leurs querelles de spadassins, et abriter ainsi sous un manteau honorable leurs provocations intempestives.

Mais nul ne se trompait à leurs allures, et tous, au contraire, savaient faire *in petto* la différence qui existait entre un partisan et un assassin. D'ailleurs, qu'importait leur rang et leur naissance! une fois ce titre de *duelliste* rivé à leur nom, rien ne pouvait plus les protéger contre l'ostracisme qu'ils s'étaient attiré de la part de la bonne compagnie.

Ils devenaient des parias, des bêtes fauves; ils s'imposaient à la foule, mais repoussés et chassés de toute part, il ne leur était plus permis ni de s'asseoir ni même de s'arrêter dans la société avec laquelle ils étaient en guerre; ils ne pouvaient donc que la traverser... malheureusement c'était trop souvent de part en part.

Cependant, de temps en temps, et comme pour donner la mesure exacte de leur outrecuidante personnalité, les *duellistes* fournissaient eux-mêmes aux citoyens qu'ils avaient plus ou moins abreuvés d'infamies, le réjouissant spectacle d'une rencontre entre deux célébrités rivales.

Les *bretteurs*, ainsi qu'on les nommait encore dans

quelques provinces méridionales, en arrivèrent graduellement à commettre les plus inqualifiables excès. Il n'était pas rare alors de voir un de ces *bravi* amateurs, en quête d'une affaire, pousser son audacieuse insolence jusqu'à outrager les femmes dans la rue, en plein jour, au bras de leur mari. Naturellement celui-ci demandait à venger son honneur, et, tout aussi naturellement encore, il payait de sa vie le droit si légitime, si incontestable de défendre sa dignité froissée.

Il en est un de ces duellistes célèbres qui, un jour, poussa au delà de toutes les limites la témérité de ses insultes.

Il était de Bordeaux et s'appelait M. le comte de Larillière. C'était, à l'époque dont je parle, un homme de trente-cinq à quarante ans à peine; il était grand, bien fait, fort élégant, et de plus doué de manières extrêmement polies; enfin, possesseur d'un extérieur qui démentait entièrement son existence de mauvais garnement.

Un jour qu'il se promenait avec l'un de ses amis, — nous ferions mieux de dire un de ses complices, —dans une des rues les plus fréquentées de Bordeaux, il vit venir de son côté un des plus riches et aussi des plus honorables négociants de la ville, donnant le bras à sa jeune femme, qu'il venait d'épouser il y avait un mois à peine.

Que se passa-t-il dans la tête du malheureux? Nous l'ignorons; bref, lorsque le jeune couple fut à portée de la voix, Larillière s'avança courtoisement, le chapeau à la main, le sourire aux lèvres, de l'air d'un homme de bonne compagnie qui s'apprête à débiter un madrigal, et s'exprima ainsi :

— Pardon, fit-il au négociant qui s'arrêta ainsi que sa femme, monsieur, je viens de parier avec mon ami, que j'ai l'honneur de vous présenter (ici il décline les noms et qualités de l'ami), que j'*embrasserai madame à votre bras*... Le négociant devint blême.

— Après vous avoir donné un soufflet, ajouta le misérable, en dévisageant son interlocuteur.

De tels actes n'ont pas besoin de commentaires.

En pareil cas, me direz-vous, une rencontre devient inévitable. C'est vrai. Et pourtant, où est la preuve que le droit et la raison soient respectés, puisque l'offensé a souvent moins de chance que l'offensant? n'est-ce pas le comble de l'injustice? Et l'équité ne voudrait-elle pas, au contraire, que les chances du combat fussent au moins égales? Sans compter qu'il n'est point établi du tout qu'un tort moral puisse être réparé par une action purement physique comme le duel.

Néanmoins dans de telles circonstances, il fallait se battre, et l'on se battit en effet le lendemain; ce duel est d'ailleurs resté célèbre entre tous.

Il avait été convenu entre les quatre témoins que le combat aurait lieu au pistolet et que les deux adversaires pourraient échanger autant de balles que les circonstances l'exigeraient, c'est-à-dire, jusqu'à ce que l'un d'eux soit mort ou mortellement blessé.

On était en hiver et il faisait un froid rigoureux; la température était telle, qu'en plein air le duel devenait matériellement impossible; il fut donc décidé que la rencontre aurait lieu à couvert, et à cet effet on choisit, amère dérision, la salle de danse d'un vaste établissement public, ouvert seulement pendant l'été, qui portait le nom des *Folies-Bojolay*, et qui se trouvait situé à la campagne, à un kilomètre à peu près de Bordeaux.

A deux heures de l'après-midi, afin que tout soit terminé avant la nuit, les deux adversaires et les quatre témoins se trouvaient au rendez-vous. Aussitôt les armes furent chargées et l'on plaça les deux combattants face à face, à vingt pas de distance l'un de l'autre.

M. Castera, le jeune négociant qui avait été indignement outragé la veille par le comte de Larillière, n'entendait absolument rien en matière de duel, mais il était brave et résolu; aussi, loin de se laisser intimider par le regard foudroyant que venait de lui lancer son adversaire, il se campa au contraire fièrement devant lui, s'apprêta au combat avec un grand

calme et s'empara du pistolet que lui tendit le témoin sans manifester aucun sentiment de frayeur ou de cruauté.

M. de Larillière grimaçait son éternel sourire et paraissait plein de haine.

Le hasard avait décidé que M. Castera ferait feu le premier, mais il tira avant d'avoir eu le temps de viser, surpris, m'a-t-on dit, par la détente du pistolet qui était fort sensible. Naturellement il manqua son adversaire; sa balle était allée se loger dans la boiserie.

Alors il attendit froidement, les deux bras tombant le long du corps.

— A moi! dit Larillière, en visant flegmatiquement le malheureux négociant, et le coup partit.

M. Castera était légèrement touché à l'oreille gauche. Il porta vivement la main à sa blessure, mais sans paraître autrement impressionné, il se retourna vers les témoins et leur dit simplement :

—Ce n'est rien, messieurs... veuillez s'il vous plaît recharger les armes.

Ce sang-froid touchait au sublime du courage.

Les témoins obéirent sans prononcer un seul mot; à l'attitude des adversaires, les seconds devinaient que la moindre observation de leur part, pour arrêter ce combat à la première épreuve, ne pouvait avoir d'autres résultats que d'exaspérer ces deux hommes

désormais ennemis implacables; ils se turent donc tous les quatre et ils rechargèrent les pistolets en observant un silence glacial.

Quant aux deux adversaires, ils s'observaient l'un et l'autre avec une impassibilité sinistre, en attendant que les armes fussent prêtes pour recommencer.

Bientôt un témoin leur remit les pistolets et commanda le feu une deuxième fois; ce fut encore M. Castera qui tira le premier. Il visa lentement, fit feu, mais il manqua encore son ennemi.

Au même instant celui-ci abattit son arme; un sourire féroce passa sur ses lèvres, il lâcha la détente... la balle alla couper l'oreille droite de l'infortuné négociant, qui tourna sur lui-même.

— Ce n'est rien, messieurs, rechargez les armes, dit ironiquement Larillière, en parodiant Castera, qui l'instant d'avant, après le premier essai, s'était en effet adressé dans ces mêmes termes aux témoins.

— Oui, monsieur, on va recharger les armes, dit d'une voix calme, mais énergique le malheureux Castera, et cette fois, voulut-il ajouter...

— Cette fois, je ferai mouche, interrompit insolemment le duelliste.

Les témoins s'interposèrent pour arrêter cette altercation.

Ils avaient raison. Pendant le combat il n'est pas convenable que les adversaires s'adressent la parole.

Quelles que soient leurs intentions, dans un pareil moment leurs observations ne peuvent qu'envenimer la querelle et le plus souvent créer de grandes complications.

Cependant les deux témoins de M. Castera s'étaient empressés auprès de leur client et voulurent arrêter le sang qui coulait avec abondance de ses deux blessures; il refusa d'accepter leurs soins. C'était un spectacle terrifiant. Cet homme était déjà mutilé. Il était couvert de sang des deux côtés du visage, et pourtant malgré la douleur qu'il ressentait il conservait la même attitude fière et calme, et il s'apprêta avec un grand sang-froid à la troisième épreuve.

Cette fois le comte de Larillière fut désigné par le sort pour tirer le premier.

En prenant le pistolet des mains du témoin, le misérable souriait; il abaissa son arme en souriant, et ce fut encore avec un sourire terrible qu'il dit en visant :

— Je vous ai prévenu, monsieur, que je voulais faire mouche....

Au même instant le coup partit et M. Castera tomba foudroyé, un balle dans l'œil droit; la cervelle fracassée avait jailli en éclats jusque sur le mur auquel il était adossé; quand on courut à son secours pour le relever, il était roide mort.

M. Castera, dont la mort héroïque est restée dans

la mémoire de chacun comme l'exemple d'un grand courage, avait à peine vingt-sept ans; il laissait une jeune veuve qui était elle-même dans sa dix-neuvième année. La beauté de la jeune femme et le bonheur des deux époux, étaient les seules causes de l'acte infâme que venait de commettre le duelliste.

Ce même Larillière se vantait d'avoir tué *onze* individus; les blessés ne comptaient pas, car il s'était battu une quarantaine de fois. Il espérait, disait-il, arriver bientôt à la douzaine et se reposer ensuite quelque temps, pour se faire la main à la nouvelle école du sabre de cavalerie, qui décidément laissait le vieux jeu derrière elle.

Mais, hâtons-nous de le dire, son vœu ne se réalisa pas, car il fut tué lui-même en duel, peu de jours après sa onzième et dernière victime, dans des conditions assez étranges pour valoir la peine d'être racontées.

C'était à Bordeaux, un soir de bal masqué. Au moment où commença la scène que nous allons tâcher de décrire dans toutes ses péripéties, et qui nous a été racontée longtemps après par un des assistants, de Larillière se trouvait dans un café situé aux abords du Grand-Théâtre, où il avait l'habitude, en compagnie de quelques-uns des siens, de se rendre chaque soir. Il était à peu près onze heures; notre duelliste se tenait pour le moment tout seul, auprès d'une

table, en train de déguster paisiblement un verre de punch, peut-être en méditant quelque nouvelle infamie.

Au même moment, un homme d'une taille élevée, vêtu d'un domino noir, le visage couvert d'un masque de velours également noir, fit son entrée dans la salle, et se dirigea aussitôt, d'une démarche calme, mais assurée, vers la table où se tenait Larillière.

Personne ne fit attention d'abord au nouveau venu; le bal masqué, qui avait lieu dans la nuit, expliquait d'ailleurs le costume; mais à peine le mystérieux visiteur était-il à portée de la table de Larillière, que, d'un geste rapide, il faisait voler le verre de punch que le spadassin avait devant lui, en ordonnant en même temps au garçon, d'une voix retentissante, de servir un carafon d'orgeat à la place.

Le témoin qui m'a raconté cette scène m'a affirmé qu'il vit en ce moment, et pour la première fois peut-être, Larillière pâlir. Or, on affirmait dans Bordeaux que, pendant plus de quinze ans que dura son œuvre de destruction, cet homme n'avait jamais permis à son visage de trahir ses impressions.

Bref, ce soir-là, il pâlit en se précipitant sur le masque de l'inconnu qui, le premier, venait de l'insulter.

— Misérable, s'écria-t-il, vous ignorez donc qui

je suis ; et il cherchait, mais vainement, à lui arracher le masque.

— Je sais qui vous êtes, répondit froidement l'inconnu, en le forçant d'une main, dont l'étreinte devait être vigoureuse, de retomber sur sa chaise.

Les assistants s'étaient levés, et, sans oser s'approcher, ils regardaient de leur place la fin de cette terrible provocation.

— Garçon, répéta l'inconnu, eh bien! ce carafon d'orgeat ?

Le garçon obéit.

L'inconnu, droit devant Larillière, qui écumait de rage, tira lentement de la main droite un pistolet de sa poche, et, s'adressant à son adversaire, il lui dit :

— Si, en présence des personnes qui sont ici, qui vous regardent, et pour ma simple satisfaction personnelle, vous n'avalez pas ce flacon d'orgeat, je vous brûle la cervelle comme à un chien ; si au contraire vous vous exécutez, demain je vous ferai l'honneur de me battre avec vous...

— Au sabre? exclama Larillière arrivé au paroxysme de la colère.

— A l'arme qui vous plaira, fit l'étranger avec un accent plein de dédain.

Larillière avala précipitamment cet orgeat qui dut lui sembler la lie d'un calice bien amer.

Toutes les personnes présentes à cette scène gar-

daient un silence de mort. Ce mystérieux personnage, calme et froid comme la justice, semblait être revêtu de sa souveraine grandeur ; il imposait autour de lui cette attitude solennelle que garde un auditoire attentif en entendant prononcer une sentence suprême.

Quand il fut bien convaincu de tous les effets qu'avait produits sa provocation, il se retira en disant à Larillière, assez haut pour être entendu des assistants :

— Je vous ai assez humilié aujourd'hui, monsieur, je ne vous tuerai que demain. Mes témoins seront chez vous à huit heures du matin. Nous nous battrons au même endroit où vous avez tué le jeune de C.

C'était le nom de la onzième victime.

Le lendemain matin en effet, ainsi que l'avait promis l'inconnu, Larillière se trouvait en présence d'un homme démasqué cette fois, qui pouvait avoir vingt-cinq ans à peine, et qui l'attendait au rendez-vous indiqué, en compagnie de ses témoins, deux simples soldats d'un régiment en ce moment en garnison à la citadelle de Blaye, où se trouvait enfermée la duchesse de Berry.

L'attitude de l'inconnu était des plus calmes, des plus dignes, comme aussi des plus résolues. Les soldats témoins de l'étranger avaient apporté des armes, les témoins de Larillière les refusèrent; pour toutes objections l'inconnu eut un imperceptible sourire.

En prenant sa position sur le terrain, Larillière se tourna vers son second et lui dit à voix basse :

— Cette fois, je crois que je me trouve en face de quelqu'un.

Le combat s'engagea. Aux premières passes, Larillière comprit de suite qu'il avait affaire à un rude adversaire.

Cependant son courage ne l'abandonna point; mais son sang-froid habituel semblait prêt à lui manquer. Les attaques et les ripostes se succédaient avec une grande rapidité de part et d'autre, Larillière voulait en finir et déjà il avait usé deux ou trois fois de ses coups de réserve, sans pouvoir les faire aboutir autrement que sur la lame du sabre de son adversaire.

Celui-ci le harcelait sans lui laisser la moindre place pour passer.

— Eh bien! monsieur, dit insolemment Larillière, à quelle heure me tuez-vous donc!

Il y eut un instant de silence, une seconde peut-être, pendant laquelle le cliquetis des armes fut seul entendu; puis, l'inconnu, qui semblait avoir profité de ce moment pour s'assurer de l'avantage du combat :

— Tout de suite! fit-il en portant au malheureux un terrible coup de pointe qui lui alla droit au cœur.

Larillière fit un bond en arrière, chancela, puis

s'affaissa dans les bras de l'un de ses témoins. Il fit un effort comme pour parler, porta la main droite à sa blessure et dit en s'adressant à l'inconnu :

— Ça, monsieur, ce n'est pas un coup de sabre... c'est un coup de pointe... Au sabre, je n'aurais craint personne.

Il retomba ; il était mort.

L'inconnu s'avança poliment vers les témoins de son adversaire, et leur demanda s'il pouvait se retirer.

— Au moins, nous direz-vous votre nom ? fit le témoin.

. . . .

L'histoire dit que celui qui tua de Larillière était un des jeunes officiers de la garnison du château de Blaye, où se trouvait enfermée en ce moment madame la duchesse de Berry.

On m'a affirmé que le jour où la mort du spadassin fut connue dans Bordeaux, des mères de famille *firent dire des messes* pour remercier Dieu de les avoir délivrées d'un pareil fléau. Peut-être croira-t-on sans peine à la sainte émotion de ces cœurs de mères, quand on saura qu'un autre de ces *duellistes*, ami de Larillière, tua en un seul jour, dans une seule rencontre, son adversaire d'abord, et ensuite les deux témoins de celui-ci.

II

TROIS COMBATS.

Après la mort du comte de Larillière et lorsque tous les détails que nous venons de raconter sur sa fin tragique furent connus de la foule, il s'éleva une pépinière de duellistes, débutant à peine dans la partie, mais qui se disputèrent avec d'autant plus d'acharnement la succession du chef si tristement célèbre, qui venait enfin de succomber dans son dernier combat.

Dans le nombre, il se trouva deux hommes plus audacieux, plus résolus que les autres, qui, après avoir repoussé d'un commun accord le menu fretin de la concurrence, restèrent seuls maîtres absolus du champ de bataille, et qui pendant une période de cinq années au moins, rivalisèrent d'audace et de témérité pour conquérir ce titre tant envié de *première lame.* Dans cette lutte étrange, où ils atteignirent parfois les proportions avouables du courage, il n'est pas de raffinements qu'ils ne surent inventer pour donner à leurs

provocations insolentes tout le retentissement des plus grands scandales.

L'un deux, Italien d'origine, mais habitant la France depuis longtemps et principalement fixé à Bordeaux, s'appelait M. le marquis de Lignano, plus généralement connu sous la simple dénomination du *marquis*.

C'était un homme de trente-cinq ans au plus, petit de taille, maigre, chétif et maladif, mais sans cesse en mouvement ; nerveux et pétulant comme une fièvre chaude.

Il était en outre d'une laideur repoussante ; le timbre de sa voix ironique et railleur grinçait désagréablement à l'oreille de son interlocuteur ; il irritait rien qu'à le regarder, et lorsqu'on l'avait devant soi campé, la tête jetée en arrière comme un point d'interrogation, il vous prenait, sans trop savoir pourquoi, une furieuse envie de l'étrangler.

Le marquis tirait l'épée comme personne ; son jeu était vif, saccadé, rapide, mortel ; aussi ne reconnaissait-il absolument qu'un rival digne de lui, c'était son ami intime, M. Lucien Claveau, celui qui, pour le moment, partageait sa gloire, mais qu'il espérait bien tuer un jour ou l'autre, disait-il, afin de jouir paisiblement, et sans encombre, de la succession du comte de Larillière.

En tenant un pareil langage, le marquis de Lignano, que l'on savait ne pas être un fanfaron, faisait prévoir

quelque combat grandiose, émouvant, comme seuls étaient capables d'en livrer ces deux hommes, implacables dans leurs résolutions, le jour où ils se rencontreraient sur le terrain, face à face, une épée à la main.

Inutile d'ajouter que la population, depuis trop longtemps éprouvée par leurs turpitudes, souhaitait cet instant comme une heure de délivrance, car il était de toute évidence que le résultat d'un pareil combat devait infailliblement la débarrasser au moins de l'un ou de l'autre des deux terribles spadassins.

Mais, en attendant cette heure tant désirée, le marquis et Lucien Claveau paraissaient liés d'une intimité sans nuage, et se défiaient seulement dans une lutte odieuse, en déployant chacun de leur côté toutes sortes d'audaces dans leurs provocations et leurs rencontres avec des tiers inoffensifs.

Quelques jours après une de ces rencontres dans laquelle le marquis avait tué son adversaire, duel qui avait fait grand bruit en raison de l'acte inqualifiable qui l'avait suscité, Lucien Claveau, nature grossière, expression vivante de la force brutale, jalousant la réputation que venait de se faire son rival, imagina de le surpasser par quelque acte d'une violence inédite.

Dans ce but, il se rendit un soir au Grand-Théâtre, suivi d'un ami qui devait lui servir de compère. En entrant dans la salle, ils se placèrent d'abord au pour-

tour. Une fois là, Claveau promena lentement son regard sur l'orchestre. Quand il eut choisi de l'œil au milieu des fauteuils la personne qu'il se proposait d'insulter, il descendit avec son ami pendant l'entr'acte et alla se placer le plus près possible de sa victime.

Au moment où le rideau se leva pour la continuation du spectacle, et lorsque le public, attentif et silencieux, écoutait l'oreille tendue les chanteurs qui étaient sur la scène, Claveau tira un jeu de cartes de sa poche, mêla gravement le jeu en épiant de son œil farouche les mouvements de celui à qui il voulait avoir à faire, fit couper par son ami, donna des cartes à celui-ci, en prit pour lui, et les deux spadassins se mirent à jouer sur leur chapeau une partie d'écarté, aussi tranquillement que s'ils se fussent trouvés dans un cercle.

Tout à coup, et comme la chanteuse légère faisait son entrée :

— J'ai le roi, s'écria Claveau...

Un violent murmure accueillit ces intempestives paroles.

— Silence, s'écria l'inconnu, qui naturellement se trouvait placé à côté de l'insolent.

— Je vous dis que j'ai le roi, hurla Claveau, en le foudroyant du regard.

— Et moi, je vous dis que vous êtes un mal-appris...

Le malheureux n'eut pas le temps d'achever sa pensée ; notre duelliste s'était levé ; la salle entière pro-

testait ; au milieu du tohu-bohu général, on entendit le bruit retentissant d'un soufflet gigantesque ; les adresses furent échangées ; Lucien Claveau était satisfait, car l'outrage avait été public et le scandale complet. Le lendemain, le misérable tua son adversaire ; il pouvait donc marcher de pair avec le marquis.

Lorsque celui-ci connut tous les détails de la querelle, il alla aussitôt féliciter Claveau.

— C'est bien remarquable, lui dit le marquis, ce que tu as fait là ; mais je te promets que j'inventerai quelque chose de mieux.

— Ce n'est pas possible, répondit son ami ; à moins, cependant que nous ne nous battions tous les deux, et...

— Tu y penses donc aussi, toi, fit le marquis, en regardant langoureusement son rival.

— Un jour ou l'autre, il le faudra bien, fit Claveau en soupirant, notre réputation l'exige.

— Pauvre ami ! reprit Lignano, en lui serrant affectueusement les mains.

— Mon pauvre cher vieux ! fit de même Claveau, en laissant couler une larme.

— En attendant, tu vas entendre parler de moi, lui répondit le marquis en s'éloignant.

Il est probable que la nuit, au fond des bois, deux hyènes se disputant un cadavre déterré à demi, doivent se tenir les mêmes doux propos.

Cependant le marquis de Lignano n'était pas homme

à laisser Lucien Claveau jouir longtemps de son triomphe. Il voulut le dépasser, et voici ce qu'il imagina pour y parvenir.

Ce que nous allons raconter étant un fait historique, nous allons tâcher de le mettre en scène tel qu'il nous a été révélé.

C'était encore à Bordeaux. Un soir d'été, vers les sept heures, c'est-à-dire au moment où sortent les promeneurs après une journée de chaleur accablante, le marquis de Lignano flanqué de deux des siens, vint se poster rue Sainte-Catherine au coin de la galerie, et, ayant allumé un cigare, il attendit.

Il était, comme toujours, élégamment vêtu, ganté de frais et tenait à la main une badine mince et flexible avec laquelle il jouait de l'air d'un homme heureux et satisfait de lui-même.

De temps en temps, il manifestait cependant une certaine impatience ; puis, n'y tenant plus, il quittait brusquement la position qu'il occupait dans l'angle des deux rues, s'avançait au milieu de la chaussée, et, tournant son regard vers la place de la Comédie, il semblait consulter l'espace qu'il avait devant lui, comme le fait d'ordinaire la personne qui attend quelqu'un qui tarde à venir.

Déçu dans ses espérances, il revenait aussitôt vers ses deux camarades, leur disait quelques mots, et recommençait bientôt son exploration.

Après trois ou quatre tentatives de ce genre, le marquis s'approcha à un moment donné de ses deux acolytes, et leur dit à mi-voix :

— Attention, voici mon affaire.

Ce que le marquis appelait son affaire, était un beau cavalier, de mine distinguée, qui poursuivait tranquillement son chemin en fredonnant, et qui ne fut pas médiocrement étonné, lorsque, à deux pas du coin de la rue où se tenait notre bretteur, celui-ci s'avança vers le jeune homme, en le saluant poliment.

Le jeune homme s'arrêta, mais avant qu'il eût eu le temps de dire un seul mot, le marquis tenant toujours sa badine à la main, la plaça à la hauteur des genoux de l'inconnu et lui dit :

— Pardon, monsieur... veuillez vous donner la peine de sauter.

Le jeune homme le fixa d'abord, se prit à sourire, sauta par-dessus la badine, et, toujours riant, s'éloigna en regardant cet original... Il l'avait pris pour un fou ; cette erreur lui sauva la vie.

Le marquis stupéfait de la douce complaisance avec laquelle le jeune homme s'était exécuté, devint furieux ; le coup avait manqué ; c'était donc à recommencer, mais comme il aimait aussi à choisir son monde, il attendit de nouveau l'occasion de renouveler son expérience.

Le moment ne se fit pas longtemps souhaiter.

En se tournant presque au même instant du côté de la place de la Comédie, il aperçut un officier de la garnison qui venait dans sa direction. Cette fois, il était plus que probable que quelque chose de grave allait se passer. Le marquis prévint aussitôt ses amis de sa découverte et ceux-ci se préparèrent à tout événement.

De minute en minute, l'officier se rapprochait du groupe de ces trois forcenés; c'était un jeune homme de vingt-cinq à vingt-huit ans au plus, déjà capitaine; il portait la tête haute, la poitrine largement effacée; la main gauche posée sur la garde de son sabre, il s'en allait avec cette insouciance juvénile que le soldat semble avoir le privilége de posséder à tout âge.

Quand il se trouva à quelques pas du marquis, celui-ci s'avança vers le jeune militaire avec son cérémonial accoutumé, et tendant sa badine comme il venait de le faire avec celui qui l'avait pris pour un fou, il répéta son invitation en ces termes :

— Monsieur l'officier, donnez-vous la peine de sauter, s'il vous plaît !...

L'officier s'arrêta et toisa fièrement l'insolent sans colère d'abord, mais aussi sans faiblesse ; à la vérité, il n'était pas certain de ne pas avoir à faire à un insensé.

En voyant ce court silence, le marquis pensa que l'officier résistait, et comme, après tout, il tenait un homme comme il en voulait un, il se campa droit devant lui, et, sur un ton hautain, il lui ordonna de sauter.

L'officier, indigné d'une pareille provocation, mais devinant aussitôt que ce n'était pas autre chose, renvoya d'un violent coup de pied la badine dans la rue, et, de la main droite, souffleta par deux fois de son gant le visage du drôle. Celui-ci, gifflé de la sorte, bondissait, écumait, rageait sans pouvoir proférer un mot. Ses deux complices furent obligés de l'apaiser; la foule les entoura bientôt. Le jeune militaire, qui n'avait pas perdu une minute son sang-froid, donna son adresse, perça la masse compacte des curieux, et s'éloigna sans paraître sérieusement affecté de l'affaire inattendue qui lui tombait sur les bras.

Le lendemain, tout près de Bordeaux, dans un petit bois situé sur la commune de Pessac, vers les huit heures du matin, le marquis de Lignano et ses deux témoins se trouvaient en présence de son adversaire de la veille, accompagné de deux officiers et du médecin de leur régiment.

Le duel avait lieu à l'épée triangulaire; il avait été expressément convenu que les blessures blanches ne compteraient pas et que le combat ne s'arrêterait que lorsque l'un des adversaires tomberait réellement

sur le gazon. Enfin, des deux côtés, on voulait du sang, beaucoup de sang, pour venger toutes ces injures.

Ainsi réglé et accepté par les parties, le combat n'avait qu'à suivre son cours régulier; mais avec de pareils hommes, comme le marquis et ses amis, il fallait s'attendre à tout, et de fait, il se passa un acte tellement infâme, si lâche, qu'il fait frémir d'horreur rien qu'en se le rappelant.

Ici nous ne faisons que raconter; nous nous sommes promis en commençant ces récits de ne pas nous laisser aller à la séduction des commentaires et des déductions; que l'on veuille donc ne pas s'étonner si, malgré les détails dramatiques qui se succèdent dans notre narration, nous nous en tenons strictement à la vérité brutale du fait, presque au procès-verbal.

Au moment où les témoins remettaient une épée dans les mains de chaque adversaire, à cet instant suprême où les deux combattants, quel que soit le motif qui les met en présence, sont sacrés l'un pour l'autre, le marquis de Lignano eut encore l'insolence de s'adresser à son adversaire, et de lui tendre sa badine en lui disant :

— Allons, monsieur l'officier, il en est temps encore, voulez-vous sauter ?

— Monsieur, lui répondit froidement l'officier, celui qui insulte son adversaire sur le terrain est un misérable.

— Vous ne voulez pas sauter? Eh bien! tant pis pour vous : et d'un geste rapide il effleura de sa badine le visage du jeune homme.

Ils se mirent en garde. Les témoins du marquis ricanaient. Quant à ceux de l'officier et au médecin, officier lui-même, ils rougissaient d'avoir affaire à des hommes aussi vils.

Le marquis, nous l'avons dit, était de première force à l'épée; aussi, pour en finir au plus vite, il fatigua son adversaire pendant une ou deux minutes, le harcela jusqu'au moment où l'officier, vaincu par la fatigue, se découvrit de manière à laisser passer l'épée de son ennemi; celui-ci en profita et lui porta un coup horrible, formidable, qui, littéralement, le perça de part en part. Le malheureux s'affaissa sur le gazon. Le médecin posa la main sur le cœur, il s'éteignait; ce jeune homme si brillant, si rempli d'espérance, si aimé peut-être, n'était déjà plus qu'un cadavre.

Ses témoins muets de douleur, consternés, lui pressaient les mains une dernière fois, car c'étaient deux amis; l'un deux, agenouillé pieusement, s'apprêtait à lui fermer les yeux, lorsque Lignano, excité par la vue de ce sang, s'adressa directement à lui, et tendit sa canne en répétant ces mots sinistres :

— Monsieur l'officier, voulez-vous sauter?

Celui-ci toisa son interlocuteur, et sans ouvrir la

bouche pour répondre, il s'empara de l'épée sur laquelle était tombé le cadavre de son ami, et se mit en garde.

Au bout de quelques secondes d'un combat pendant lequel l'officier avait montré une grande bravoure, il recevait un coup d'épée en pleine poitrine, et roulait à terre expirant. Cependant il n'était pas mort.

Le médecin quittant le cadavre pour courir au blessé, appela à son aide l'autre témoin qui restait debout, pour un pansement; mais Lignano, égaré, furieux, l'œil hagard, injecté, se précipita à la rencontre du malheureux survivant, et pour la troisième fois fit mine de répéter sa proposition.

Celui-là ne le laissa pas achever.

— J'ai compris, monsieur, répondit-il simplement; et, saisissant l'épée, il se mit en face du terrible duelliste. Quelques secondes plus tard, comme ses deux autres amis, il tombait dans son sang mortellement frappé.

Le médecin restait donc seul au milieu de ces trois cadavres.

Le croirait-on? Le spadassin, toujours altéré de sang, presque fou, rendu plus hideux encore par cette sorte d'ivresse du carnage, s'adressa néanmoins au médecin, et, comme dernier outrage, lui intima l'ordre de sauter sur la fameuse badine.

Le médecin n'hésita pas; il fit ce que nous eussions probablement tous fait à sa place : il sauta. De cette façon, il put continuer ses soins aux deux blessés et sauver la vie à l'un deux.

III

LES DEUX AMIS.

A la suite des différents événements que nous avons déjà racontés, il s'était établi entre le marquis de Lignano et Lucien Claveau, une très-grande et très-affectueuse intimité.

Loin de s'affaiblir après la dernière et sanglante équipée du marquis, cette intimité sembla se constituer au contraire sur une base toute nouvelle et prit en effet, du moins en apparence, les proportions de l'amitié la plus étroite et la plus sincère.

Cependant cette liaison paraissait au moins étrange. La population particulièrement intéressée à connaître les faits et gestes de ces deux hommes, s'en inquiétait; les tenant pour capables de tout tenter, même d'une infamie, en faveur du rôle terrible que chacun d'eux voulait séparément s'attribuer, elle épiait leurs menées, résignée d'avance, qui mieux est, au

sort qui lui était réservé par les circonstances imprévues.

Néanmoins, ceux qui se préoccupaient le plus de ces sortes d'affaires, n'avaient pu oublier qu'il existait de longue date, entre les deux terribles duellistes, une rivalité implacable, dont la cause première, momentanément apaisée peut-être, mais non pas détruite, devait éclater tôt ou tard de part et d'autre avec fracas et briser le fragile lien qui les unissait. Personne donc ne se trompait à cette paix accidentelle, et chacun prévoyait au contraire qu'au moindre prétexte leur tempérament violent et brutal dominerait leur volonté contenue et les pousserait l'un envers l'autre à de terribles excès.

Mais en attendant, les deux amis ne se quittaient plus; on les voyait partout et toujours ensemble : rivés, pour ainsi dire, à cette amitié factice, comme deux forçats fatalement unis par une même chaîne, ils marchaient de conserve. Par un dernier sentiment de prévoyance sans doute, ils finirent par habiter le même appartement : évidemment chacun d'eux voulait toujours avoir l'autre sous la main.

Il eût été difficile d'expliquer autrement cette vie commune entre ces deux hommes, dépareillés par l'éducation, la naissance et les usages mondains, car nous devons reconnaître que le marquis de Lignano, malgré tous les crimes impunis dont il s'était rendu

coupable, avait su conserver les dehors distingués d'un homme né et élevé parmi la bonne compagnie.

Lucien Claveau, au contraire, nature vulgaire de manière et d'aspect, était en outre sans éducation et sans instruction; ses instincts incorrigibles agissaient sur cette piètre intelligence avec toute la puissance de la brutalité irréfléchie, et ses seuls avantages, si tant il est vrai qu'il en eût, étaient purement physiques. Ils résidaient surtout dans sa taille, grande, solide et carrée, comme aussi dans sa force qui réellement était extraordinaire. Il plaisait par cela même aux femmes d'une certaine catégorie et pouvait au besoin passer pour ce que de tout temps les provinciales ont appelé un bel homme. De plus, ses tours de force et d'adresse étaient réputés sur tous les champs de foires du département, et messieurs les hercules avouaient qu'il était sans rival pour assommer un bœuf d'un coup de poing.

Tel était en peu de mots Lucien Claveau, l'*ami* et le rival du marquis, l'homme qui allait lui disputer résolûment la réputation horrible qu'il s'était faite dans le massacre des trois officiers.

Nous avons dit plus haut que les deux amis habitaient le même appartement : nous devons ajouter, pour être rigoureusement exact, qu'ils occupaient une seule chambre, dans laquelle chacun d'eux, bien entendu, avait son lit. Le vif désir qu'ils éprouvaient

réciproquement de se voir constamment, ou bien le seul plaisir de pouvoir échanger à toute heure de douces causeries, leur avait sans doute inspiré cette idée fraternelle; bref, ils en étaient à ces termes de leur liaison, lorsque une circonstance imprévue, mais concluante, vint publiquement expliquer la bonne harmonie qui régnait entre eux pendant leur édifiant tête-à-tête.

Un jour d'été, un matin, et longtemps après que l'heure à laquelle ils étaient accoutumés de quitter leur chambre s'était écoulée, le domestique qu'ils avaient en commun pour les servir conçut, en ne les voyant pas paraître, de vives inquiétudes sur leur compte. Le brave homme, habitué à la vie irrégulière de ses maîtres, avait la coutume de ne pas les attendre rentrer le soir; néanmoins, lorsqu'il arrivait chaque matin dans l'appartement, il savait aussitôt, soit par des ordres laissés au crayon, soit par les vêtements abandonnés à ses soins, si les deux amis étaient chez eux. Or, ce jour-là comme de coutume, il avait trouvé une note qui prouvait que le marquis et son ami étaient rentrés la veille. Comment expliquer alors le silence qui se faisait dans leur chambre?

En bon valet qu'il était, le serviteur alla coller son oreille à la porte, pour savoir ce qui pouvait se passer de l'autre côté; mais sa tentative fut inutile : rien ne bougeait. De plus en plus inquiet, au fur et à me-

sure que l'heure de la journée avançait, il prit résolûment son parti et pénétra dans la chambre sans bruit, retenant son haleine. Il arriva ainsi sur la pointe des pieds jusque auprès des deux lits, placés parallèlement dans la pièce, à deux ou trois pas de distance l'un de l'autre.

Très-intrigué, il se pencha tour à tour sur les deux lits, mais il fut aussitôt tranquillisé, car il venait de voir les deux amis qui paraissaient sommeiller le plus paisiblement du monde. Tout étant pour le mieux, il se mit en mesure de se retirer comme il était entré, c'est-à-dire en observant un très-grand silence, lorsque son pied vint donner contre un objet qui produisit un son métallique en retombant sur le parquet; en effet il venait de heurter une épée.

Un effroyable soupçon traversa la pensée du valet de chambre. Sans perdre une seconde, il courut à la fenêtre, tira les rideaux, pour se rendre compte de la situation avec le jour, et il put s'apercevoir en effet de l'épouvantable désordre qui régnait dans la pièce : des vêtements étaient épars, des meubles renversés, une pendule, des flambeaux, des vases, des bijoux jonchaient le parquet dans un pêle-mêle impossible à décrire; enfin, à côté de chaque lit une épée de combat, également à terre, indiquait à n'en plus douter qu'une lutte terrible, sanglante, grandiose peut-être avait eu lieu, dans la nuit, entre ces deux hommes.

qui, par une amère dérision de leur destinée misérable, reposaient cependant côte à côte, comme deux frères, sous le même toit.

A la vue de cette horrible scène de carnage, un cri d'épouvante s'échappa de la poitrine du domestique; à ce cri, le marquis et Lucien, que l'on aurait pu croire morts, s'étaient dressés en même temps sur leur couche; ils étaient pâles et blêmes comme des spectres, le domestique chancela d'effroi en les voyant tous deux, la chemise en lambeaux, la poitrine ensanglantée, criblée de blessures, le bras droit pour ainsi dire haché, le buste enfin n'étant plus qu'une immense plaie où de gros caillots de sang coagulé formaient de larges taches noirâtres et violacées.

Cependant, malgré toutes les souffrances qu'ils devaient endurer, malgré la fièvre, ils étaient encore debout sur leur séant, face à face, se foudroyant du regard; tombés tous deux, mais non vaincus, tant qu'il leur resterait la force de se renvoyer des injures, ils se défiaient avec fierté, avec audace, avec vaillance. Ce fut pour eux comme un instant de suprême témérité, et pendant cette minute fugitive où s'échappa de leurs lèvres crispées un dernier cri de haine et de mort, il sembla que leur forfanterie habituelle prenait tout à coup les proportions élevées d'un grand courage.

L'horreur même de cet acte de sauvagerie, peut-être unique, contenait quelque chose de solennel;

enfin le sang dont ils étaient couverts inspirait comme une sorte de frayeur respectueuse et effaçait, pour l'instant du moins, les souvenirs de leur conduite passée.

Ils restèrent ainsi quelques secondes, se regardant toujours.

Qui sait si, dans ce regard, il n'y avait pas un mélange de haine et d'admiration.

Puis, bientôt à bout de forces, ils se turent. Tout à coup, Lucien Claveau, cédant à quelque impression douloureuse, se couvrit le visage de ses mains, s'affaissa lourdement sur son lit et fit entendre un sanglot déchirant.

A ce cri de désespoir arraché de cette âme éperdue, le marquis bondit sur son lit comme mû par un ressort; un long éclat de rire strident et sinistre passa sur ses lèvres blémies; il eut comme un mouvement de pitié, et s'écria d'une voix ferme :

— Oh! tu pleures!... toi!... Tu t'avoues donc vaincu? Et maintenant je puis donc te dire : Lucien Claveau, tu es un lâche!...

A ce mot de lâche, ce fut au tour de Claveau de bondir; mais le domestique, l'unique témoin de ce drame épouvantable, s'était approché du lit de Lucien, pour l'empêcher de se précipiter sur le marquis; d'ailleurs, tous ces mouvements, ces accès de colère et les gestes que faisaient les deux blessés,

avaient fini par rouvrir les larges blessures qu'ils s'étaient faites à la poitrine, ce qui nécessairement contribuait à diminuer leurs forces : le sang arrêté d'abord par le repos, coulait de nouveau avec abondance et descendait lentement du lit jusque sur le parquet ; c'était effrayant, horrible à voir et à entendre, cette scène où deux hommes également redoutables mesuraient une dernière fois leur audace du lit où ils étaient tombés presque expirants.

— Moi, un lâche ! s'écria Claveau, toujours maintenu par le domestique, moi, un lâche! Oh!... j'ai commis beaucoup de fautes, je me suis rendu coupable de bien des folies, j'ai peut-être fait des malheureux, mais jamais bouche humaine n'a pu dire que Lucien Claveau ait été un lâche, au point de fuir devant le danger, dût la mort être certaine... Tiens, marquis, veux-tu que je te dise toute ma pensée : eh bien! tu es un plus grand misérable que moi, car tu es incapable de tout retour vers le bien... Il y a une minute, lorsque je te regardais, près de moi, sur ton lit, la poitrine hachée, couvert de sang et de blessures, lorsque je pensais que c'était moi qui t'avais mis dans cet état, j'oubliais mes propres souffrances qui sont aussi ton œuvre, et je te pardonnais, et je t'aimais et j'ai laissé glisser pour la première fois des larmes sur ce visage que nul, même toi, ne fera jamais trembler... Et toi, misérable, toi, chien enragé

vomi par l'enfer, tu as ris, tu as blasphémé... Tu oses encore rire de tout ce que je te dis; tu es donc incapable de comprendre le cœur qui pouvait se repentir et pardonner?... Soit! maintenant je te hais, je te méprise, je me sens, moi Claveau la brute, plus digne que toi, plus brave... Ah! tu m'as traité de lâche! Eh bien! veux-tu que nous en finissions une bonne fois avec toutes ces horreurs, ce sang et ces crimes?...

— Je t'attends, parle, car moi aussi je te hais.

— Écoute alors! blessés comme nous le sommes tous deux, nous n'avons plus la force de tenir une épée... Cependant, il ne faut pas que l'on nous trouve tous les deux vivants... Nous sommes à trois pas l'un de l'autre... As-tu la force de tenir un pistolet?

Le marquis fit un mouvement.

— Ah! je te comprends; oui, un duel au pistolet et finissons-en. Joseph, fit-il en s'adressant au domestique pâle de terreur, prends ces deux pistolets qui sont sur la cheminée, charge-les devant nous, remets-en un à chacun; tu donneras le signal. Faisons mieux, ajouta-t-il en se tournant avec peine du côté de son adversaire, tirons au sort à celui qui se fera sauter la cervelle...

— Soit, répondit Claveau; Joseph, tu as entendu, charge un seul pistolet.

Le domestique, effrayé de cette scène de carnage, n'avait pas fait la moindre observation. L'état de sur-

excitation des deux adversaires lui interdisait toute tentative de conciliation; il ne perdit pas son sang-froid cependant et eut l'air de se prêter avec complaisance à l'épouvantable résolution de ses maîtres.

Il avait déjà décroché un pistolet et avait l'air de chercher la poudre et les balles depuis un instant, lorsqu'il dit :

— La poudre et les balles sont dans la pièce à côté.

— Cours les chercher, s'écrièrent à la fois les deux blessés.

Joseph sortit. Quand il se trouva de l'autre côté de la chambre, il ferma la porte à clef, et au lieu de s'occuper de charger le pistolet il courut chez un médecin et du même élan alla prévenir deux personnes amies de Lucien et du marquis. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées depuis le départ de Joseph, lorsque les deux amis entrèrent dans la chambre des blessés suivis du médecin.

Malgré leurs récriminations, Lucien et le marquis durent se résigner; le médecin déclara que leur état exigeait les plus grands soins; on décida donc immédiatement que le marquis, le moins endommagé des deux, quitterait l'appartement à l'instant.

Lorsque de Lignano, emporté sur une civière, franchissait la porte de cette chambre qui avait été le champ de bataille de la nuit, il vociféra un adieu

terrible à celui qui restait sur son lit de douleur. Celui-ci étendit son bras formidable vers lui, en lui disant :

— Va, va, chien enragé, j'aurai ta peau, je te le promets.

Tels furent leurs touchants adieux.

Ce qui précède n'était pourtant que le prélude, en quelque sorte, des faits tragiques que l'avenir réservait à ces deux ennemis implacables.

Malgré tous les efforts que firent les amis des deux spadassins pour tenir secrets les détails de ce duel sans témoins, trop de personnes se trouvaient dans la confidence pour que l'attention publique, fixée sans cesse sur les combattants, n'en fût pas aussitôt informée. La population tout entière était d'ailleurs sérieusement intéressée à suivre de près cette affaire et à connaître ses résultats quels qu'ils fussent. Pouvait-elle, en effet, à l'heure où une réparation possible lui était offerte, oublier les outrages dont elle avait été victime pendant une période de plus de quinze années ?

Cela n'était guère admissible.

D'un autre côté la justice qui, jusqu'alors, s'était pour ainsi dire tenue à l'écart, avait été également prévenue ; tout faisait donc supposer que son œuvre allait infailliblement s'accomplir ; la répression serait sévère, proportionnée aux grandes fautes qui provo-

quaient son intervention; enfin la société voulait être vengée et devait l'être.

Telle était du moins l'opinion, disons-mieux, l'espoir de chacun, lorsque, presque en même temps, il se répandit le bruit que la situation des deux blessés était tellement désespérée que l'on avait cru devoir renoncer par humanité à l'accomplissement des premières formalités. Dès cet instant, les tribunaux cédèrent la place au destin, les poursuites furent remises à plus tard ; bref, on abandonna l'idée de faire subir à deux hommes expirants les tourments et les préoccupations sans nombre d'un procès criminel, aussi impénétrable que l'était celui-là.

Certes! ce n'est pas nous qui blâmerons jamais la clémence dans la loi, quand c'est un sentiment généreux qui l'inspire; car s'il est au monde quelque chose d'implacable même dans sa solennelle grandeur, à coup sûr, c'est la loi. Pour arriver jusqu'à celui qu'elle poursuit, elle agit froidement, résolûment; elle va droit devant elle, sans détourner la tête, brisant des existences, broyant des cœurs sous chacun de ses pas, au fur et à mesure qu'elle s'avance vers celui qu'elle veut atteindre.

Sans doute, la grande idée sociale qu'elle représente lui commande cette action presque brutale qui peut s'appeler aussi puissance, sécurité ou refuge... Sans doute la loi doit être plus forte que tout et que

tous, mais par cela même qu'elle a confiance dans sa force et dans sa puissance, elle doit être également clémente et généreuse ; elle doit punir et non se venger, et surtout renoncer à sa vengeance quand la punition naturelle lui paraît certaine.

Tel fut, nous n'en doutons pas, le sentiment de générosité qui arrêta le premier élan de la justice ; car elle pouvait d'un instant à l'autre, au moment même où elle étendrait sa main sur les coupables, ne saisir que deux cadavres.

Il arriva, du reste, ce que l'on était en droit d'attendre de la part d'une population trop longtemps éprouvée. Une fois les effets de la première émotion passés, le terrible combat fut peu à peu oublié ; quant aux combattants, on les croyait perdus sans retour, et cette pensée, qui ressemblait singulièrement à une espérance, entrait pour une grande part dans cette indifférence si facilement acceptée. Les habitants se sentirent en effet plus à l'aise et plus libres depuis que l'ennemi commun avait disparu. La cité respirait! Se croyant désormais débarrassée du fléau elle se laissa tranquillement aller à cette douce quiétude ; les jours calmes se succédèrent, et bientôt personne ne songea plus à réclamer une répression qui au premier moment avait été de toute part sollicitée avec ardeur. Les cœurs généreux ne sont jamais persévérants dans l'idée de la vengeance.

Donc, deux mois s'étaient écoulés depuis que le marquis et Lucien Claveau s'étaient livré le terrible combat que nous connaissons, et leur mort avait été plusieurs fois annoncée et démentie tour à tour, lorsqu'un beau jour, le marquis de Lignano fit subitement son entrée dans un café où il avait l'habitude de se rencontrer avec Lucien Claveau... avant leur accident.

Cette visite inattendue produisit, on le pense bien, une très vive émotion parmi le groupe d'habitués qui s'y trouvaient ce jour-là.

Le marquis était toujours souriant, mais une pâleur extrême et une vieillesse prématurée disaient combien cet homme avait dû lutter contre la souffrance pour se trouver encore debout. Pendant sa convalescence, ses cheveux et sa barbe avaient blanchi ; de plus, il portait au front une large cicatrice, encore trop apparente pour être entièrement guérie, et son bras droit semblait se mouvoir avec quelques difficultés. Enfin, son agitation nerveuse, saccadée, presque convulsive d'autrefois paraissait s'être quelque peu calmée, ce qui prouvait péremptoirement que, si la leçon n'était pas profitable, la secousse du moins avait été rude.

Le marquis avait été cordialement reçu par ses amis ; les mains s'étaient tendues vers lui de tout côté ; il fut félicité, choyé et pour toute la journée il devint l'enfant gâté de la maison... Cet accueil lui

fut très-sensible, car il n'ignorait pas que Lucien Claveau comptait des partisans sincères, dévoués, beaucoup plus nombreux que les siens.

Mais Claveau n'ayant pas donné signe de vie, le succès était dévolu de droit au marquis, dont les petits airs de bon apôtre et de pécheur repentant, lui conquirent bien vite la sympathie générale. Il eut le bon goût de ne pas prononcer une seule fois le nom de son adversaire, quelques âmes candides crurent même à une réconciliation possible, si Lucien en revenait jamais; mais d'autres personnes, mieux avisées peut-être, virent au contraire dans ce silence aussi obstinément gardé, une résolution littéralement opposée. La suite nous dira laquelle de ces deux opinions était la bonne.

Encouragé par cette réception amicale, le marquis revint le lendemain et les jours suivants dans le café en question ; ceux de ses intimes qui ne s'étaient pas trouvés là le premier jour de son apparition, accoururent pour lui serrer la main, quelques-uns lui firent même un bout de morale ; il promit d'être sage. Un grand changement s'était, en effet, opéré en lui, car il put continuer à vivre au grand air sans provoquer personne... Décidément il était tout à fait méconnaissable. Plus que jamais il fallait s'en méfier.

Maintenant, voyons aussi rapidement que possible,

ce qu'était devenu pendant tout ce temps le beau Lucien Claveau.

Plus heureux que le marquis, Lucien avait eu à ses côtés, pendant tout le temps que dura sa maladie, une femme dévouée, aimante, c'est tout dire, qui ne l'avait quitté ni jour ni nuit pour mieux lui prodiguer tous les soins que sa position réclamait...

Mais arrivé où nous en sommes de notre récit, il nous serait impossible de le continuer avec cet accent de vérité que nous avons voulu lui conserver, si nous ne faisions intervenir cette figure nouvelle qui joua un rôle très-important dans le dénoûment de cette sombre histoire. En ce moment, nous éprouvons une sorte de respect craintif pour parler de ce nouveau personnage; car il s'agit d'une femme, et, bien que le lien qui la rattache aux événements que nous racontons ait eu pour point de départ une faute commise, c'est à peine si nous osons toucher sans trembler à cette douce et noble physionomie.

Ainsi qu'un bel épi, poussé par hasard dans un tas d'herbes sans nom, exhausse sa tête dans l'air pur tout en plongeant ses racines dans la fange, cette femme nous apparaît de même, et, malgré son malheur, nous la voyons survivre au-dessus de ce monde qui l'entoure comme enveloppée dans un rayonnement fait de résignation, de dévouement et de tristesse. Ame pure et loyale malgré sa faute, elle traverse les

épisodes de cette vie pour laquelle elle n'était pas créée, comme l'ange consolateur de tous ceux qu'elle aime; elle a des bontés incomparables, une abnégation qui touche au sublime; enfin, s'il nous était arrivé de tirer parti du côté romanesque que cette créature presque divine pouvait nous fournir, il est plus que probable que le lecteur eût crié à l'invraisemblance et nous eût accusé de forcer la vérité. Disons-en cependant quelques mots.

Lorsque cette femme unit sa destinée à celle de Lucien, elle était jeune et belle et portait un grand nom. Sa vie jusqu'alors avait été pure, irréprochable. Un jour le hasard voulut que Lucien Claveau, se trouvant sur sa route, vînt à son secours en la débarrassant d'un mal-appris qui l'insultait.

Lucien était jeune et beau, on le remarqua; il était brave aussi, car en voyant insulter une femme, il ne put se contenir, et, séance tenante, il châtia l'insolent. Le lendemain il se battit; c'était sa première affaire, celle qui décida peut-être du sort qui lui était réservé; malheureusement, il fut blessé très-grièvement.

La pauvre femme qui avait été si innocemment la cause de ce duel fut prise, pour l'inconnu qui s'était dévoué pour elle, d'un sentiment de reconnaissance, à notre avis bien naturel; la malignité publique jugea différemment ce noble enthousiasme. Un jour,

elle eut l'imprudence de suivre les élans de son cœur ; elle fut voir son libérateur chez lui. Cette démarche suffit pour la perdre ; chassée, repoussée par tous, elle voulut protester de son innocence, rien n'y fit ; personne parmi les siens ne voulut l'écouter... Trois mois après, elle était la maîtresse de Claveau.

Les insensés ! ils avaient jeté un ange dans les bras d'un démon ; cependant, disons-le tout de suite, puisque le fait est vrai, jamais Claveau ne cessa d'aimer cette femme, seul être au monde qu'il eût respecté.

C'est donc cette créature douce et dévouée qui accourut auprès de Lucien dès que le domestique l'eut prévenue de ce qui s'était passé dans cette nuit horrible, et depuis elle n'avait pas quitté le blessé.

D'après l'avis du médecin, il avait été décidé qu'il ne recevrait personne pendant tout le temps de sa maladie. Aussitôt, sa maîtresse avait formellement interdit la porte de la maison à tout le monde sans exception, bien décidée à ne recevoir que le docteur et les gens de service.

Cependant au bout d'un mois de repos absolu, pendant lequel les soins les plus dévoués et les plus affectueux lui furent prodigués par celle qui veillait sur lui comme une mère sur un enfant adoré, Lucien Claveau fut en bonne voie de guérison et put se lever. Sa rude nature triomphait ; il en reviendrait. Malgré cela, la porte de sa maison restait fermée aux étrangers, ce qui ex-

plique pourquoi ses amis du dehors n'avaient pas eu une seule fois directement de ses nouvelles.

Depuis cet instant, le malade alla de mieux en mieux, et lorsque nous voyons arriver le marquis au café pour la première fois, Lucien Claveau entièrement rétabli aurait pu, lui aussi, sortir hors de tout danger et revoir ses amis, sans la douce sollicitude de sa maîtresse, qui avait entrepris, pendant les longues heures de la convalescence, de le sauver moralement comme elle venait de le sauver physiquement.

Pour y parvenir, elle avait d'abord cherché à connaître quelles étaient les cordes de sensibilité qu'il était possible de faire vibrer dans cette organisation réfractaire et à demi sauvage. Elle lui avait rappelé avec douceur tous les souvenirs qui peuvent émouvoir; elle lui avait parlé de son enfance, de sa mère, et mis sous ses yeux tous les chagrins qu'il avait causés à cette digne femme. Enfin, elle avait fait de leur passé, qui datait de quatre ans, une invocation suprême, et, dans un langage puisé aux sources les plus pures de nos idées chrétiennes, elle avait cherché à faire tressaillir cette âme rebelle et révoltée.

Désespérée elle-même en face de son impuissance, elle avait tenté, dans un dernier effort, de le ramener à la raison, en cherchant à fixer sa pensée vers cette expression immuable de bonté et de bien qui s'appelle Dieu... Malgré cela, pas un seul cri d'émo-

tion réelle ne s'était échappé de cette âme altière ; il écoutait sans comprendre ; il sentait peut-être, mais sa raison ne pouvait définir, et à toute cette profusion d'exemples dévoués et de tendresses sublimes, il souriait comme l'enfant ignorant sourit à tout ce qui vient le surprendre et l'étonner.

Cependant la noble créature qui l'exhortait poursuivait son œuvre en retenant près d'elle Lucien le plus longtemps possible.

D'ailleurs elle avait une grande confidence à lui faire, et pour déposer ce secret dans le cœur de cet homme, elle avait voulu l'y préparer à l'avance pour qu'il en fût plus digne... Disons-le tout de suite : elle allait être mère.

A cette nouvelle, Lucien Claveau tressaillit enfin : il eut un instant de joie qui valait une amende honorable.

En apprenant de la bouche même de sa maîtresse que bientôt il aurait un petit être de plus à aimer, il tomba aux genoux de cette douce créature, et dans un accès d'attendrissement qui touchait presque au délire, il lui baisait les mains en pleurant, ne pouvant s'exprimer autrement que par des sanglots entrecoupés : il demandait un pardon qu'elle ne lui avait jamais refusé, il s'avouait indigne d'elle, il se disait misérable, infime !...

Elle, qui depuis longtemps, hélas ! n'en était plus

à verser ses premières larmes, l'écoutait avec calme, malgré la vive satisfaction qu'elle ressentait de le voir tant ému. Aussi sans perdre de temps, elle lui dit avec bonté :

— J'espère, Lucien, qu'à partir de cet instant vous renoncerez pour jamais aux désordres de votre vie passée !... Je vous le demande comme une grâce, mon ami !... Si vous le voulez, nous quitterons Bordeaux; mais c'est moi maintenant qui tombe à vos genoux !... Jurez-moi de ne plus mêler votre nom à tous ces scandales...

— Oh ! je vous le jure, fit Lucien avec sincérité... Oui, nous partirons, nous nous en irons avec notre enfant... Ah ! mon enfant ! mon enfant, répétait le colosse, ne pouvant en dire davantage sans verser des larmes de bonheur par torrents...

Ce jour-là il y eut deux heureux dans cette même maison où quelques mois auparavant une scène sanglante s'était passée.

A partir de cet instant Lucien, tout à fait rétabli, abandonna résolûment l'idée de reprendre ses relations.

Lorsqu'il sortait, c'était toujours en voiture; sa maîtresse ne le quittait plus; lorsqu'ils voulaient respirer l'air de la campagne, ils partaient à la nuit et se dirigeaient vers le chemin de Persac, où la fraîche senteur des pins les consolait bien vite des longues

heures de la journée ; ils parlaient de leur départ, car il avait été définitivement décidé qu'ils partiraient aussitôt que la santé de la jeune femme le permettrait ; ils faisaient des vœux et se juraient de nouveaux serments ; pour ces deux êtres, la vie semblait recommencer, et rien au monde de tout ce qui n'était pas eux ne semblait leur faire envie... Ils étaient heureux, c'est tout dire.

Un mois encore les séparait du moment qu'ils avaient arrêté pour s'en aller définitivement, lorsqu'un soir ils voulurent assister une dernière fois à une représentation qu'une artiste célèbre de passage donnait au grand théâtre de la ville. Ils avaient fait louer une baignoire bien sombre pour n'être vus de personne ; l'état avancé de la jeune femme commandait surtout cette précaution.

Le spectacle tirait vers la fin et nos deux amis se disposaient à sortir avant la foule afin d'éviter d'être reconnus, lorsqu'en traversant le couloir qui donnait sur le grand escalier de sortie, le marquis de Lignano se trouva tout à coup face à face avec eux.

En apercevant le marquis, la jeune femme eut un frémissement nerveux et se cramponna pour ainsi dire au bras de Lucien. Celui-ci resta calme, froid, impassible, bien décidé, il le dit après, à ne prêter aucune attention à cette rencontre imprévue.

Le marquis au contraire adressa la parole à Lucien, en ces termes :

— On a prétendu devant moi que tu étais rétabli, fit-il... J'ai soutenu le contraire, parce que je ne pouvais me figurer, cela étant, que tu fusses assez lâche pour te cacher sous un cotillon.

— C'est bien ! se contenta de répondre Lucien, avec une grande fermeté, et il passa.

Deux pas plus loin, il se pencha vers celle qu'il tenait sous son bras, et il lui dit doucement :

— Vous le voyez, c'est lui qui le veut ainsi... Non, fit-il en se reprenant, c'est le châtiment.

La pauvre femme pleurait tout bas. Ils rentrèrent chez eux. A peine arrivée, elle fut prise par des douleurs atroces. Lucien, éperdu, fou de douleur de voir souffrir son amie par la faute du misérable qui l'avait de nouveau insulté, se tordait aux pieds de son lit. Il passa la nuit à veiller sur elle ; il oublia son outrage, du moins pour le moment. Le lendemain elle mit au monde un enfant, mais il était mort.

La douleur de Lucien fut immense ; dans son désespoir, le cœur altéré de vengeance, il courut au café où nous avons dit que le marquis allait lui-même ; lorsqu'il entra dans la salle, sa pâleur était extrême, sa colère intense ; il chercha du regard le marquis, et, sans faire autrement attention aux personnes qui venaient lui serrer la main après une si longue absence,

dès qu'il eut aperçu son ennemi, il marcha droit sur lui.

De Lignano, l'ayant vu entrer, s'était levé.

— Eh bien ! me voilà, fit Lucien, se contenant à peine pour ne pas se précipiter sur lui.

— Après trois jours, je ne veux plus de toi, fit le marquis avec dédain, tu me fais pitié ! retourne à tes jupons... tu es trop lâche !...

A peine le marquis avait-il prononcé ce dernier mot, que Lucien l'avait saisi d'un bras nerveux, par le collet de son habit d'une main et de l'autre par le bas du dos ; le tenant ainsi il courut à la fenêtre qui était ouverte, fit un pas sur le balcon, et plaçant horizontalement son adversaire dans le vide, — *notez qu'ils étaient au deuxième étage* — il lui dit froidement :

— Si tu ne demandes pas pardon, si tu ne rétractes tes paroles, je te laisse tomber.

Tous les assistants étaient accourus du côté de Lucien, et le conjuraient de poser le marquis dans la salle.

— As-tu entendu, répéta Claveau, n'écoutant que sa colère.

Le marquis, la face tournée vers le pavé, à douze où quinze mètres au-dessus du sol, entre les mains d'un adversaire qu'il savait implacable, eut encore l'audace, ou le courage peut-être, car tout cela est tellement plein d'étrangetés qu'il nous semble impos-

sible de le définir autrement, de faire cette réponse foudroyante :

— Si tu ne me laisses pas tomber, tu es un lâche !

L'assistance resta muette, consternée, terrifiée !... Au même instant, un vieillard s'était approché de Lucien, et lui avait dit deux mots à l'oreille que personne n'avait entendus.

Lucien ramena le marquis, le déposa dans la pièce, et dit simplement :

— Je suis meilleur que toi, je te fais grâce.

A peine le marquis touchait-il le parquet, qu'il bondit sur Lucien, et se haussant sur la pointe des pieds, lui appliqua sur le visage un soufflet qui fit pousser un cri d'indignation à tous ceux qui étaient présents.

A cette nouvelle insulte, Lucien Claveau n'avait opposé aucun acte de violence ; le marquis s'était retiré en lui disant : Demain, où tu voudras.

Mais Lucien s'était simplement approché du vieillard, qui un instant auparavant lui avait dit quelques mots à l'oreille.

— Vous voyez que j'avais raison, monsieur M....., de vouloir le jeter par le balcon.

— Fais-en ce que tu voudras maintenant, et pardonne-moi de t'avoir empêché tout à l'heure de nous débarrasser de ce misérable, lui répondit son interlocuteur.

Avant de continuer, nous croyons utile, pour l'intelligence du lecteur, de répéter tout haut ce que le vieillard avait dit tout bas à Lucien pendant qu'il tenait le marquis dans le vide.

Ce vieillard était un ami intime du père de la maîtresse de Lucien ; il avait connu la malheureuse femme pendant qu'elle était enfant ; il l'aimait en souvenir de son père. Or, en se rapprochant de Lucien, il lui avait dit ces simples mots :

— Si tu laisses tomber le marquis, tu tues en même temps celle que nous aimons. Et Lucien avait obéi au veillard ; nous savons comment il en avait été récompensé.

Cependant Lucien Claveau voulait en finir avec le misérable auquel il attribuait la mort de son enfant. Une rencontre, en règle cette fois, fut donc décidée ; et au grand jour allait avoir lieu un combat entre deux hommes également redoutables et comme il s'en rencontre peu, sinon jamais, dans les fastes du duel. Les témoins furent choisis de part et d'autre ; on décida que les adversaires se battraient à l'épée, avec la condition que, si l'un d'eux, blessé à cette arme, se trouvait dans l'impossibilité de continuer, l'affaire devait se poursuivre au pistolet.

Le lendemain même, les adversaires accompagnés de leurs témoins se trouvèrent en présence. Aucune parole ne fut échangée sur le terrain. On remit une

épée à chacun des combattants; on ajusta les pointes, et l'un des seconds cria :

— Partez!

Pendant quelques secondes, ces deux hommes firent des prodiges d'ardeur, de ruse, de science même pour se transpercer mutuellement; le combat se continuait ainsi, lorsque Lucien, engageant le fer de très près, se prit à causer tout en se défendant.

— Tu m'as donné un soufflet hier, fit-il en s'adressant à son adversaire, je n'ai pas songé à te le rendre... Mais avant de t'envoyer dans l'enfer... je veux que tu sentes ma main sur ta sale figure...

Les deux adversaires étaient toujours engagés de très-près. Tout à coup, par un mouvement exécuté avec moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Lucien passa rapidement son épée sous le bras gauche, du même élan il envoya une formidable gifle au marquis, reprit son épée et retomba en garde avant que Lignano n'ait eu le temps de se relever, car le soufflet l'avait envoyé rouler à cinq pas.

Ce trait de témérité, le plus audacieux peut-être qui se soit produit en duel, terrifia les témoins d'étonnement.

Le marquis hors de lui écumait de rage; il bondit l'épée haute sur Lucien Claveau, qui l'attendait fièrement campé devant lui.

— Maintenant, monsieur le marquis, lui dit-il avec

ironie, nous sommes quittes... mais j'ai bien peur que dans un instant vous me deviez quelque chose, car j'ai envie de vous donner une rude leçon.

Le marquis attaquait... attaquait... Son adversaire reprit :

— Non, je ne veux pas te tuer... du moins encore... Je veux simplement te blesser de façon que tu ne puisses jamais m'oublier...

Et, presque au même instant, Claveau lui planta son épée dans le pied droit; le marquis resta debout, immobile, et, pendant une seconde, on eût pu le croire cloué au sol.

Ce coup était atroce; c'était un acte désespéré de vengeance; seule excuse, si toutefois nous pouvons lui trouver une excuse.

Puis le marquis vaincu par la douleur lâcha son épée, et sautant sur un seul pied, se prit à bondir ainsi plusieurs fois en vomissant des blasphèmes contre Lucien.

— Allons, saute marquis, lui dit celui-ci dans un accès de raillerie féroce, je ne te croyais pas si drôle...

Les témoins se pressèrent autour de Lignano, qui, ayant saisi une seconde fois son épée, faisait de vains efforts pour se tenir debout.

— C'est inutile, lui dirent-ils, vous ne pouvez continuer.

En effet cette blessure, sans être dangereuse, lui oc-

casionnait des douleurs insupportables, et l'obligeait à sautiller sur un pied : sa mine était piteuse, presque grotesque malgré sa souffrance.

— Ah! fit-il avec une longue expression haineuse en se tournant vers Claveau, du moins au pistolet je pourrai te tuer.

— Soit, fit Claveau, seulement dépêchons, car je commence à t'avoir assez vu pour aujourd'hui.

On chargea les armes devant eux. Quand tout fut prêt on remit un pistolet à chacun de ces deux implacables adversaires; puis, on les plaça face à face, à quinze pas, avec la faculté d'avancer de cinq pas l'un sur l'autre avant de tirer.

Le marquis, impatient, oubliant sa douleur, arriva jusqu'à sa limite en faisant mille contorsions; il n'était plus qu'à dix pas de Lucien, car celui-ci n'avait pas bougé. Quand il tira Lucien resta debout.

— A moi, maintenant, fit-il; et il s'avança à son tour jusqu'à sa limite, c'est-à-dire à cinq pas du marquis. Il le visa...

— Claveau, lui dit gravement un témoin, c'est un assassinat que vous allez commettre.

Claveau se détourna pour répondre au témoin qui se trouvait sur sa gauche :

— Tenez, fit-il en s'effaçant davantage, regardez ceci...

Et il lui montrait sa chemise, percée au ras de l'é-

paule, ainsi que quelques goutelettes de sang qui filtraient à travers le passage que venait de se faire la balle du marquis.

Au même instant, Claveau fit feu et le marquis tomba la face contre terre. Quand on le releva, il était mort; la balle lui avait percé le front.

On se sépara.

Le soir, vers minuit, un ami dévoué, le vieillard qui lui avait parlé à l'oreille au café, vint prévenir Lucien qu'il serait arrêté le lendemain.

— Merci, fit-il en serrant la main à son ami, je suis prêt à tout.

Le lendemain, en effet, de très-grand matin, on pénétra chez lui.

Quand le magistrat lui ordonna de le suivre, Lucien lui demanda s'il pouvait s'absenter quelques minutes pour faire ses adieux à celle qu'il aimait, en cet instant retenue chez elle par la douleur.

— Il m'est impossible de vous accorder ce que vous me demandez, lui dit l'homme de loi.

— Alors, messieurs, je suis à vous... seulement permettez-moi de prendre quelques papiers dans la chambre voisine...

Il passa dans une petite pièce attenante; c'était comme un espèce de grand cabinet; à peine était-il entré qu'une détonation se faisait entendre. Le malheureux venait de se faire sauter la cervelle.

Ainsi finit Lucien Claveau; il valait mieux que son adversaire, peut-être beaucoup plus que sa réputation. Lorsque les hommes d'alors en parlent aujourd'hui, ils disent encore : du temps du beau Lucien. C'est pour eux quelque chose comme une date, plus qu'une date, un souvenir, une légende mélangée de tristesse, de grandeur et d'infamie.

IV

LA FRATERNELLE.

Après la fin tragique du marquis de Lignano et de Lucien Claveau, il s'opéra tout à coup, et de la façon la plus inattendue, une réaction assez singulière dans les rangs de la jeune génération de cette époque.

En un seul jour, et comme si un mot d'ordre avait été donné, toutes les consciences honnêtes se soulevèrent, tous les cœurs tressaillirent à la fois, mus par une même indignation, et les mots *vengeance*, *représailles*, circulèrent sur toutes les lèvres de cette jeunesse, abreuvée d'outrages, qui voulait enfin se mesurer dans une lutte à mort avec les duellistes.

Ce fut comme un changement de front, comme une manifestation violente, courageuse et désespérée.

Ceux qui jusqu'à ce jour avaient été les opprimés allaient donc courir sus aux oppresseurs. Assez de victimes passives sacrifiées, s'écria-t-on de toute part; assez d'assassinats et de meurtres; maintenant, défen-

dons-nous, luttons, provoquons, s'il le faut, et quiconque viendra désormais porter un insolent défi à notre société paisible et jusqu'à présent sans défense, trouvera de braves et vaillants champions prêts, non-seulement à accepter le combat, mais encore déterminés et résolus à lutter à outrance avant de s'avouer vaincus. Et puisque la loi se disait inhabile et impuissante à protéger la vie du citoyen contre cette horde de spadassins, une plaie, on était décidé à se faire justice soi-même, tout au moins à se défendre en opposant œil pour œil, force contre force, brutalité contre brutalité!...

Tel fut le cri de guerre qui retentit un beau jour dans tout le midi de la France et qui laissa prévoir que quelque chose de terrible se tramait en secret contre ces irréguliers du crime qui s'appelaient : les duellistes.

Cette nouvelle attitude avait une importance immense, car c'était un réveil, réveil inattendu, inespéré presque, mais qui pouvait néanmoins facilement s'expliquer par l'influence en quelque sorte magnétique de la grande commotion sociale qui, pour la deuxième fois en moins d'un demi-siècle, venait de secouer le peuple français dans sa lourde torpeur.

Rien n'est puéril dans l'histoire d'une nation, tout y est au contraire enseignement utile; en remontant des causes aux effets, il est facile de tout expliquer

et de tout justifier par A plus B, car la logique des faits n'est en somme que les mathématiques du bon sens.

La révolution de 1830, qui avait eu lieu une année seulement avant les événements que nous allons raconter, venait de dessiller les yeux, à tout jamais, de cette génération ardente, passionnée qui devait être, sans contredit, l'une des plus brillantes du siècle. D'ailleurs, il ressortait des trois journées de juillet, — que l'on nous permette cette courte digression indispensable pour l'intelligence de notre récit, — une grande vérité politique que l'indifférence des uns, comme aussi l'ingratitude des autres, ne parviendront jamais à faire oublier ou confondre par ceux qui lisent l'histoire avec quelque recueillement.

La révolution de 1830, en faisant la nation réellement libre, c'est-à-dire comme elle ne l'avait jamais été en 1789, qui eut l'échafaud, ou bien comme ne l'ont pas rendue libre 1848 et ses suites, qui eut d'abord les journées de juin, ensuite Lambessa et Cayenne, la révolution de 1830, disons-nous, en nous faisant libres, nous faisait en même temps également forts, c'est-à-dire qu'elle rendait au citoyen tous ses droits naturels, ceux qui, d'un côté, s'appuient sur le devoir et de l'autre sur l'indépendance.

Elle sut légitimer la liberté, et le pouvoir lui-même, une fois établi, n'osa pas mettre en suspicion l'hon-

neur du vieux sang gaulois qui s'agitait. Il ne lui marchanda ni ses aspirations ni ses tendances; la possibilité d'une défaite même probable ne lui inspira aucune défaillance; il n'eut donc ni doute craintif, ni restriction outrageante envers ce peuple qui, de sa large et puissante main, venait de lui forger une couronne avec les débris de ferrailles ramassés sur les dernières barricades. Le roi acceptait le hochet, il inclinait la tête pour le recevoir, mais il n'avait pas tendu les mains pour le prendre.

En réalité, c'était peut-être le premier exemple de ce genre que l'histoire nous ait fourni; car, autant qu'il m'en souvient, je ne sache pas qu'en France nous ayons la passion de construire des trônes avec les mêmes pavés qui servent à les démolir. Et pourtant, c'était bien le peuple qui, cette fois, couronnait un Bourbon!

Acte immense que celui-là! Aussi, lui, le peuple, eut-il conscience de cette généreuse témérité. Il se sentit ému jusque dans sa puissance; sa foi nouvelle lui prodiguait une nouvelle force; il comprit, enfin, que sa race seule survivrait à toutes les races, et que l'espoir de la France reposait désormais dans sa mâle virilité.

D'un autre côté, il faut bien le reconnaître, toutes les sympathies — toutes — étaient acquises à ce prince qui, en montant sur le trône, montrait, assise

à ses côtés, une famille nombreuse, respectable et respectée; assemblage de toutes les générosités comme aussi de toutes les vertus; que chacun pouvait curieusement fixer au front sans la crainte d'y voir monter la rougeur de la honte; famille qui devenait une garantie et un espoir, et qui, pour l'instant, se précipitait dans la bagarre générale, les bras ouverts, offrant fraternellement la paix et la réconciliation entre le pouvoir royal et la royauté populaire.

Puis venait encore, pour attester la puissance de cette révolution aujourd'hui méconnue, la violence des partis, les querelles entre journalistes, l'éclat des grandes polémiques, les écarts de la tribune parlementaire, enfin toute cette activité grandiose dont se compose le génie humain, quand il est mis en mouvement par cette seule force motrice qui s'appelle le droit individuel.

Souvent, et ceci était un malheur, l'emportement des passions dégénérait en offenses sérieuses, et alors reparurent les fameux duels politiques, dont le grand retentissement allait jusqu'au fond des provinces les plus reculées du territoire agiter la fibre patriotique et mettre en mouvement l'humeur belliqueuse de toutes les jeunes intelligences.

Telle fut, nous n'en doutons pas, la cause unique de la détermination que venait de prendre subitement

cette jeunesse, qui, quelques années auparavant, ou seulement quelques mois plus tôt, se serait tue et résignée devant l'intimidation des spadassins, mais dont elle allait dorénavant, encouragée par la possession de tous ses droits civiques, ramasser le gant avec bravoure.

Tous ces jeunes gens se souvinrent en même temps, avec quelque stupeur, presque avec honte, que chaque fois que l'un d'eux était allé sur le terrain, il y était arrivé mollement, tristement, avec l'arrière-pensée de ne point en revenir vivant. L'éducation privée, pas plus que l'éducation politique, n'avait pu fortifier ces cœurs ni tremper ces âmes.

A vrai dire, ces jeunes hommes n'avaient été jusqu'alors, et en quelque sorte, qu'une race atrophiée, impuissante, stérile...

Et l'on rougissait entre soi de tant de faiblesse et de tant de pusillanimité, mais tout à coup l'on s'était promis de redevenir homme de par le sang, comme l'on était redevenu citoyen de par la loi.

Voilà, nous le répétons, la vraie, la seule cause du rôle presque étrange qu'ils s'étaient imposé dans cette régénération sociale où bientôt nous allons pouvoir les connaître et les voir à l'œuvre.

Le premier mouvement qui s'opéra en faveur de l'œuvre commune consista dans la question de savoir sur combien d'entre eux l'on pouvait sûrement comp-

ter ; l'on commença donc par se grouper et par former comme une sorte de petite armée de volontaires dont le but était de lutter d'audace et de témérité avec tous ceux qui se présenteraient en ennemis devant la société.

Avant de débuter dans leur action vengeresse, les chefs principaux, dont nous dirons tout à l'heure les noms, songèrent à organiser régulièrement leur société. Ils y mirent un grand art et beaucoup de discernement. Le cours historique que nous allons placer sous les yeux du lecteur fera comprendre le fonctionnement et le but de cette association occulte, dont l'existence ne fut révélée que longtemps après qu'elle eut cessé d'exister.

L'idée première de cette association, disons-le en passant, revenait de droit à quelques jeunes gens appartenant aux premières familles du département de la Gironde, et d'après la liste d'adhésion qui a été placée sous mes yeux, leur nombre fut arrêté au chiffre de *deux cent cinquante et un*.

Ce chiffre ayant été jugé suffisant pour tenter l'entreprise, l'on se mit aussitôt en mesure de procéder à son organisation régulière, et avant même que les statuts fussent définitivement arrêtés, l'association qui avait hâte de se donner une forme et une responsabilité, avait pris le nom de : *La Fraternelle*.

Chose assez significative d'ailleurs, et qu'il im-

porte de ne pas passer sous silence, ces statuts ou règlements, comme il plaira qu'on les nomme, et dont nous allons donner quelques extraits, étaient l'œuvre d'un honorable conseiller à la Cour royale de Bordeaux.

Au premier abord, cela peut paraître étrange de voir un magistrat prêter le concours de son talent et l'autorité de son caractère au succès d'une association occulte qui, quelque méritoire que fût son but, n'en constituait pas moins une grande irrégularité envers la loi, et pouvait, par cela même, créer, d'un instant à l'autre, de sérieux embarras à la justice. Cette particularité, que nous nous plaisons à signaler comme un trait des mœurs du temps, appelle une courte explication qui, très-certainement, va produire un grand étonnement dans l'esprit de beaucoup de nos lecteurs.

A l'époque où se passaient les différentes aventures que nous racontons, il n'existait aucune loi sur le duel.

Ainsi que cela se dit en termes de droit, la question était restée *pendante*, ou plutôt elle avait été écartée, repoussée même, car le législateur, pour bien faire comprendre tout son mépris pour le duel, avait, — à tort ou à raison, — dédaigné de le qualifier dans nos codes.

« *Quant au duel*, avait dit Treilhard, lors de la

rédaction du Code pénal, NOUS NE LUI AVONS PAS FAIT L'HONNEUR DE LE NOMMER. »

Et pendant près d'un demi-siècle, ce cri d'indignation échappé à la conscience du savant légiste, a tenu la société en échec devant le premier misérable venu.

Mieux encore! A l'heure qu'il est, c'est-à-dire en l'année 1868, il n'existe en réalité aucune loi précise sur la matière, car les poursuites que l'on exerce de nos jours contre les combattants et leurs témoins, — quelle que soit d'ailleurs leur honorabilité, — ne peuvent être pratiquées qu'en assimilant le duel au cas prévu par le Code pénal, sous le titre : *Blessures et homicides volontaires;* encore a-t-il fallu soutenir bien des luttes parlementaires devant les Chambres et le conseil d'État, avant de décider la Cour de cassation à prononcer des arrêts qui pussent servir de précédents et de garantie au magistrat qui voulait s'arroger le droit de poursuivre. Ce ne fut qu'en 1837, c'est-à-dire longtemps après que s'étaient passés les événements qui nous occupent, que M. Dupin aîné, alors procureur général de la Cour de cassation, obtint, à force d'éloquence, les modifications qui nous régissent aujourd'hui.

Une des principales causes de cette nouvelle législation revient de droit au duel célèbre qui eut lieu, en 1836, entre M. Emile de Girardin et Armand Carrel.

Celui-ci, on se le rappelle, avait été tué. De son côté, M. de Girardin, — chose que l'on semble un peu trop vouloir oublier peut-être quand il est question de cette malheureuse affaire — était lui-même grièvement blessé, presque mourant. Or, la reine Amélie, avec une sollicitude toute maternelle, s'était vivement préoccupée depuis longtemps de trouver un moyen pour empêcher autant que possible ces luttes fratricides, dont les récits sanglants affligeaient son âme généreuse et compatissante. Elle mit M. Dupin aîné dans ses projets, et c'est ainsi qu'avaient eu lieu ces violents réquisitoires dont la Cour de cassation voulut reconnaître l'inspiration généreuse en abandonnant tout à coup ses anciennes doctrines.

Nous pensons que cette courte digression, toute pleine du sujet qui nous intéresse, servira à expliquer la part qu'avait pu prendre dans la rédaction des statuts de l'association vengeresse, un honorable magistrat, obligé d'assister chaque jour, depuis tantôt vingt ans, sans aucun droit pour les punir, sans aucune autorité pour les empêcher, à toutes les infamies et à toutes les atrocités qui se commettaient sous ses yeux au nom du duel.

Maintenant, voici quels étaient entre autres quelques-uns des articles composant le règlement de la *Fraternelle*.

Pour faire partie de l'association, il fallait avoir vingt et un ans au moins et être garçon ;

Le fils unique d'une femme veuve ne pouvait y être admis sous aucun prétexte ;

En signant la liste d'adhésion, chaque membre s'engageait en outre et par serment de ne jamais en venir aux mains avec l'un de ses coassociés. En cas de querelle entre deux membres, le différend devait être soumis à la juridiction du *comité*, qui seul avait le droit d'en connaître et de décider s'il y avait lieu ou non à une réparation par les armes.

Tout associé transgressant ces volontés statutaires était aussitôt rayé des cadres de l'association et considéré à l'avenir comme ennemi de l'œuvre commune.

Mais l'article suivant mérite surtout une grande attention ; il exprime bien mieux que ne saurait le faire aucun commentaire, de quel profond ressentiment de vengeance étaient animés tous ces jeunes hommes dans les terribles représailles qu'ils méditaient sourdement.

Nous donnons textuellement ce curieux paragraphe qui portait le nº XXVII dans la classification du règlement, lequel se composait en tout de *soixante-treize* articles.

« Art. XXVII. — Il est formellement décidé, ar-

rêté et convenu entre les signataires que sous aucun prétexte, ni dans aucun cas, un membre de la *Fraternelle* ne pourra rechercher ni accepter de combat avec un duelliste reconnu *bretteur* de profession, *qu'après un délai de six mois expiré*, qui commencera à courir à partir du jour seulement où la société sera définitivement et régulièrement organisée.

« Dans le cas d'attaques, insultes ou provocations « de la part d'un spadassin, *durant le cours de ce* « *délai de six mois*, envers l'un des membres de la « Société, les témoins que le comité aura désignés « devront arriver par tous les *moyens possibles* à « empêcher le combat, dussent-ils, pour y parvenir, « accepter la condition de faire des *excuses écrites* « *ou verbales.* »

Quelque étonnant que puisse paraître cet article, nous sommes obligés de reconnaître qu'une grande prévoyance et qu'une profonde sagesse avaient présidé à son inspiration ; nous demandons la permission d'en faire ressortir l'importance.

Parmi les membres qui composaient cette étrange association, il s'en trouvait très-peu qui, au moment de leur adhésion, fussent capables de lutter d'adresse, sinon de courage, avec ceux qui faisaient métier du duel.

Ceux-ci, au contraire, étaient généralement doués

d'une grande habileté sur l'escrime ; ils étaient surtout exercés, et pour ainsi parler, rompus à tous les secrets de la salle d'armes ; plusieurs d'entre eux même, ce qui contribuait encore à les rendre plus redoutables, usaient fréquemment sur le terrain de ces coups dits *bottes secrètes* que les Italiens avaient introduits en France.

Aujourd'hui avec un tireur ordinaire, l'efficacité de ces fameux coups serait nulle, leur tentative presque ridicule ; mais à l'époque où ces histoires se reportent, ils occasionnaient quand même de sérieuses inquiétudes à celui qui allait pour la première fois sur le terrain.

Enfin, MM. les spadassins avaient en outre l'immense avantage d'être familiarisés avec toutes les émotions que peut procurer un combat; l'intimidation que leur atroce réputation exerçait sur l'imagination d'un débutant était pour beaucoup dans cette série non interrompue de succès; car il était bien rare en effet d'entendre dire que l'un de ces coquins ait été seulement blessé ; bref, toutes les chances étaient pour eux, ce qui était doublement injuste.

Toutes ces chances, tous ces avantages, les conjurés avaient donc voulu, sinon les annihiler tout à fait, — cela n'était guère possible, — du moins les amoindrir, et, dans ce but, ils s'étaient *accordé* six mois pour étudier avec les meilleurs maîtres en escrime.

Sans doute ce délai de six mois était bien insuffisant pour apprendre à fond la science des armes; mais il est bon d'ajouter que dans le nombre il se trouvait déjà quelques tireurs passables, et qu'après six mois d'études sérieuses, faites dans de semblables conditions, l'on était en droit d'espérer d'excellents résultats. Puis leur courage et leur bon droit les soutenaient... puis, enfin, le temps pressait, car autour d'eux l'on tuait toujours, et six mois de *statu quo*, c'était déjà bien long. Dans tous les cas, ils étaient tous bien résolus à s'en tenir à la lettre du règlement et à ne commencer *leurs opérations* qu'à l'expiration du temps qui leur avait été assigné pour étudier.

Après ce délai de six mois écoulé, tous les membres convoqués en assemblée générale, et sur le rapport des maîtres d'armes, devaient choisir et nommer leurs champions, c'est-à-dire les douze d'entre eux qui, reconnus d'un courage avéré, d'une témérité à toute épreuve, et d'une science suffisante en escrime, seraient *seuls mis en avant*, toutes les fois qu'il apparaîtrait un duelliste dans le département.

Ces *champions*, nous l'avons déjà dit, devaient être au nombre de douze, plus le président, qui, lui treizième, était tenu de marcher l'un des premiers s'il y avait lieu.

Ce nombre cabalistique de treize fera peut-être

sourire quelques-uns de nos lecteurs en souvenir de l'histoire racontée par le célèbre auteur de la *Comédie humaine;* hélas! en ceci, comme en tout ce qui a trait aux péripéties dramatiques que nous nous efforçons de narrer dans la plus grande simplicité, nous n'avons qu'à répondre une seule chose : c'est que non-seulement nous ne faisons pas du roman, mais que la plupart du temps il nous arrive au contraire de copier littéralement les différents documents qui nous ont été donnés par l'un des membres de la *Fraternelle.* D'ailleurs, au point de vue de l'intérêt, nous sommes persuadé que les pièces qui nous fournissent les éléments de notre récit, en contiennent bien davantage que ne saurait en fournir sur le même sujet l'imagination la plus féconde.

Enfin, pour fixer le lecteur une bonne fois sur l'authenticité de tout ce qui concerne les *Duellistes,* nous lui dirons que, sur les treize noms que nous allons donner tout à l'heure, il y en a neuf, plus celui du président, qui sont les véritables; quant aux *quatre autres*, il nous a été impossible, pour des raisons à nous particulières, de les faire figurer sur cette liste. Ceci établi une fois pour toutes, continuons.

Toujours aux termes du règlement, ces treize hommes formaient également le comité et avaient seuls les pouvoirs de l'association, tant pour son adminis-

tration que pour les différentes décisions à prendre quand il s'agirait d'une provocation ou d'un combat.

Enfin, à l'aide de la caisse commune, — car ils avaient aussi une caisse, — alimentée par un versement mensuel, la société avait loué dans l'un des quartiers les mieux fréquentés de la ville, un immense rez-de-chaussée, dont les salles du devant furent transformées en café public. Par ce moyen, toutes les apparences étaient sauvées, chacun pouvant aller et venir sans être remarqué !

Quant aux pièces donnant sur le derrière, elles avaient été converties en vastes salles d'armes et étaient au contraire formellement interdites aux profanes, et lorsqu'un curieux ou un indiscret demandait pourquoi il était défendu d'y pénétrer, il lui était invariablement répondu que ces salles étaient réservées par une société particulière. Dans la maison, les garçons de café, tous domestiques des conjurés, appelaient cela le cercle, et personne n'insistait, car personne ne soupçonnait à quel singulier passe-temps on s'y livrait.

Cependant, celui qui de jour ou de nuit aurait pu pénétrer dans cette grande pièce entièrement tapissée de fleurets, de plastrons et de masques, aurait été singulièrement étonné d'y trouver au rang des familiers ces mêmes jeunes gens que l'on remarquait au dehors par leur élégance et la tranquillité de leur caractère. Ici au contraire, ils devenaient démons ; on

les voyait à demi vêtus, suffoqués, haletants, transformés par l'idée qui les animait. Tous impatients d'en venir aux mains, ou tout au moins désireux d'acquérir le talent nécessaire pour être admis dans le comité d'exécution, ils oubliaient à la porte d'entrée leur extérieur pacifique; ici, ils ne posaient plus, ainsi qu'on le dirait de nos jours, ils travaillaient pour le triomphe d'une idée et cette idée s'appelait la vengeance.

Chaque jour donc, la salle entière était envahie par des couples échelonnés sur deux rangs et ce n'était plus que bonds fébriles, cris échappés et contenus, cliquetis, chocs, épées brisées, étincelles... et au milieu de ce brouhaha assourdissant la voix d'un maître qui, de temps en temps, dominait le vacarme en ordonnant de recommencer pour la vingtième fois peut-être un coup vingt fois mal exécuté.

Enfin, au bout des six mois convenus, il fallut procéder à la nomination du comité. Question grave, délicate, capitale dont on laissa la plus grande part de responsabilité aux professeurs, les seuls qui fussent véritablement capables de faire le meilleur triage.

Après trois jours d'examens scrupuleux et impartiaux, les douze champions furent désignés, et voici quels étaient leurs noms :

D'abord M. le comte de Capaillan, dont nous allons raconter l'histoire, président, puis :

MM. Évariste Laleyre, trente-deux ans ;
Numa Ambaut, du même âge que le précédent ;
Thésée du Nouguey, vingt-sept ans ;
Albert Lalanne, vingt-sept ans ;
Léon Filsdieu, vingt-cinq ans ;
Émile de Calvemont, vingt-cinq ans ;
Julien Desaugnac, vingt-cinq ans ;
Maurice de Chasseneuil, vingt-cinq ans ;
Octave Desjardins, vingt-quatre ans ;
Aristide de Cameleyre, vingt-quatre ans ;
Le Doux de Montagnac, vingt-quatre ans ;

Et, enfin, le baron Henry de Méritens, le plus jeune de tous, presque un enfant, car il avait vingt et un ans et demi à peine, mais aussi l'un des plus adroits tireurs peut-être et très-certainement l'un des plus braves parmi les braves de l'association.

V

LE PRÉSIDENT DE LA FRATERNELLE.

Les membres de la *Fraternelle*, tous pour la plupart très-jeunes, inexpérimentés, mais braves et résolus, manquaient surtout, nous l'avons déjà dit, de cette science des armes qui, quoi qu'on en pense, donne toujours une certaine assurance à celui qui la possède. A cette époque, l'escrime ne faisait pas, comme aujourd'hui, partie pour ainsi dire intégrante du programme scolaire, et ils étaient bien rares les jeunes gens de province qui, sous la Restauration et sous Charles X, à part les militaires, savaient quoi que ce soit d'un contre de quarte, d'un coup de seconde ou d'un *filez-droit*.

Il était donc prudent, avant toute chose, d'avoir pour chef un homme d'une autorité reconnue dans cet exercice, devenu aujourd'hui une science.

Peut-être l'eût-on inutilement cherché longtemps, lorsque le hasard, ce pourvoyeur complaisant, se

chargea de le faire découvrir. Le bruit d'un duel étrange, comique, quasiment grotesque, venait de révéler l'homme qu'il fallait à l'association.

Il s'appelait M. le comte Joanès de Capaillan et était âgé de près de cinquante ans, lorsqu'on alla lui offrir la direction de l'association. Le duel qui lui valut cette dignité avait eu un grand retentissement dans le pays ; voici en quelles circonstances bizarres les choses s'étaient passées.

Le comte de Capaillan était par excellence le type du cadet de Gascogne, si souvent poétisé par les romanciers et notamment par notre cher Alexandre Dumas, le père de l'immortel d'Artagnan.

Grand, maigre et effilé comme l'épée d'un preux chevalier, Joanès de Capaillan, malgré son âge, portait haut la tête et marchait d'une allure de capitan. Fier comme Artaban, mais aussi pauvre que Job, il vivait tant bien que mal d'un revenu dérisoire que lui fournissait sur les bords du bassin d'Arcachon, d'où il était originaire, une mince propriété échappée on ne sait trop comment à la ruine d'un ancien patrimoine de famille. Ce qui ne l'empêchait pas de dire : *mes terres*, quand il parlait de quelques maigres carrés de maïs qui entouraient la bicoque qu'avec une égale pompe de langage il appelait aussi : *le château de mes pères*.

D'excellente lignée d'ailleurs, car un Capaillan avait

combattu à côté d'Henri IV au siége de Cahors, le jour où le roi galant s'était écrié en s'apostrophant lui-même dans un accès de sublime poltronnerie : *Tu trembles, maudite carcasse, voilà pourtant où tu passeras demain.* Et de fait, Henri IV prit Cahors le lendemain.

De plus, et sans doute pour mieux justifier ses instincts de vieille race, M. de Capaillan était d'une ignorance noble ; toutes les révolutions pouvaient s'accomplir sans qu'il en fût autrement préoccupé que par la révocation du maire de sa commune, qu'il s'obstinait malgré les temps à appeler le *bailliage.* Il disait encore le *tabellion* pour le notaire, le *bailli* pour le juge de paix et prononçait le *roa* pour le roi en se découvrant. Brave à la manière antique, il se serait battu lui tout seul contre une armée ; il croyait aux sorts et aux amulettes, et s'il ne s'était jamais battu pour sa belle, c'est qu'il était si laid et si pauvre que jamais femme ne se montra sensible pour ce nouvel Amadis.

Enfin, le comte de Capaillan était loyal, dévoué pour ses amis jusqu'à l'abnégation, franc de cœur et de langage ; mais à côté de toutes ces qualités incontestables il avait un défaut, un seul, qui dominait sa vie : il était gourmand, mais gourmand à faire dix lieues à pied pour aller quelque part, n'importe où, se mettre à table en face d'un bon repas. Aussi, la

pénurie de sa maison lui occasionnait des souffrances atroces. Il est vrai que la chasse et la pêche le dédommageaient parfois; seulement dans ces occasions il n'admettait pas de partage avec qui que ce fût, et ses gens (c'est ainsi qu'il désignait l'unique domestique qu'il avait à son service) pouvaient dans ces jours de liesse se pourvoir ailleurs comme ils l'entendaient.

Cependant, ce domestique, qui tout à l'heure va devenir un personnage, n'était pas, tant s'en faut, un valet ordinaire.

Denis Lagauzère, tel était son nom, ancien soldat des armées du roi, servait le maître qu'il s'était donné de son plein gré, avec tout le désintéressement des serviteurs d'autrefois, c'est-à-dire qu'il comptait fort peu sur ses gages; l'honneur d'être attaché à la maison d'un de Capaillan était pour lui une compensation suffisante, à la condition toutefois d'avoir bon gîte en hiver, pas trop de travail en été, et de quoi manger à sa faim en toute saison : Lagauzère tenait particulièrement à cette dernière condition, car, disons-le tout de suite, le serviteur était très-certainement aussi gourmand que le maître.

Grâce au péché dominant de ces deux estomacs exigeants, les distances qui d'ordinaire séparent le maître du valet avaient été peu à peu insensiblement franchies, et une sorte de familiarité s'était

établie entre ces deux hommes dont l'accouplement ressemblait presque à une association.

D'ailleurs Denis Lagauzère, ainsi que la plupart des gourmands, cuisinait à merveille et n'avait pas son pareil dans l'art de confectionner des plats savoureux avec des riens. De plus, il était braconnier comme un chacal et maraudeur comme un Arabe; qualités très-appréciées du comte et qui contribuaient dans d'assez larges proportions à l'entretien de la cuisine.

Néanmoins, pour tout le monde, la vie de ces deux hommes, eu égard à leur pauvreté, restait à l'état de mystères impénétrables. Comment arrivaient-ils à satisfaire leur passion de gloutonnerie? Nul ne le savait.

Il est vrai qu'il courait de temps en temps certains bruits qui laissaient supposer que la maigre chère de la maison suscitait fréquemment entre eux des querelles intestines, qui, parfois, disait-on aussi, dégénéraient en véritables bagarres; mais la paix finissait toujours par se rétablir et les apparences étaient sauvées.

Un beau jour, cependant, il survint entre le comte de Capaillan et son fidèle Lagauzère, — à propos de deux perdreaux, — une contestation motivée sur le droit de possession, tellement violente que, d'un commun accord, les deux gourmands, désireux après

tout de vivre autant que possible en bonne harmonie, conclurent l'étrange transaction que voici :

Disons d'abord que, depuis quelques mois déjà, l'occasion de semblable festin ne s'était présentée au logis, lorsque parurent sur la table du maître les deux perdreaux, cause innocente du litige ; deux perdreaux gras, tendres, appétissants, et qui, couchés côte à côte dans un seul plat comme deux frères jumeaux dans un même berceau, remplissaient d'une odeur savoureuse la vaste salle à manger du manoir de Capaillan. On voit cela d'ici.

Au moment de commencer son repas, le comte avait remarqué, non sans quelque stupeur, certain regard attendrissant que venait de lancer Lagauzère en déposant les deux volatiles sur la table du maître.

Or ce jour-là, vu l'état de dispositions excellentes où se trouvait l'estomac de M. de Capaillan, il eût été dérisoire de prétendre à une part quelconque, quelque minime qu'on l'eût acceptée.

Le comte se recueillait.

Un vrai gourmand est égoïste jusqu'à l'héroïsme, ce qui peut le rendre téméraire jusqu'à la folie; tout en réfléchissant, M. de Capaillan était précisément arrivé à vouloir justifier par des actes ce que nous avançons comme aphorisme.

— En toute justice, dit-il tout à coup à son domestique qui ne perdait pas de vue les perdreaux, un

bon serviteur ne doit avoir faim qu'après que son maître n'a plus d'appétit; c'est Marmontel ou Montesquieu qui l'a dit, ajouta-t-il pour faire croire qu'il avait lu Montesquieu et Marmontel : tu devrais savoir cela au moins aussi bien que moi et t'y conformer, mon garçon.

Et le comte attaqua son dîner.

— Ces histoires-là, monsieur, sont bonnes à entendre quand on mange tous les jours à sa faim... mais ici où il n'y a pitance que de deux jours l'un... répliqua timidement Lagauzère.

— Ah! çà, drôle, recommenceras-tu donc sans cesse tes sornettes? Est-ce à dire, maraud, que le régime de ma maison ne te convient pas? s'écria Capaillan avec importance.

— Ah! oui, parlons-en, il est joli le régime de la maison...

— Est-ce que j'ai faim, moi, les jours... où il n'y a rien à manger.

— Je ne vous dis pas cela, reprit le valet, mais pour aujourd'hui il y a de quoi, et...

— Et te crois-tu donc d'assez noble origine, faquin, pour toucher aux mets de tes maîtres? continua le comte sur le même ton emphatique.

— Je ne sais pas, fit Lagauzère, si je suis d'aussi bonne origine, mais ce qu'il y a de certain c'est que j'ai un tout aussi bon estomac.

— Soit, drôle, vous aurez votre part, fit le comte qui voulait dîner tranquillement, je vous abandonnerai un quart de ce gibier.

— Ah! non, reprit Lagauzère, non; monsieur veut dire une moitié du tout, c'est-à-dire un perdreau tout entier.

Le comte de Capaïllan bondit sur sa chaise en laissant tomber son couteau. Les prétentions de Lagauzère le rendaient furieux.

— Jamais! s'écria-t-il dans un superbe emportement.

— Jamais? répéta Lagauzère, nous verrons bien.

— Écoute, misérable.

— Allez, allez toujours, j'y suis accoutumé.

— Te tairas-tu, gredin... Écoute-moi, te dis-je. Il faut que tout cela finisse, mais si tu manges aussi bien que moi, je veux du moins que tu saches le mériter, écoute.

— Ah! je vous écoute.

— Tu as servi dans les armées du *roa*? fit le vieux gentilhomme en s'inclinant.

— J'ai eu cet honneur, monsieur le comte.

— Tu dois par conséquent savoir te servir d'une épée et manier l'espadon.

— Mais passablement, dit en souriant l'ancien soldat.

— Eh bien! mon gaillard, voici ce que je te pro-

pose : chaque fois que nous aurons un plat insuffisant pour deux estomacs comme les nôtres, car tu es au moins aussi gourmet que moi, maroufle !...

— Ah ! monsieur, vous pouvez bien dire aussi gourmand, je ne m'en cache pas, moi.

— Je t'ordonne de te taire... Chaque fois, dis-je, que l'occasion se présentera, et pour éviter des contestations dans le genre de celle d'aujourd'hui, eh bien ! nous prendrons chacun un fleuret moucheté, et nous jouerons le sujet du litige aux premiers trois boutons. Cela te va-t-il, manant?

— Quoi ! vous voudriez tirer comme ça en trois boutons. Ah ! eh bien, cette fois, dit en riant Lagauzère, je vous promets d'avoir au moins la meilleure part.

— Ah ! tu crois cela... Eh bien ! mon garçon, va chercher mes fleurets, dit le comte qui riait sous cape, car il était d'une réelle force à l'épée.

— Au moins n'attaquez pas mes perdreaux pendant mon absence, fit le rusé compère qui se croyait capable de gagner le prix.

— Non, non, je t'attends, maroufle, dit le comte en se renversant sur sa chaise et riant aux éclats... Va, mon garçon, va, je respecte tes perdreaux... entends-tu, tes perdreaux. Et, parbleu ! dit-il tout haut quand le domestique fut sorti de la salle à manger et en se relevant comme pour assouplir ses jarrets, je

crois que l'on rirait bien au château, si l'on savait que moi, le comte de Capaillan, je vais tirer l'épée avec mons Lagauzère.

Quelques secondes après, le domestique entrait dans la grande salle à manger, seule pièce confortable de l'habitation, tenant deux fleurets mouchetés et deux masques.

— Pourquoi ces masques ? demanda Capaillan.

— C'est que, par mégarde, monsieur pourrait bien me fourrer cela dans l'œil... Monsieur ne doit pas être très-fort ?

— Tu crois cela? eh bien, en garde, drôle !...

Et Capaillan tomba sous les armes, campé, souple et menaçant.

Le domestique n'était pas mal non plus, une épée à la main. On voyait que le gaillard avait dû ferrailler longtemps...

Mais, au bout de quelques secondes, le comte de Capaillan lui envoyait successivement, par attaque et riposte, trois formidables coups, qui firent reculer le valet.

— Eh bien, drôle ! s'écria le maître...

— J'y suis, monsieur, fit piteusement Lagauzère ; vous avez gagné.

— Tu auras ta revanche, fit en riant le vieux gourmand ; et d'un bond assez léger, ma foi, il tomba sur sa chaise et commença son dîner...

— Ah ! Lagauzère, mon garçon, reprit-il aussitôt, retiens bien ceci : lorsqu'il t'arrivera de gagner le pari, fais comme moi, garde tout pour toi ; et le comte de rire, au grand déplaisir du pauvre hère.

Pendant six mois, l'infortuné Lagauzère n'eut le bonheur de battre son maître que deux ou trois fois ; ce qui faisait qu'au lieu d'avoir gagné en acceptant les conditions de cette étrange gageure, il s'était au contraire aliéné la seule chance d'autrefois, c'est-à-dire la générosité de son maître. Aussi faisait-il en secret des études sérieuses sur l'escrime, et se promettait-il quelque éclatante vengeance.

Les choses pouvaient durer ainsi longtemps encore, et il est plus que problable qu'à la longue l'estomac de Lagauzère serait tombé dans un déplorable délabrement, lorsqu'un incident nouveau vint mettre fin, assez brusquement d'ailleurs, à cette lutte entre le maître et le valet.

On était au mardi gras de 1829. A cette occasion le comte de Capaillan avait reçu du propriétaire du château du Teich, son ami et son voisin, une magnifique poularde, dont la chair fine et délicate est de beaucoup préférable, disent les vrais gourmets, à celle du chapon le mieux engraissé.

La poularde, on le pense bien, fut reçue avec tous les honneurs dus à une volaille d'une si noble origine. Elle était arrivée la veille du mardi gras, vidée, far-

cie, coquettement dressée, la tête artistement recourbée sous l'aile gauche, les pattes en raccourci, bardée, flambée, prête enfin à être mise à la broche.

A la vue de ce mets de prince, le comte tressauta de joie. Ainsi qu'un général qui prend toutes ses dispositions avant l'attaque, le vieux gourmand se donna trois jours pour dévorer ce superbe gallinacé.

Le premier jour, il en détacherait une aile et quelques parcelles de blanc-manger ; le second, il attaquerait à froid l'autre aile et une cuisse ; enfin, le troisième jour, les débris de cette manne céleste iraient se confondre dans une rémoulade fortement épicée. Tout compte fait, Lagauzère ne pourrait invoquer ses droits légitimes sur la poularde que le troisième jour ; mais comme l'on serait alors en Carême, le comte espérait que Lagauzère, en sa qualité de bon royaliste et de fervent catholique, lui laisserait les restes à dévorer. Car l'idée ne lui était pas venue un instant à l'esprit que son valet osât prétendre à la poularde par le sort des armes.

Les bases d'opération étant ainsi posées, le matin même du mardi gras, le comte déjeuna légèrement, et, plein de préméditation pour son repas du soir, il alla courir la campagne, afin de se préparer un appétit de circonstance.

De son côté, tout en disposant le festin, Lagauzère souriait sournoisement et causait familièrement avec

un de ses parents qu'il avait pris pour aide, vu la solennité du jour et la gravité de la cuisine.

— Sois tranquille, disait-il à son compagnon tout en frottant la broche; nous en mangerons, de la poularde, ou, foi de soldat! saint Mardi-Gras, mon patron, ne sera pas juste.

— Tu espères donc gagner aujourd'hui, demandait le paysan, au courant des luttes intimes de l'habitation, tu crois que tu pourras boutonner le maître?

—Le boutonner? Ah! je lui ferai, s'il le faut, deux boutonnières larges comme la mâchoire de ce poisson, mais nous aurons de la poularde.

Et cette promesse, qui pouvait passer pour une menace, remplissait de joie les deux compères.

Depuis les quatre heures de l'après-midi, Lagauzère avait eu le soin d'entretenir un bon feu dans la salle à manger, dont les meubles, époussetés mieux que de coutume, avaient été disposés de façon à ne point le gêner dans le service. Il est évident qu'il avait son idée.

La table était placée auprès de la cheminée.

A six heures, le comte rentra de sa promenade; il était gai, souriant, et se frottait les mains de l'air d'un homme qui n'a pas perdu sa journée.

— Eh bien! cela marche-t-il à ta guise? demanda-t-il en s'asseyant familièrement dans la cuisine; ah!

c'est une délicate besogne que tu remplis aujourd'hui.

Et ses yeux ne quittaient pas la broche.

— Voici une volaille, fit-il en continuant, envers laquelle la Fortune s'est montrée réellement prodigue...

Les deux paysans levèrent la tête.

— Jugez-en donc, continua le comte sur le ton déclamatoire qui lui était familier : elle est née dans la basse-cour du château du Teich, ancienne demeure d'un captalat de Buch, d'un d'Épernon ! elle a été élevée par un de Lauzac, et elle sera mangée par un Capaillan !...

Lagauzère se mit à pouffer de rire.

Le vieux gentilhomme ne savait trop comment interpréter ce sourire narquois.

— Bah ! fit à son tour Lagauzère d'un air assez sceptique, qu'est-ce que ça peut bien lui faire à cette bête d'être mangée ou par vous... ou par moi ; et le drôle accentua ces trois derniers mots de manière à faire frémir son maître.

Le comte parut réfléchir un instant.

— Au fond, tu as peut-être raison, fit-il bientôt avec mélancolie : cette volaille n'a pas d'âme et ne voit pas par conséquent au delà du trépas !... Que ce soit mon estomac ou le tien qui lui serve de tombe, c'est tout un...

Ce raisonnement n'était absolument qu'une conces-

sion faite à l'attitude menaçante de gloutonnerie du domestique.

Quelques minutes plus tard, Lagauzère alla éclairer la salle à manger comme elle ne l'avait été depuis bien longtemps.

Le comte en fut ébloui, et, en y entrant, en fit également la remarque.

— Eh monsieur, n'est-ce pas jour de fête, lui avait répondu le domestique sur son observation ; en attendant, voici une excellente soupe au poisson dont vous me direz des nouvelles, fit-il en posant la soupière sur la table.

Le comte, qui s'était mis à table, mangea son potage et but un verre de vin de Bourgogne.

— Faut-il servir le poisson, demanda Lagauzère...

— Le poisson ! exclama de Capaillan... veux-tu bien te taire, imbécile... tu es fou... gardez-le pour vous, mes enfants, et apporte-moi le rôti.

Quelques secondes après, Lagauzère entrait de nouveau dans la salle à manger, portant triomphalement, cette fois, la fameuse poularde.

— Soigne bien ton compagnon, fit le comte en se pourléchant les lèvres à la vue de la superbe volaille... tu as du poisson, des œufs, eh ! pardieu, vous n'êtes point à plaindre.

— Un jour de mardi gras, c'est bien maigre des œufs et du poisson, hasarda simplement Lagauzère.

Le comte de Capaillan ne voulut pas avoir l'air de comprendre, car le serviteur tenait toujours le fameux rôti dans ses mains; au fond, il était facile de prévoir qu'une lutte terrible allait s'engager.

— Eh bien! poseras-tu ce plat, à la fin? exclama le comte tout à coup.

— Certainement, monsieur. Mais le drôle n'en faisait rien; seulement, ajouta-t-il presque aussitôt en fixant son maître d'une façon significative, puisque vous n'avez pas entendu ce que je vous disais, je répéterai que des œufs et du poisson c'est bien réellement trop maigre pour un jour comme celui-ci.

— Que veux-tu dire? demanda le comte les dents serrées et la gorge desséchée par l'émotion.

— Je veux dire, répliqua insolemment Lagauzère, que si vous étiez juste vous me donneriez tout de suite ma part de cette volaille; je veux dire...

— Ta part, fit de Capaillan en l'interrompant et en bondissant de colère, ta part, coquin!... Veux-tu bien me laisser tranquille avec tes prétentions de manant parvenu.

Lagauzère, décidé à un esclandre, ne se déconcerta pas, mais il était blême.

— Écoutez-moi bien, fit-il d'une voix brève et rendue tremblante par l'émotion, voici plus de six mois que l'on ne mange que des pommes de terre ici,

moi, du moins ; j'en ai assez ; je vous déclare donc, foi de vieux soldat, que si vous ne me donnez ma part de bonne volonté, vous ne toucherez à pas cette poularde.

Le domestique avait accentué cette phrase avec un calme terrifiant de résolution ; mais le vieux gentilhomme n'était pas d'humeur à se laisser intimider pour si peu; il répliqua donc avec dignité :

— Ah ! çà, drôle, crois-tu m'effrayer par hasard avec tes menaces ; sais-tu bien que d'un instant à l'autre il peut me prendre l'envie de te châtier d'importance ? Ah ! j'y suis, tu veux sans doute essayer les chances de notre assaut accoutumé ; eh bien ! mons Lagauzère, donne les fleurets, et je vais t'apprendre à te révolter contre ton maître : apporte les fleurets, coquin, j'accepte le pari.

— Encore une fois, voulez-vous, oui ou non, vous exécuter de bonne volonté? cria le domestique.

— De bonne volonté ! comment trouvez-vous cela? te faire manger mon bien, ma propriété, ma chose, à moi, de bonne volonté ! et le comte de rire bruyamment.

— Ah ! gare là-dessous, reprit Lagauzère qui, cette fois, s'emportait réellement, prenez garde à vous, vieux gourmand, je crois que vous êtes sur le point de vous passer de dîner.

En entendant cette nouvelle insolence, le comte

hors de lui, furieux, se précipita sur son domestique pour lui arracher des mains l'objet litigieux; mais par une habile manœuvre, Lagauzère fit un bond en arrière, sans lâcher la poularde qu'il tenait de la main gauche, et de la main droite, par un mouvement aussi rapide qu'inattendu, il tira d'un coin de la salle à manger, où il les avait dissimulés à l'aide d'un meuble, deux sabres nus dont les lames luisantes et fraîchement aiguisées brillèrent aux yeux de M. de Capaillan d'un éclat sinistre.

— Tenez, s'écria le domestique, d'un accent terriblement résolu, en jetant l'un des sabres aux pieds de son maître, maintenant défendez-vous... défendez-vous, car je ne réponds plus de rien.

Le comte, stupéfait à la vue de ces deux armes menaçantes, mais lui-même dans un état qui ne connaissait plus de bornes, saisit le sabre avec empressement.

Pendant le mouvement que le comte avait fait pour ramasser son arme, Lagauzère avait posé la poularde sur la table, et tenant l'autre sabre à la main, il s'était posé en face du comte, resté du côté opposé.

Ils étaient donc séparés par cette table toute surchargée de plats et de bouteilles; par une coïncidence bizarre, la volaille, cause de tout ce désordre, fumait sous le nez des deux terribles champions précisément au-dessous de leurs armes. Vraiment, la

situation était comique et terrible, drôle à mourir de peur.

La lutte s'était aussitôt engagée.

— Ah! je te tuerai, disait le comte, en envoyant de formidables coups à son adversaire, qui les parait avec adresse.

— Me tuer, disait celui-ci; et ils ferraillaient, ils ferraillaient...

— Tiens, pare donc celui-ci, exclama le comte.

— Touché, cria au même instant Lagauzère, qui s'arrêta aussitôt pour regarder un léger coup de manchette qu'il venait de recevoir et qui saignait avec abondance.

— Ah! elle est à moi, fit joyeusement M. de Capaillan, en s'emparant du plat de rôti et faisant mine instinctivement de l'emporter.

— Pas encore, vieux gourmand, répliqua son domestique rendu furieux par la blessure.

Le comte tenait le plat de la main gauche, et il se défendait comme il pouvait de la main droite.

— Ah! vous voulez emporter la poularde, vieux scélérat, hurlait Lagauzère en fonçant toujours à travers les assiettes et les bouteilles, qui volaient en éclats de tous côtés. Ah! je vous en ferai faire un, de mardi gras, dont vous vous souviendrez, allez!

Et il attaquait, il attaquait sans trêve ni merci.

Tout à coup, le plat tomba avec fracas sur la table,

la poularde roula sur la nappe : le comte venait d'être touché à son tour dans le haut du bras droit.

— C'est moi qui l'emporte, s'écria triomphalement le domestique à son tour, en se précipitant sur le malheureux volatile.

Mais le comte, revenu du coup, était encore prêt au combat.

— Trop tôt, misérable; trop vite, canaille; tu crois donc qu'une égratignure faite aussi maladroitement peut m'arrêter, fit-il... Tiens, tiens, voilà pour ta digestion.

Au même instant :

— Coup fourré! s'écrièrent-ils tous les deux en s'écroulant sur le carreau, chacun de leur côté de la table.

En effet, ils venaient de s'enferrer en même temps; ils étaient hors de combat.

Quand on les releva, ils avaient perdu connaissance; quinze jours après, il n'y paraissait plus, et le maître, et le valet en voyant guérir leurs blessures, surent oublier leur rancune.

Telle fut l'issue de ce duel *gargantualesque*, qui fit grand tapage dans le département et qui valut au comte de Capaillan l'honneur d'être choisi pour être mis à la tête de l'association occulte dont nous parlions plus haut, et que maintenant nous allons voir fonctionner dans son implacable, mais terrible justice.

VI

UN DUEL A BORD.

L'association organisée régulièrement, son président à la tête et nos douze champions armés chevaliers et suffisamment préparés au combat, voyons quels étaient les duellistes nouveaux venus contre lesquels nos sympathiques défenseurs vont avoir affaire.

Depuis un an, la famille des spadassins s'était considérablement accrue, et déjà, dans le nombre, quelques-uns d'entre eux remplissaient la ville du bruit de leurs sinistres exploits, lorsqu'un nouvel arrivant vint particulièrement fixer l'attention publique.

Il s'appelait Gustave Giraud ; il était né à la Martinique, d'où il arrivait, précédé d'ailleurs d'une effroyable célébrité, bien qu'il n'eût encore que vingt-quatre ans à peine.

Quoique de sang mêlé, il était néanmoins très-beau garçon, et certes l'expression de sa physionomie était bien loin de laisser supposer la férocité de son carac-

tère, car il avait au contraire toutes les apparences d'un homme doux, affable et inoffensif. Cependant les actes d'atroce brutalité qu'il avait commis donnaient un formel démenti à ce masque perfide.

Comme il était très-riche , à peine arrivé en France il s'entoura d'un luxe tapageur et criard qui naturellement servit à le faire remarquer davantage, probablement ce qu'il désirait. Enfin, l'audace de ses provocations, la témérité de ses duels et ses sanglants triomphes, faisaient du jeune créole une terrible personnification, que chacun redoutait et qui causait dans la ville une sérieuse inquiétude.

A peine débarqué, Gustave Giraud fut aussitôt mis à l'index par les membres de la *Fraternelle ;* malheureusement ceux-ci n'avaient pas encore franchi les six mois d'étude et ne pouvaient absolument rien contre les débordements de celui qui leur avait été signalé comme un des ennemis les plus redoutables à qui ils eussent jamais affaire. Ils avaient eu sur lui tous les renseignements les plus exacts, car cet homme cruel à la manière du tigre, c'est-à-dire sans raison et à tout propos, avait trouvé le moyen, pendant la traversée qu'il venait de faire, de se rendre odieux aux yeux de tous ceux qui se trouvaient avec lui sur le navire.

Son départ de Saint-Pierre justifiait cette réputation, car il avait quitté son pays natal à la suite d'une rencontre dans laquelle il venait de tuer, qui ?... son

meilleur ami, peut-être le seul qu'il eût eu dans sa vie. D'ailleurs voici ce qui se passa pendant le voyage.

Il paraît qu'en le recevant à son bord, le capitaine ne put s'empêcher de manifester son mécontentement à plusieurs autres passagers; mais ces personnes, toutes compatriotes de Giraud, prièrent le capitaine de vaincre ses scrupules et de l'accepter, car l'animosité qui régnait contre lui dans la colonie, s'il ne l'avait quittée aussitôt, pouvait d'un instant à l'autre se traduire par des actes de la plus extrême violence, et c'était presque lui sauver la vie que de lui faire faire ce voyage en Europe.

Le capitaine Ducasse, qui commandait le *Pactole*, était un aussi digne cœur qu'il était excellent marin; il se rendit à ces raisonnements et reçut Giraud à son bord.

Pendant les premiers jours que l'on passa à la mer, le jeune créole se conduisit sagement, et tout laissait supposer qu'aucun incident privé ne viendrait attrister le voyage, lorsqu'un matin le bruit d'une querelle effroyable se fit entendre sur l'avant du navire.

C'était Gustave Giraud qui se disputait ou plutôt se boxait avec un nègre.

Le capitaine, qui jamais n'avait vu pareil scandale sur son bâtiment, ne fit qu'un bond de sa chambre à l'avant; mais il arrivait déjà trop tard. Dans un mou-

vement de colère folle, Giraud avait saisi le malheureux nègre à bras-le-corps, et grâce à sa force extraordinaire, il l'avait lancé à la mer par-dessus le bastingage.

Un cri d'épouvante retentit aussitôt de toutes les poitrines des matelots témoins de la scène, et déjà ils auraient envoyé le créole tenir compagnie au nègre, si le capitaine Ducasse, qui, fort heureusement, avait gardé son sang-froid, n'eût aussitôt, et sans perdre une minute, ordonné de mettre une embarcation à la mer.

Le temps était beau par bonheur : le nègre fut sauvé.

Néanmoins, cet acte de brutalité produisit une violente secousse au sein de cette petite société massée dans une chambre d'un navire à voile ; l'équipage surtout ne put s'empêcher de crier tout haut le sentiment de vengeance qu'il nourrissait pour celui qui s'était rendu coupable d'une pareille atrocité, d'autant plus que le motif de la querelle provenait de ce que le nègre en question ne s'était pas assez vivement dérangé pour laisser passer le mulâtre. Or, on l'ignore peut-être, rien au monde ne peut égaler la haine d'un mulâtre pour un nègre, si ce n'est cependant la haine d'un métis pour un mulâtre, et ainsi de suite dans toutes les différentes couches de sang mêlé. Bref, au dire des matelots, bien que le pauvre

moricaud ne fît pas partie de l'équipage (c'était le domestique de l'un des passagers), M. Gustave Giraud avait eu tous les torts.

Mais à la voix impérieuse et respectée du capitaine, chacun rentra dans le silence, surtout quand on entendit le marin prononcer d'un ton qui commandait l'obéissance :

— Monsieur Giraud, veuillez me suivre dans ma chambre, c'est le capitaine du *Pactole* qui vous l'ordonne.

Personne n'assistait à cette entrevue, mais ce qui est bien certain, c'est que Giraud, loin de se repentir de sa brutalité, ou tout au moins d'en atténuer l'importance en reconnaissant sa folie, se révolta au contraire contre les représentations que lui faisait le digne marin, qui avait charge d'âmes, et sans attendre que le capitaine eût fini son entretien, Giraud quitta la chambre en bondissant de colère sur le pont.

Malheureusement, le hasard voulut qu'au même moment M. Lamarque, passager comme lui et de plus le maître du nègre qu'il avait voulu noyer, se trouvait là sur son chemin, à l'instant où il sortait furieux de chez le capitaine.

Que se passa-t-il entre ces deux hommes? Quels furent les propos échangés, si seulement il y en eut d'échangés ? nul ne put le dire, car une querelle s'engagea entre eux aussitôt avec une telle violence de

langage, qu'au moment où tous les passagers accouraient, hommes et femmes, et parmi ces dernières madame Lamarque elle-même, son mari recevait en plein visage deux soufflets, que ne put couvrir le bruit des vagues qui se brisaient contre le navire.

On était au huitième jour de voyage, et alors il fallait au moins deux mois pour faire le trajet; cela promettait, on le voit, quelques péripéties.

Que l'on juge, en effet, de la triste situation de ces malheureux passagers, ayant pour compagnon de voyage un pareil forcené. Nous n'essayerons pas à décrire le tableau désolant que présentait ce jour-là le *Pactole*.

Quelques instants après que tout fut rentré dans le silence, M. Lamarque alla trouver le capitaine dans sa chambre. En voyant entrér ce malheureux, encore honteux de l'insulte dont il avait été victime devant des femmes, M. Ducasse prit les mains de son passager qu'il serra affectueusement.

Celui-ci, sans répondre un seul mot à cette marque d'amitié, se laissa glisser aux pieds du marin, et, tombant à deux genoux s'écria :

— Capitaine, c'est au nom de mon honneur outragé, au nom de ma famille, que je vous demande à deux genoux de vouloir autoriser sur-le-champ une rencontre entre M. Giraud et moi.

Le capitaine avait aussitôt fait asseoir M. Lamarque à ses côtés, et, sans pouvoir proférer un seul mot, il paraissait absorbé dans sa consternation.

Évidemment, la situation était grave, peut-être unique dans les fastes du duel, comme elle était sans doute sans exemple pour le marin.

A la place de M. Lamarque, le capitaine Ducasse eût très-certainement agi comme lui ; mais cela lui paraissait effroyable, presque une monstruosité, de laisser ces hommes s'égorger en plein Océan, sur le pont d'un navire, sous les yeux d'un équipage, et, chose plus triste encore ! à côté d'une pauvre femme qui, le lendemain pouvait se réveiller veuve au bruit d'une détonation d'un pistolet ! Ah ! tout cela paraissait atroce à ce marin, qui oubliait, pour ne songer qu'aux autres, tout ce qui allait peser sur sa propre responsabilité.

— Capitaine, je vous ai prié à genoux, fit de nouveau M. Lamarque, en voyant l'hésitation du commandant du *Pactole*.

— C'est impossible ! répondit le capitaine Ducasse.

— Impossible, dites-vous, fit M. Lamarque en se levant brusquement. Eh bien ! capitaine, si vous ne me donnez pas cette autorisation, aussi vrai que le jour qui nous éclaire, dans dix minutes j'aurai brûlé la cervelle à M. Giraud.

Certes, cet homme, aussi outrageusement insulté,

l'eût fait comme il le disait ; le capitaine Ducasse le comprit également.

— Allons ! à la garde de Dieu, exclama le marin ; seulement, attendez à demain matin ; tout de suite ce serait impraticable.

— Pourquoi ? demanda M. Lamarque.

— Mais, malheureux ! vous ne pouvez pas vous battre sous les yeux de votre femme.

— Je me croirais indigne d'elle si je ne me battais pas aujourd'hui même, après l'affront qu'a reçu mon honneur, et je la croirais indigne de moi si elle n'approuvait pas ma volonté ; soyez rassuré, capitaine, ma femme sait la démarche que je fais à l'instant auprès de vous ; elle est là, dans le salon, notre enfant sur les genoux, elle m'attend, et, je n'hésite pas à le dire, elle espère que ce soir j'aurai lavé mon affront.

En effet, madame Lamarque, jeune créole de vingt-quatre ans, fort belle et adorant son mari, attendait le retour de celui-ci en embrassant leur unique enfant, charmant garçon de six ans, qui ignorait toute la gravité du drame qui allait se jouer presque sous ses yeux. La jeune femme était pâle, abattue, navrée... Mais elle avait été élevée à la rude école de la nature, et le combat que son mari sollicitait, elle l'approuvait, parce qu'avant la vie elle comprenait l'honneur ; elle savait donc tout.

En entendant M. Lamarque lui parler comme il

venait de le faire, le capitaine Ducasse resta surpris ; mais ne pouvant douter de sa parole, il approuva machinalement de la tête tout ce que lui demandait son interlocuteur. Or, ce que lui demandait M. Lamarque, c'était tout simplement de régler promptement les conditions de ce combat, qui, quoi qu'il arrivât, devait être un duel à mort.

Toutes les mesures furent prises vivement. Le second du navire devait servir de témoin à Gustave Giraud, qui resta sous le coup du plus grand étonnement, lorsqu'on vint lui dire que M. Lamarque demandait à avoir un duel avec lui sur-le-champ.

— Est-ce bien possible ? demanda-t-il au second.

— Parfaitement ! répondit celui-ci.

— Alors, il y aura des dames, ajouta en souriant le jeune bretteur ; allons, de la tenue, et surtout ne faisons pas de boulette... A propos, à quoi veut-il se battre, ce cher Lamarque ?

— Au pistolet.

— Au pistolet, répéta Giraud étonné ; dites-lui alors que je le tuerai : *à l'épée je n'eus peut-être osé le trouer, mais de loin, avec une balle, il est sûr de son affaire.* Ces dernières paroles sont littérales.

— Qu'importe ! monsieur, fit le second, il ne vous appartient pas de discuter le droit des armes ; tout ce que je vous demande, c'est d'être prêt dans un quart d'heure. Je vous servirai de témoin.

— Je serai prêt, soyez-en certain.

Pendant que le second du navire s'entretenait avec Gustave Giraud, qui, nous devons le dire, ne se préoccupait que fort médiocrement de tout ce qui allait se passer, le capitaine Ducasse, lui, veillait à tout en donnant sévèrement la consigne à son équipage, tout entier révolté contre le créole. D'abord, tous les matelots devaient se ranger sur babord, avec ordre de ne bouger qu'à l'appel du capitaine. Quant au nègre, cause involontaire de cette terrible affaire, comme il était plus que probable que, dans le cas où son maître eût été touché, il eût fait quelque mauvais parti à son adversaire, on l'avait provisoirement enfermé à fond de cale, par mesure de prudence.

De leur côté les passagers, au nombre de cinq, devaient être également enfermés dans le grand salon, formalité qu'avait mise à exécution le capitaine lui-même, en emportant la clef dans sa poche.

Enfin, la jeune et courageuse madame Lamarque avait obtenu, à force de prières, d'attendre l'issue du duel dans la chambre du capitaine, qui donnait sur le pont directement de plain-pied, voulant à tout événement se trouver la première auprès de son mari pour lui prodiguer ses soins.

Ces précautions une fois prises, le capitaine Du-

casse avait, aidé de son second, chargé les pistolets en présence de tout l'équipage; puis, comme le combat devait avoir lieu à tribord, c'est-à-dire sur le côté droit du navire, il avait fait voler une pièce en l'air pour savoir celui des deux adversaires qui aurait le choix de la place. Gustave Giraud, favorisé par le sort, choisit l'avant. M. Lamarque devait donc se trouver à l'arrière, adossé contre la dunette.

Le combat avait lieu à quinze pas; on plaça les adversaires, et l'on tira au sort une seconde fois, pour connaître celui qui ferait feu le premier; car, à cette époque, chacun visait son adversaire aussi longtemps que bon lui semblait. Cette fois, ce fut M. Lamarque qui eut le droit de choisir, et il déclara vouloir tirer le premier.

Le moment était suprême, nous n'hésitons pas à le dire; solennel, car la simplicité de la mise en scène de ce drame était tout entière dans l'imposante majesté de l'Océan, agitant à peine le navire, où ces deux hommes allaient s'entre-tuer. Le soleil radieux répandait ses flots de lumière sur les flots de la mer, et cette paix immense et profonde qui se perdait dans l'horizon que bornait la pensée, courant au delà des mondes, semblait vouloir seconder ce crime entre deux créatures de Dieu. Un peu de vent, de l'orage, une tempête, et le duel devenait impossible!

Mais non! ce jour-là, la mer était calme, la perfide!

Enfin, l'on commanda le feu!

M. Lamarque abattit lentement son pistolet et le coup partit.

Au même instant M. G. Giraud sembla chercher un appui, sa main gauche frappait le vide; il s'accrocha d'abord aux bastingages, puis s'affaissa sur un paquet de vieilles voiles que les matelots venaient d'abandonner; il était touché!

Aucun des matelots ne bougea; seul le second du navire alla à son secours; presque en même temps, de la chambre du capitaine, sortait la tête de madame Lamarque, émue, palpitante, anxieuse; elle s'écria :

— Il est mort!...

— Non, madame, prononça d'une voix terrible le blessé, je ne suis pas mort.

A cette réponse, la malheureuse femme poussa un cri déchirant en se couvrant le visage des deux mains, et tomba sur le parquet en rentrant dans la chambre...

M. Lamarque attendait debout, son pistolet encore fumant à la main.

Giraud s'était fait adosser sur les paquets de voiles; ainsi posé, le buste relevé, le bras droit en avant, il fixa son adversaire.

— A mon tour, s'écria-t-il, et il fit feu.

M. Lamarque tomba comme une masse inerte, la face sur le pont; un flot de sang courait autour de lui : on voulut le relever, il était mort; la balle, après être entrée par l'œil droit, lui avait fracassé le crâne.

C'est en vain que nous essayerions de décrire la profonde émotion que causa cette mort à tous les passagers; comme l'on peut se l'imaginer, tout le reste du voyage ne fut qu'une suite de jours plus pénibles les uns que les autres à passer; notre intention n'ayant d'autre but que de faire connaître ce nouveau duelliste, nous avons dû donner le récit de ce duel dans tous ses détails, mais nous jugeons inutile de suivre plus longtemps les personnes qui en furent témoins.

D'ailleurs, Gustave Giraud, dont nous aurons plusieurs fois encore l'occasion de parler, se rétablit entièrement de sa blessure et devint le paria du bord.

Voilà comment, même avant de toucher terre, cet homme s'était déjà créé dans les fastes du duel la célébrité de spadassin, qu'il devait par la suite si cruellement justifier.

Néanmoins, nous devons le dire, les membres de la *Fraternelle* ne le perdaient pas de vue, et dans un conseil auquel nous allons assister, nous verrons com-

ment le comité d'exécution avait résolu sa mort. Gustave Giraud devait être le premier sur lequel l'association allait commencer son œuvre ; mais l'adversaire était rude, et, pour le vaincre, il fallait s'attendre à de douloureux sacrifices.

VII

UNE PREMIERE AFFAIRE.

Le comité d'exécution de la *Fraternelle* en était encore à combiner ses plans et à chercher le moyen de trouver une excuse, à peu près valable, aux provocations qu'il comptait adresser prochainement aux spadassins qui déjà faisaient parler d'eux, lorsque le bruit d'un nouveau duel de Gustave Giraud vint brusquement le surprendre au milieu de ses combinaisons et lever ses derniers scrupules.

Il n'y avait donc plus à hésiter; cette fois, il fallait agir et cela aussitôt que possible; le règlement était formel.

C'était donc la première affaire que l'association allait avoir.

Bien que tous les membres, et notamment ceux du comité, y fussent depuis longtemps résolûment préparés, il n'était pas moins vrai que, pour eux surtout, l'événement avait une importance immense.

D'abord, il était incontestable que l'apparition inopinée d'un des leurs sur le terrain produirait une douloureuse sensation, car personne ne soupçonnerait le motif qui l'y conduisait ; d'un autre côté, l'issue de ce nouveau combat pouvait provoquer quelque deuil regrettable; enfin, quelle que fût la suite de cette rencontre, les conjurés ne pouvaient se dissimuler que ce premier engagement assumait sur leur tête une grave responsabilité.

Cependant, loin de s'arrêter à ces différentes considérations, dont plusieurs d'entre eux se préoccupèrent peut-être tout bas, ils n'en tinrent aucun compte, et ne songèrent qu'au but de l'entreprise commune qui, au contraire, leur recommandait une résolution inébranlable, implacable même, car leur mission était de tuer sans merci.

Dans ces circonstances et sans la moindre hésitation, M. le comte de Capaillan, leur président, dévoué corps et âme à l'association, convoqua aussitôt les douze champions pour une délibération solennelle. La réunion devait être tenue absolument secrète, presque mystérieuse, car non-seulement les membres ne faisant pas partie du comité n'y assistaient pas, mais encore le président jugea à propos de ne pas les en prévenir.

Au jour indiqué, les *douze* se trouvèrent au rendez-vous : le comte de Capaillan les en félicita.

On était alors en hiver, au mois de décembre, et bien qu'il ne fût que trois heures de l'après-midi, lorsque chacun eut pris place dans la salle où devait avoir lieu la délibération, on avait été obligé d'allumer les lampes.

A travers la lueur vacillante et blafarde des *quinquets*, l'on pouvait néanmoins distinguer les physionomies, et se convaincre que ces jeunes visages étaient empreints d'une mâle assurance et d'une profonde énergie. Tous ces jeunes hommes paraissaient heureux en effet de voir l'instant arrivé où ils pourraient s'essayer dans cette lutte. Ils se souriaient entre eux sans bruit, sans forfanterie; ils gardaient également, sans affectation comme aussi sans contrainte, l'attitude calme et réservée que comportait dans un pareil moment l'imprévu de leur redoutable mission.

Peut-être en exaltaient-ils la grandeur à leur insu pour mieux en justifier vis-à-vis d'eux-mêmes toute la nécessité; peut-être réfléchissaient-ils plus sérieusement une dernière fois à tout ce qu'avait d'audacieux et de téméraire cette lutte qu'avait inspirée la vengeance... Toujours est-il qu'au milieu de cette grande salle, vaguement éclairée, pleine d'ombre, de profondeur et de silence, ces treize hommes assemblés formaient un sombre tableau, et, jusqu'au moment où la voix du président vint produire une diversion dans l'esprit de chacun, leur réunion avait

comme un aspect mystérieux, sinistre et presque redoutable.

La délibération, en effet, avait une importance notoire, car il s'agissait de désigner le *champion*, c'est-à-dire celui des *douze* qui devait aller provoquer Gustave Giraud, dont la mort avait été unanimement résolue.

Au premier mot qu'avait prononcé le président sur ce sujet, le comité s'était levé en masse et douze voix s'étaient écriées à la fois dans un égal accès d'enthousiasme :

— MOI !...

— Pardon, messieurs, dit le comte de Capaillan, pour qu'il n'y ait pas de jaloux, c'est le sort qui doit décider. Sans cela, ajouta le vieux gentilhomme, moi aussi, parbleu ! je demanderais à marcher le premier pour cette première affaire ; mais nos règlements s'opposent à faciliter ces préférences : nous devons nous y soumettre.

Un murmure d'approbation accueillit l'observation du président, qui continua ainsi :

— M. de Méritens, fit-il en s'adressant à l'un des membres, vous êtes, je crois, le plus jeune d'entre nous, veuillez donc nous servir de secrétaire. Vous allez découper treize morceaux de papier d'égale grandeur ; sur chaque bulletin, vous inscrirez le nom de l'un de nous, vous plierez ces papiers, autant

que possible, de la même manière, vous mettrez le tout dans un chapeau, et le nom que je sortirai sera celui du champion : est-ce ainsi accepté, messieurs?

— Oui, oui, s'écrièrent à la fois les douze jeunes gens.

Pendant que M. de Méritens se livrait à ce travail, la séance avait été momentanément interrompue, ce qui avait permis aux autres membres de se lever de leur siége et de causer familièrement entre eux. Il est bien évident qu'ils étaient tous agités par une grande préoccupation. Les hommes réellement résolus, — et ceux-là l'étaient, — n'aiment guère à mettre le destin de moitié dans leurs actions courageuses; ils préfèrent, et ils ont raison, obéir à l'inspiration de leur propre volonté qu'à celle du hasard.

Aussi ces mêmes hommes qui, l'instant d'avant, avaient, dans un mouvement généreux et spontané, offert leurs bras et leur vie, et qui tous individuellement eussent vu avec satisfaction leur proposition favorablement accueillie, attendaient maintenant la décision inintelligente et brutale de ce tirage au sort, avec une sorte de dépit mêlé d'anxiété. Cependant, nul d'entre eux ne voulut manifester son mécontentement, même sous la forme d'une réflexion, et comme M. de Méritens, ayant terminé sa besogne,

remettait au président le chapeau qui contenait les treize noms, chacun regagna silencieusement sa place et attendit avec calme.

Lorsqu'il eut retiré du chapeau le bulletin, et que, le tenant encore dans ses mains, il l'éleva assez haut pour que tout le monde pût l'apercevoir, et qu'il dit : « Je vais lire le nom qu'il contient, » il se fit un silence presque solennel.

La grande simplicité qui présidait à une action aussi importante contribuait sans doute à donner à cette réunion un caractère imposant dont les assistants ne pouvaient vaincre l'autorité froide. Chacun, les yeux fixés sur le président, suivait avec intérêt le moindre de ses mouvements; et dans cet instant où le papier se dépliait lentement en craquant sous ses doigts, qui sait si quelque cœur ne battait pas plus fort que de coutume, ou bien si quelque respiration n'était pas plus faible qu'à l'ordinaire? Enfin, au mouvement que fit le président, on devina qu'il allait prononcer ce nom, et, en effet :

— C'est M. Le Doux de Montagnac qui est désigné, fit-il.

Au même instant, tous les associés quittèrent leur place et se pressèrent autour de celui qui, le premier, devait marcher à l'ennemi. Quant à celui-ci, il avait accueilli les poignées de mains et les félicitations avec un rayonnement de satisfaction. Ah! c'é-

tait un brave cœur et une fière lame, je vous en réponds, que M. Le Doux de Montagnac.

Bientôt, après le premier mouvement d'effusion passé, la voix du président se fit entendre de nouveau et le silence se rétablit; il s'agissait de remplir une dernière formalité, car tout se passait avec la stricte égalité dans cette illégale association.

— Monsieur Le Doux de Montagnac, dit le président d'une voix grave, je dois, aux termes de nos règlements, vous poser une question à laquelle vous devez immédiatement répondre, c'est-à-dire avant que cette séance ait été close. Cette question, avec un homme de votre caractère, n'a d'autre importance, je me plais à le reconnaître, que celle que nous attachons à l'exécution et à la lettre de nos statuts; c'est donc un devoir que j'accomplis, veuillez en excuser la formule.

Le jeune homme s'inclina en signe d'approbation.

Voici quelle était cette formule, contenue dans les règlements; nous la copions textuellement dans le procès-verbal de cette réunion :

« — Monsieur de Montagnac, continua le président,
« acceptez-vous sans peur et sans regret, et promettez-
« vous d'accomplir sans crainte la mission qui vous
« est dévolue par le sort? »

— Oui, monsieur le président, répondit hardi-

ment le jeune homme d'une voix ferme et assurée.

Tous ses camarades applaudirent.

— Un peu de silence, messieurs, reprit le comte de Capaillan, qui présidait avec une grande dignité ce singulier tribunal ; il s'agit maintenant, fit-il en s'adressant cette fois à tous les membres, de décider quelle est l'arme que M. de Montagnac préfère, et de chercher par quel moyen nous amènerons notre adversaire à nous en laisser le choix. Car ne perdez jamais ceci de vue, messieurs, nous nous battons pour tuer ; avec des hommes comme ceux à qui nous avons affaire, nous devons à tout prix profiter des avantages qui nous sont permis par l'honneur ; aller au delà ne serait absolument que de la duperie; veuillez donc nous dire, monsieur de Montagnac, quelle est l'arme que vous préférez.

— Le choix m'en est indifférent, monsieur le président; cependant je me crois au sabre de force à lutter avec le premier venu.

— Alors, il faut que vous vous battiez au sabre. Ordinairement, Gustave Giraud choisit le pistolet; vous ne devez donc pas le provoquer ; il faut, m'entendez-vous bien, que ce soit lui qui vous cherche querelle : cela vous regarde; il ira, selon son habitude probablement, ce soir même au théâtre... Tâchez seulement de vous placer à côté de Giraud.

— Je me charge du reste, monsieur, je vous

promets que demain j'aurai une rencontre avec ce monstre, répondit le jeune homme.

— Très-bien, fit de Capaillan en souriant; d'ailleurs, je serai là, ajouta-t-il avec une intention réelle; maintenant, vous avez le droit de désigner vous-même vos témoins parmi vos camarades du comité...

— J'ai choisi mes deux amis, MM. Desaugnac et de Chasseneuil, répondit M. de Montagnac.

— Messieurs, soyez prêts pour demain. La séance est levée, dit le président en quittant son siége.

Tout en observant rigoureusement les instructions contenues dans le règlement, c'était néanmoins, comme on a pu le voir, avec une grande simplicité de mise en scène, qu'avait lieu cette réunion importante. Afin de ne plus être obligé d'en parler, nous avons tenu à donner tous ces détails à nos lecteurs, qui doivent comprendre que l'intérêt réel qui s'attache à ces récits existe bien plus dans les circonstances qui font naître le duel que dans le combat qui le termine. La scène de la rencontre, à quelques exceptions près, est toujours la même ; les causes qui la soulèvent, au contraire, sont multiples, infinies, ainsi qu'on le verra par la suite.

A partir de cet instant, M. Le Doux de Montagnac devait donc seul se charger de faire aboutir le duel prémédité, et si vous le voulez bien, nous allons le suivre pas à pas durant le cours de cette soirée,

où il se mit résolûment à la poursuite de Gustave Giraud.

A cette époque, M. de Montagnac avait à peu près vingt-cinq ans; il était l'héritier d'un très-grand nom, fort beau cavalier et de plus possesseur en terres d'une des plus belles fortunes du département.

La mort de ses parents, — il était depuis longtemps sans père ni mère, — l'avait fait de bonne heure assez riche pour qu'il pût s'adonner à tous les plaisirs de son âge sans calculer; mais le hasard en avait décidé autrement, et alors qu'il était très-jeune encore, son existence avait été, pour ainsi dire, immédiatement fixée, et sa vie, loin d'être bruyante ou seulement agitée, était au contraire tenue à demi captive, ou doucement enchaînée par les charmantes exigences d'une femme réellement éprise.

Mais telle qu'elle était cette existence, dans son uniformité, elle lui plaisait, et rien n'indiquait qu'il voulût briser ses chaînes et rompre ses verrous. Formé à cette école toute féminine, son caractère était doux et bienveillant; aussi, il eût été bien difficile de deviner, sous cette apparence presque candide, un des membres peut-être les plus redoutables du comité de la *Fraternelle*.

Son insouciance était sans contredit à la hauteur de sa bravoure, car le soir de cette journée mémorable, et

pendant qu'il se dirigeait vers le théâtre dans l'espoir de se voir insulter par G. Giraud, il n'avait aucune intention arrêtée, et comptait beaucoup sur l'imprévu pour atteindre son but.

Quand il entra dans la salle du spectacle, il était déjà neuf heures ; l'opéra était commencé : il descendit aussitôt à l'orchestre, fouilla les places du regard, et, quand il eut découvert celui qu'il cherchait, il alla s'asseoir dans une place inoccupée qui était à son côté.

Gustave Giraud, qui avait le don de faire le vide autour de lui dès qu'il entrait dans un endroit public, et qui n'ignorait pas cette triste particularité, parut au premier moment singulièrement étonné de voir ce jeune homme se placer carrément auprès de lui.

— Ce ne peut être qu'un étranger, se dit en lui-même le duelliste.

Mais presque aussitôt reconnaissant son voisin de stalle pour un des jeunes élégants qu'il rencontrait chaque jour dans les promenades, il ajouta mentalement :

— Cela me semble bien audacieux.

Pendant ce temps, le champion de la *Fraternelle* promena son regard dans la salle avec indifférence, ce qui ne l'empêcha pas d'apercevoir tous les membres du comité dispersés dans les places, et notam-

ment le comte Joanès Capaillan, qui trônait dans une première loge de balcon, étalant triomphalement un costume qui attirait tous les regards.

En le reconnaissant, de Montagnac ne put s'empêcher de sourire. M. de Capaillan était vêtu en effet d'une façon quasiment grotesque. Sa maigre personne disparaissait presque en entier sous un vaste habit vert pomme d'une coupe antédiluvienne, et comme le plus risqué des excentriques n'eût osé certes en porter à cette époque.

Le collet de cet habit, de couleur tapis de billard, était bombé, formidable, et rappelait l'uniforme de nos généraux de la république ; un jabot de chemise à rangs multiples noyait dans un flot de broderies et de dentelles un microscopique petit gilet jaune serin, des poches duquel s'échappaient deux chaînes en chrysocale, aussi voyantes que de mauvais goût ; enfin, il tenait à la main une de ces cannes à tête d'ivoire qui aujourd'hui, et alors même, pouvaient servir d'enseigne à un marchand de parapluies. A le voir ainsi, on pouvait supposer qu'il avait fait une gageure.

Évidemment, le comte de Capaillan avait eu une intention en se montrant accoutré de la sorte. Du reste, il supportait bravement les regards du public, et ne paraissait nullement s'inquiéter des chuchotements et des sourires dont il n'ignorait peut-être pas qu'il était seul la cause.

Comme tous les autres spectateurs, Gustave Giraud se régalait de cette mise extravagante et faisait à mi-voix ses réflexions. A l'entr'acte il se leva pour sortir, et comme il passait devant Montagnac, il dit tout haut en se parlant à lui-même.

— Décidément il faut que j'aille voir de près quel est ce singe.

— Pardon, monsieur, fit Montagnac en l'apostrophant directement, ce singe est un de mes amis intimes.

Giraud, plus que surpris de cette sortie, regarda d'abord le jeune homme, puis ne perdant pas son sang-froid, malgré l'étonnement que venait de lui causer cette manière de se glisser dans sa conversation, il lui répondit insolemment :

— Eh bien, monsieur, vous devriez conseiller à votre ami d'aller faire ses grimaces ailleurs.

— En votre qualité de nègre, vous devriez être plus indulgent, ce singe est peut-être de votre famille, riposta Montagnac.

Ce mot de *nègre* était bien sans contredit l'insulte la plus grave que l'on pût adresser à ce mulâtre ; seulement il lui était impossible d'en profiter comme provocation. Montagnac s'attendait à quelque chose de féroce, pourtant il était assez calme ; au même instant, Gustave Giraud se précipite sur lui, et lui prenant *les deux oreilles* à la fois, il les secoua à les

lui arracher. Le jeune homme laissa échapper un cri de douleur qu'il n'avait pu réprimer.

La salle entière, qui assistait de loin à ce colloque dont elle ne saisissait pas le sens des paroles, bondit d'indignation. Cependant de Montagnac eut la présence d'esprit de demander l'adresse de Gustave Giraud.

— La voici, drôle, fit le mulâtre en la lui remettant; j'espère bien vous tuer demain.

— Nous verrons cela, répondit simplement de Montagnac qui quitta aussitôt la salle de spectacle, agitée tout entière en conversations, et qui protestait contre un acte d'aussi lâche brutalité.

Lorsque M. de Montagnac se trouva sous le péristyle du théâtre, ses amis l'entouraient. Le comte de Capaillan était souriant, triomphant, épanoui.

— Ah! parbleu, comte, lui dit le jeune homme en lui serrant les mains, c'est vous qui êtes cause...

— Je le sais, fit le vieux gentilhomme en l'interrompant; ne vous avais-je pas dit que je serais ce soir au théâtre? et ne vous avais-je pas également recommandé de vous placer à côté de Giraud? Songez-y donc, mon cher ami, vous n'aviez, en réalité, aucune bonne raison pour être provoqué par ce misérable, et je craignais que, dans votre impatience, vous ne fussiez le premier à l'attaquer. C'est alors que j'ai imaginé de m'affubler de ce costume, que mon grand-

père a porté sous le Directoire, pensant bien que l'élégant mulâtre se moquerait du vieux rococo... Seulement, je l'avoue, je plains vos oreilles...

— Oh ! fit Montagnac, dans un mouvement de terrible menace, cet acte de sauvagerie est son arrêt de mort!

Le lendemain, les deux adversaires et leurs quatre témoins se rencontraient au rendez-vous indiqué ; il était dix heures du matin.

Ce duel avait été réglé avec un soin minutieux. Le sabre ou le *demi-spadon*, ainsi qu'on le désignait à cette époque, était l'arme choisie.

Le combat devait être un combat à mort.

Afin d'éviter autant que possible les blessures blanches, c'est-à-dire celles qui ne sont pas d'une gravité suffisante pour arrêter le combat, chaque adversaire avait à la main droite un gant de salle qui lui montait jusqu'à la jointure du bras.

Ils se battaient le buste entièrement nu, à vif jusqu'à la ceinture.

Il y aurait autant de reprises d'arme que les adversaires en demanderaient.

Enfin, si l'un des combattants était mis dans l'impossibilité de continuer, quoique n'étant que blessé, il lui restait le droit d'appeler de nouveau son adversaire sur le terrain quand il le jugerait à propos, et ainsi de suite jusqu'à ce que mort s'ensuivît.

C'était une effroyable boucherie qui allait avoir

lieu; c'est ainsi cependant que furent réglées les conditions de ce terrible duel.

Mais comme les hasards de la vie se plaisent à égayer parfois les situations les plus graves, il arriva, au moment même où les deux adversaires allaient se précipiter l'un sur l'autre le sabre à la main, un de ces incidents tellement comiques qu'il nous a fallu, pour que nous osions le raconter, la garantie d'authenticité que l'un des témoins nous a donnée.

Voici en deux mots ce qui se passa :

La rencontre avait lieu un dimanche matin, aux environs de Bordeaux, dans un bois d'assez peu d'étendue, que traversait un étroit sentier.

Les témoins venaient d'ordonner aux deux adversaires de mettre habit bas, et ceux-ci étaient déjà entièrement dépouillés, c'est-à-dire qu'il ne leur restait juste que le pantalon, lorsqu'une troupe de paysans, hommes, femmes et enfants, s'en allant à la messe à la commune voisine, fit tout à coup irruption dans le sentier.

Que faire? Pour ne pas donner l'éveil, il fallait prendre une prompte décision. Un des témoins eut alors une idée sublime.

— Allons, messieurs, s'écria-t-il en s'adressant à tout son monde, avant que les paysans ne fussent arrivés à la portée de la voix, vivement, une partie de *cheval-fondu*.

Chacun comprit l'invitation, et témoins et adversaires se mirent à l'instant à sauter sur le dos les uns des autres, absolument comme des écoliers en récréation.

Que l'on se figure maintenant quelle pouvait être la bonne humeur de ces deux hommes qui, dans une minute, allaient faire de leur mieux pour s'éventrer, obligés, pour sauver les apparences, de se prêter tour à tour mutuelle assistance. C'était horriblement comique.

Enfin, les paysans s'éloignèrent et Gustave Giraud et de Montagnac se trouvèrent face à face. et le combat s'engagea.

A la première passe M. de Montagnac reçut un coup de pointe dans le bras droit; le sang s'échappait avec abondance, mais il put continuer. Presque au même instant, feignant un coup de tête, il revint vivement par un coup de banderole. Gustave Giraud était mortellement atteint; il avait la poitrine ouverte jusqu'au sein gauche; il voulut faire un mouvement encore, mais il s'affaissa sur le gazon.

Deux jours après il était mort. La *Fraternelle* triomphait; mais, hélas! la suite nous dira combien elle paya chèrement ce premier succès.

VIII

LES PISTOLETS A PIERRE.

Pour un philosophe ou simplement pour un observateur, une des particularités les plus intéressantes à étudier parmi celles dont l'existence d'un duelliste est sans cesse traversée, il faut sans contredit placer au premier rang l'incident capital, la catastrophe déterminante qui entraîne le malheureux vers ce sombre plaisir du meurtre. Il y a là matière à toutes sortes de réflexions, amusantes ou sérieuses ; car s'il est arrivé souvent que la cause qui détermina cette passion fut terrible, d'autres fois, au contraire, elle pouvait passer pour futile ou pour malheureuse.

De là nécessairement deux catégories bien distinctes de duellistes :

Ceux qui l'étaient d'instinct et de nature ;

Et ceux qui le devenaient par accident.

Les duellistes par instinct, c'est-à-dire ceux qui, poussés par un tempérament réellement féroce, ai-

maient à se vautrer dans ces sortes de débauches sanglantes, formaient l'espèce la plus nombreuse, mais aussi la moins variée ; nous voulons par là dire que généralement ils étaient sortis des classes les moins éclairées, quand ils n'étaient pas le résultat de quelque négligence de famille, comme il s'en rencontrait souvent à cette époque, même parmi les mieux fortunées, qui préféraient abandonner un enfant à toutes ses fantaisies, plutôt que de l'assujettir à des travaux scolaires.

Que l'on se figure alors ce que pouvait devenir, en s'exagérant par la marche des passions, cet être ainsi livré à la merci de la nature.

En effet, quiconque s'est plu à étudier le caractère de l'homme, ne fût-ce que d'après les propensions intimes de son propre individu, a dû se pénétrer et peut-être s'effrayer avec tristesse de tout ce que contient d'imperfectibilité le cœur humain pendant qu'il est encore à l'état primordial.

Tel qu'il est en naissant, c'est-à-dire avant qu'il n'ait été soumis aux exigences de ses devoirs sociaux, nos premiers maîtres, l'homme contient en lui, nous parlons en général, une somme d'instincts corrupteurs beaucoup plus forte que ne l'est celle de ses qualités généreuses ; et, quand l'équilibre s'établit, si toutefois il y parvient, ce qui est bien rare, ce ne peut être dans tous les cas que lorsque le frottement civilisateur

a adouci en lui tous les reliefs anguleux et raboteux de l'ébauche primitive. Dans le cas contraire, ces deux germes opposés qui ne sont en réalité que les deux sources également inépuisables du bien et du mal, doivent en grandissant se fortifier l'un au détriment de l'autre, se nuire en se dépassant, jusqu'au jour où un seul domine.

C'est une loi éternelle comme la vérité que cette lutte qui s'engage pendant la gestation intellectuelle, entre la nature et la civilisation, durant laquelle le caractère de l'individu s'affirme et d'où il ressortira élevé ou abject, suivant que celui qui la subit aura été défait ou triomphant après cet étrange combat.

Mais aussi qu'il suffit de bien peu pour qu'un homme ne puisse jamais se détacher du triste néant dont il est formé ! Il suffit que le hasard, — le sot et brutal hasard, — l'ait livré et abandonné aux flots de notre océan social n'ayant pour pilote que sa volonté, pour boussole que ses désirs, et pour but dans cet aventureux voyage de la vie, que ses caprices. Ainsi parti, ce frêle esquif humain se risque dans la route incertaine, court de préférence sur tous les écueils ; et si, par impossible, une lueur de raison saine vient l'éclairer dans sa marche, aussitôt les quatre vents de la fantaisie sont là pour lui souffler la folie et l'erreur.

Puis, que ne lui est-il pas réservé de douleur, si, un jour de lucidité calme, il plonge son regard étonné

dans ce gouffre immense et toujours béant qu'à ses pieds aura creusé l'ignorance. L'horreur de ce vide, où son regard inhabile ne pourra pénétrer, le fera reculer honteux. C'est dans ces instants de cruelles désespérances qu'il va cacher sa honte dans les plaisirs âpres, énervants, corrosifs ; les joies les plus brutales sont ses seuls ports de refuge.

Qui pourrait le distraire, le passionner, lui rendre l'oubli, sinon l'orgie de ses désirs sanguins ! C'est alors, dans ces heures de volonté découragée, dirons-nous, qu'il se livre avec fureur à son instinct préféré ; il l'aime ce vice, sa seule consolation ; il le voit croître et s'exagérer en lui sans effroi ; il le suit dans sa marche, à pas comptés, il se complaît dans ses progrès envahissants ; et si ce vice, cet instinct, s'appelle la férocité, il se peut que cet abandonné, ce misérable, que la nature semble avoir exprès produit pour être jeté en pâture à la corruption, il se peut, disons-nous, que cet homme devienne en un seul jour l'un de ces héros sinistres qui nous occupent.

Ceux-là, l'espèce la plus vulgaire, étaient les plus cruels, les indomptables ; c'étaient de pauvres cerveaux éteints avant d'avoir lui jamais, aimant l'effroyable et l'horrible, ne se plaisant que dans le maniement de la douleur, et ne trouvant d'apaisement à leurs joies fauves qu'au contact de ces terribles énervements. Et que l'on ne croie pas que nous exagérons ces caractères :

nous en avons connu qui aimaient la vue du sang, les contractions nerveuses que la souffrance arrachait à leurs victimes, et il n'était pas jusqu'au cri d'anathème que leur jetait la foule indignée, qui ne devînt pour ces piètres esprits souffrants un élément de volupté nouvelle.

Ce sont des parias de la vie, des maudits, plaignons-les!... Car, qui peut savoir et qui pourrait répondre que ces exemples de sauvage énergie ne sont pas de ces exceptions mystérieuses et insondables que se plaît à poser devant notre raison difforme le grand Tout qui nous gouverne ?

Qui sait si ces mêmes hommes n'étaient pas capables, eux aussi, étant mieux épurés, d'arriver à ces grands actes d'héroïsme qui suffisent à consacrer une époque en immortalisant un nom ?

Est-elle donc bien immense cette distance qui sépare les destinées ? Et saura-t-on jamais quelle est au juste l'importance indéfinissable de ce rien qui d'un conquérant aurait pu faire un bandit ?

Ceux de la seconde catégorie, c'est-à-dire ceux qui devenaient duellistes par hasard, sans y songer, à la suite d'une fatalité terrible, comme cela était arrivé pour Lucien Claveau et Gustave Giraud par exemple, ou bien burlesque, comme pour le comte de Capaillan et Justin Daycard, dont nous allons à l'instant raconter la désopilante épopée, ceux-là, disons-

nous, se recrutaient dans tous les rangs de la société et formaient pour ainsi dire la partie originale de la collection.

Dans ces cas-là, tous les états, toutes les professions, déversaient sur le pavé le trop-plein de leur corporation. Il y avait parmi ces derniers le rebut de toutes les carrières, depuis le prêtre défroqué jusqu'au soldat dégradé; de ce nombre étaient aussi les déclassés, c'est-à-dire ceux qui, tout jeunes encore, avaient résolûment rompu en visière avec la vie régulière et honnête, et s'étaient lancés sans parti pris et sans but au travers des aventures et des scandales; puis enfin, le plus redoutable de tous, celui qu'un grand malheur de famille rendait implacable, et qui, comme M. A. F..., par exemple, avait juré de se battre jusqu'à ce qu'il fût tué, sans s'inquiéter des meurtres insensés qu'il pouvait commettre, en s'attaquant à des innocents.

Ceux-là formaient une légion redoutable, et malgré le premier succès que venait d'obtenir la *Fraternelle* par la mort de Gustave Giraud, les associés observaient, non sans un certain effroi, cette masse compacte qui se dressait devant eux.

Le premier sur lequel la *Fraternelle* voulut faire peser sa vengeance fut ce Justin Daycard, dont l'apparition dans cette bande monstrueuse avait été signalée par un duel comique que nous allons raconter.

Justin Daycard était un ancien sous-officier de l'armée d'Afrique; il avait participé, au milieu de la bagarre générale, à la prise d'Alger, qui venait d'avoir lieu tout récemment. Revenu dans ses foyers après un séjour de quelques mois seulement en Algérie, il entra dans les douanes et fut presque aussitôt envoyé dans l'un des postes isolés des bords de l'Océan, dépendant de la section de la Gironde.

Là, il s'était lié d'amitié avec un de ses compatriotes, faisant également partie du poste; ce nouveau camarade s'appelait Lavigne. Il avait été marin et avait séjourné, pendant l'un de ses nombreux voyages, dans la colonie du cap de Bonne-Espérance, ainsi que sur les bords du canal de Mozambique.

Les deux amis étaient d'infatigables chasseurs, il paraît, et ne pouvant se livrer à leur plaisir effectivement, ils s'en consolaient en se racontant mutuellement leurs différentes prouesses et leurs hauts faits en saint Hubert.

Donc, par un beau soir d'été, alors que, sous leurs pieds, la mer bleue berçait dans ses flots nonchalants le ciel tout étoilé, les deux amis devisaient, assis sur un banc devant le poste, et se rappelaient, avec des soupirs mêlés de regrets, leurs belles nuits passées sous le ciel africain. Une fois lancés sur le chapitre des souvenirs, ils firent défiler une à une leurs joies du temps jadis; et, comme ils n'avaient sur la méta-

physique du globe qu'une notion vague, parsemée de pas mal de lacunes, il leur suffisait de se dire qu'ils avaient chassé tous deux sous les zones africaines, pour être persuadés que, peut-être sans s'en douter, ils s'étaient approchés de très-près dans leurs pérégrinations avant de se connaître.

Les malheureux! en parlant ainsi, l'un songeait à l'Algérie et l'autre à l'Afrique du Cap, ignorant qu'alors un monde les séparait.

Bientôt ils en vinrent à parler de leurs parties de chasse :

— Moi, en Afrique, j'ai souvent chassé le chacal, dit Daycard, le soldat qui avait pris Alger.

— Moi, quand j'étais en Afrique, répondit Lavigne, le marin qui était allé au Cap, je m'amusais à chasser l'hyène.

— Parbleu! moi aussi j'ai chassé l'hyène, reprit Daycard, piqué au vif, et le lion, donc?

— Le lion!... Belle affaire que de chasser le lion, répliqua Lavigne. Nos belles chasses à nous, c'était à l'éléphant.

— Ah! pardon, interrompit Daycard, en Afrique il n'y a pas d'éléphants.

— Il n'y a pas d'éléphants en Afrique? et depuis quand?

— Parce que je te dis qu'il n'y en a pas. Voilà tout.

Bref, là-dessus une querelle s'engage, l'un ne songeant qu'à l'Afrique française, où, en effet, il n'y a pas d'éléphants ; l'autre ne pensant au contraire qu'à l'Afrique du Cap, dont l'intérieur produit un grand nombre de ces superbes animaux, chacun soutenant son dire, s'animant, s'emportant. Enfin, des explications on en vint aux injures ; les injures ne les persuadant pas encore on alla plus loin, si bien qu'une gifle sonore se répercuta tout à coup dans le silence de la nuit : c'était ce pauvre Justin Daycard qui l'avait reçue. Le poste qui sommeillait en fut réveillé du coup. La question des éléphants n'était pas vidée, mais Daycard avait été souffleté : c'était grave.

Bien grave, certes, car Daycard était le supérieur de son antagoniste ; mais il avait dit aussitôt, en voyant les hommes accourir :

— Rassure-toi, je ne porterai pas de plainte contre toi, seulement il faut que tu m'en rendes raison, parce que, vois-tu, un soldat ne peut pas garder un pareil affront.

Au fond, cet homme n'était nullement méchant.

Naturellement Lavigne, qui était aussi un brave cœur, quoiqu'il eût l'éléphant tenace, accepta l'arrangement, et le lendemain ils se rendirent tous deux à Bordeaux pour avoir des témoins, n'ayant pas voulu engager la responsabilité des hommes que Daycard avait sous ses ordres.

Ils trouvèrent bien vite quatre camarades qui acceptèrent la mission; seulement quand les quatre témoins se furent concertés, ils convinrent d'un commun accord qu'ils devaient à tout prix éviter l'effusion du sang entre ces deux braves garçons, qu'une erreur d'histoire naturelle avait si malheureusement divisés.

D'abord ils leur expliquèrent comme quoi, ayant tort tous les deux, ils avaient en même temps également raison.

— Car, dit le témoin, qui avait pris la parole pour tenter une réconciliation, s'il est vrai qu'en Algérie il n'y ait pas un seul éléphant, il n'en est pas moins certain que, dans l'Afrique centrale, ces animaux y vivent par milliers et y deviennent même d'un âge très-respectable. Or, Daycard avait autant de tort de nier ce que Lavigne a affirmé d'une manière trop bruyante...

— C'est possible... interrompit Daycard, que ce soit pour l'Afrique centrale ou bien pour l'autre, je n'en ai pas moins un soufflet sur la figure, et Lavigne est trop mon ami pour ne pas comprendre qu'il me doit une réparation.

— Ah! quant à ça, tu as parfaitement raison, Daycard, et à ta place je ferais comme toi; d'ailleurs, ajoutait-il en s'adressant aux témoins, si vous ne voulez pas nous assister, nous nous passerons de vous;

n'est-ce pas, Daycard? Parbleu! nous nous estimons assez pour faire notre besogne sans le secours de personne.

Une excuse pouvait tout arranger avec les dispositions que manifestaient les adversaires, me direz-vous?

Erreur! le préjugé était là aussi irrémédiable que s'il s'était agi de deux ennemis mortels.

Enfin voyant leur détermination bien arrêtée, les témoins prirent un rendez-vous, se réservant *in petto* de rendre le duel aussi peu dangereux que possible entre ces *deux amis*.

Le lendemain, à l'heure dite, les témoins et les adversaires étaient sur le terrain. On devait se battre au pistolet : deux pistolets à pierre, vieux ronfleurs décrochés de quelque panoplie fournie par les guerres de l'Empire, et qui, s'ils n'étaient pas dangereux comme justesse, n'en étaient pas moins effrayants comme calibre; on avait pris ce qu'on avait trouvé.

Sur le terrain, les témoins chargèrent gravement les armes; cependant, ils avaient l'air tous les quatre de méditer quelque coup étrange.

— A combien de pas veux-tu que nous nous battions? demanda Lavigne à son adversaire.

— Oh! cela m'est égal, répondit placidement celui-ci; vois, toi, pourvu que ce ne soit pas plus de quinze pas...

— Mais dis toi-même, ce n'est pas avec moi, je pense, que tu vas te gêner.

— Eh bien! à quinze pas, fit Daycard, c'est assez loin, parce que, vois-tu, si nous nous blessions seulement, cela pourrait nous gêner pour le restant de nos jours; tandis qu'à cette distance il est plus que probable que celui qui sera touché restera sur le coup, et alors cela sera moins embarrassant pour nos familles.

— Ah! fit Lavigne avec enthousiasme, tu es bien mon supérieur, tu as toujours raison et tu penses à tout.

Quand on eut placé ces deux braves, comme j'en souhaite à tous ceux qui sont appelés à servir de témoins, il s'éleva entre eux une discussion étonnante sur la question de savoir quel serait celui des deux qui tirerait le premier.

Un des seconds voulut imposer la voie du sort, mais alors Lavigne prenant la parole :

— Il n'est pas juste, dit-il d'un air courtois, que ce soit moi qui tire le premier, puisque j'ai tous les torts; c'est à Justin à commencer.

— Mais pas du tout, s'empressa de répondre celui-ci, je ne veux pas de ça, par exemple! car si je tire le premier et que je te tue?...

— Eh bien! après!... répondit à son tour Lavigne, avec un stoïcisme dépourvu d'artifice.

— Comment, après? mais c'est que si tu es mort je ne pourrais plus essuyer ton feu.

A cette époque, cette belle expression d'*essuyer le feu* était déjà familière.

— Voyons, continua Daycard, si pour arranger tout pour le mieux, nous tirions tous deux à la fois, hein?

— Comme tu voudras, fit Lavigne, ce n'est pas moi qui jamais dirai non à tout ce que tu proposes.

Ils se mirent donc en position.

Une, deux, trois! fit un témoin. Les deux coups partirent en même temps, et en même temps aussi, les deux combattants s'écrièrent :

— Touché!...

Et tous deux portèrent instinctivement la main gauche à la poitrine comme pour y chercher la blessure... Néanmoins, ils étaient restés debout, ni l'un ni l'autre n'avait autrement bronché; et pas une goutte de sang n'avait coulé.

Les témoins se mordaient les lèvres.

Les deux adversaires, de très-bonne foi, ne pouvaient rien comprendre à tout ce qui se passait, et pourtant ils s'étaient sentis réellement atteints en pleine poitrine. Tout à coup on les vit tous les deux fixer leurs regards sur le sable, puis se baisser tour à tour et ramasser quelque chose à leurs pieds; ce quelque chose était les projectiles... seulement les balles étaient en liége.

Il y eut un instant de silence.

— Ah çà ! vous autres, dit tout à coup Lavigne en s'adressant aux témoins d'une voix formidable, vous nous prenez donc pour des lâches !...

Les témoins ne riaient plus.

Cependant ils cherchèrent à les calmer en leur expliquant comme quoi ils seraient à l'instant tous deux couchés sur le terrain, si au lieu de balles de liége elles avaient été en plomb. D'ailleurs, ajouta l'orateur de la bande, nous convenons de nos torts, mais si vous voulez recommencer....

— Nous n'avons plus besoin de vous, fit Daycard l'interrompant, nous trouverons de quoi vous remplacer.

Le lendemain quatre nouveaux témoins étaient choisis par les deux adversaires ; dans le nombre, il y avait un Anglais, employé d'une maison de commerce de Bordeaux.

Naturellement les nouveaux témoins, voulant se mettre au courant de l'affaire, durent se faire expliquer les péripéties de la première rencontre, et nous devons ajouter, pour être fidèle à la vérité, qu'ils accueillirent tous les détails par un fou rire. L'Anglais surtout, John Becker, en trépignait de joie et se promettait de s'amuser beaucoup le lendemain, disait-il.

Le lendemain donc tout le monde se trouva à l'heure dite au nouveau rendez-vous. Cette fois,

quand le moment fut venu de charger les vieux pistolets à pierre, Daycard et Lavigne avaient voulu assister à l'opération. Satisfaits des précautions prises sous leurs yeux, ils se mirent en position, à la même distance que la veille, et au commandement de *feu*, ils lâchèrent la détente, mais les deux pistolets ratèrent en duo.

Avec des vieilles armes comme celles qu'ils avaient en main, l'incident n'avait rien d'extraordinaire; ils armèrent donc leurs pistolets de nouveau et firent feu... mais, comme la première fois, les vieux pistolets ne partirent pas.

Fort irrités de tous ces mécomptes, les deux adversaires voulurent examiner la poudre du bassinet; mais, à ce moment, une violente odeur de gruyère leur monta au nez; ils touchèrent le chien... La pierre était tout simplement en fromage, taillé de façon à imiter le silex.

Qu'on se figure dans quel état de colère furieuse se mirent aussitôt ces deux hommes de cœur, contre leurs mystificateurs témoins; Dieu sait ce qui se serait passé, si ces derniers, qui ne voulaient qu'assister à une mauvaise farce, ne s'étaient empressés de déguerpir à toutes jambes à travers champs; et en effet on les vit tous les quatre se sauver en riant et courant dans la campagne, plantant là, au beau moment, les deux douaniers.

— Écoute, dit Daycard, qui avait les décisions promptes, serrons-nous la main ; je te pardonne à une condition, c'est que tant qu'il y aura un de ces quatre misérables debout, tu t'engages à me servir de second, car je te jure que je ne mourrais pas heureux si avant ce moment je ne me suis pas donné le plaisir de les tuer tous les quatre, les uns après les autres, jusqu'au dernier.

Lavigne accepta la main et la proposition de son ami. Deux mois plus tard, deux témoins étaient déjà morts. Daycard avait voulu commencer par les siens.

— Maintenant, avait dit Daycard à son ami Lavigne, nous allons passer à tes deux témoins.

— L'Anglais sera peut-être bien difficile à avoir, objecta timidement Lavigne.

— Je l'aurai comme les autres, répondit l'ancien soldat.

Et, comme nous allons le voir, il était homme à ne pas faillir à sa parole.

IX

LE DUEL A L'AMÉRICAINE.

Le duel dans lequel Gustave Giraud avait été tué par un des membres de la *Fraternelle* venait d'avoir lieu, lorsque, quelques jours après, Justin Daycard, toujours impitoyable, sacrifia sa troisième victime; cette fois, cependant, il avait été lui-même sérieusement blessé au bras droit, ce qui l'obligea à un certain repos.

Dans toute cette affaire, le public ignorait, bien entendu, le ressentiment intime et exceptionnel dont ce singulier duelliste poursuivait ses adversaires, et pensait de lui ce qu'il avait coutume de penser des autres spadassins, c'est-à-dire qu'il croyait fermement que Daycard agissait sans préférence, et que le premier venu qui tombait sous sa main servait à satisfaire ses instincts belliqueux.

De son côté, la *Fraternelle* n'étant pas au courant de la situation, était bien loin de s'imaginer par con-

séquent, — ce qui pourtant était scrupuleusement exact, — qu'aussitôt après l'extermination des quatre témoins, Daycard, cet homme à cela près doux et bon, comptait bien rentrer dans la vie régulière et reprendre son ancienne profession de marin pêcheur, qu'il avait exercée étant enfant; car à la suite de toutes ces différentes bagarres, il avait dû, ainsi que son ami Lavigne, donner sa démission de douanier.

La *Fraternelle*, disons nous, ignorait donc tout cela, et se croyait réellement en face d'un enragé bretteur. Aussi, en apprenant ce troisième combat et ses suites meurtrières pour l'un des combattants, elle prit sans hésiter ses dispositions accoutumées pour envoyer l'un des siens à la rencontre de Daycard. Dans le tirage au sort de son champion, ce fut précisément le président de l'association, M. le comte de Capaillan, qui fut désigné.

— Ah! parbleu, avait dit l'humoristique gentilhomme en voyant son nom sortir de l'urne, je crois que je vais en découdre avec ce croquant; cela sera la répétition de mon aventure avec mons Lagauzère, et il se prit à rire de bon cœur.

Comme le comte de Capaillan n'était réellement prévoyant que lorsque la vie de ses amis était en jeu, il ne se préoccupa nullement du genre de provocation qu'il comptait employer, voulant, disait-il, remettre toutes les chances entre les mains du hasard.

— Prenez garde, comte, lui dit un des membres du comité, ce drôle ne se bat qu'au pistolet, et il s'en sert avec quelque talent.

— Eh morbleu! répondit le comte, croyez-vous donc qu'une *pistolade* me fasse frayeur?

Et sans attacher d'autre importance à l'observation, M. de Capaillan se mit dès le jour même à la recherche de son futur adversaire.

Or, celui-ci poursuivait de son côté son idée fixe; et, en même temps que le comte de Capaillan se disposait à le provoquer, Daycard s'était mis aux trousses du dernier témoin, qui, précisément, se trouvait être l'Anglais que nous n'avons fait qu'entrevoir le jour du duel entre les deux douaniers.

— Dieu merci! c'est le dernier, disait mélancoliquement Daycard, en déjeunant avec son ami Lavigne, dans un petit restaurant du quai des Chartrons, à deux pas de la maison de commerce où était employé John Baker, l'Anglais en question, et il ajouta avec un accent plein d'espoir : — Une fois celui-là parti, nous pourrons nous reposer et reprendre l'aviron.

— Ma foi! il ne sera pas trop tôt; franchement, tu ressembles à ces braconniers qui se mettent à la poursuite d'une compagnie de perdreaux et qui ne sont contents que lorsqu'ils l'ont entièrement détruite, lui disait Lavigne.

Cette comparaison fit sourire les deux amis, qui,

depuis leur fameuse discussion sur les éléphants, avaient scrupuleusement évité d'aborder la question de la chasse.

— Oui, répétait Daycard toujours mélancolique, quand ce sera fait, nous retournerons chez nous, à Gujan, nous achèterons un bateau, des filets, et, ma foi, si tout va bien, nous serons encore à temps pour la pêche du royan de cette année. Sois tranquille, nous ne serons pas embarrassés, le bassin d'Arcachon a encore assez de poisson pour que nous puissions de temps en temps manger un bon gigot.

—Je ferai tout ce que tu voudras, disait Lavigne, mais si tu voulais suivre un bon conseil, tu abandonnerais cet Anglais...

—Abandonner mon Anglais! exclama Daycard en bondissant sur sa chaise; jamais, par exemple! Et puis, ce qui est dit est dit : or, j'ai juré, foi de Daycard, né à Gujan, qu'ils y passeraient tous les quatre; il faut que cela soit ainsi. D'ailleurs, je ne sais pas pourquoi je me suis toujours figuré que c'était l'Anglais qui avait eu l'idée des pierres en fromage. Tiens, ne parlons plus de cela, mais occupons-nous de mon affaire. Tu vas aller chez M. Lopez; tu vas demander si mon Anglais est là; tu viendras m'apporter la réponse, moi, je me charge du reste.

— Tu veux donc le provoquer aujourd'hui?

— Aujourd'hui... tout de suite, si cela est pos-

sible, répondit affirmativement Daycard. Ah! vois-tu, mon pauvre vieux, c'est qu'il me tarde de revenir chez nous; allons, va et reviens vite.

Lavigne se dirigea aussitôt vers le comptoir du riche négociant prêt à remplir la délicate mission dont son ami l'avait chargé.

Pendant son absence, Daycard, lui, songeait en marin et en rêveur, ce qui est presque la même chose; il pensait aux belles journées qu'il passerait bientôt sur son bassin d'Arcachon en compagnie de son ami Lavigne; une fois lancé dans ce monde de chimères, il bâtissait à plaisir ces fragiles palais, où nous aimons tous, jeunes ou vieux, grands ou petits, à loger nos plus chères espérances, et sa foi dans l'avenir était si grande et sa rêverie si douce, qu'il ne pouvait s'apercevoir que ses châteaux ne reposaient, hélas! que sur un sable aussi mouvant que celui des dunes où il était né.

Peu d'instants après, son ami vint le retrouver; il avait une mine piteuse.

— Pas de chance! fit-il en abordant l'enragé duelliste.

— Que veux-tu dire? fit-il étonné.

— Je veux dire, lui répondit Lavigne, que ton Anglais est parti depuis trois mois pour son pays.

— Parti! exclama Daycard, sans m'avertir, oh! le lâche!

Après le premier moment d'émotion passée :

— Je parie, dit-il à son camarade, que tu n'as pas eu l'idée de demander son adresse?

— Tu crois cela? répondit celui-ci d'un air satisfait en déployant un papier, c'est ce qui te trompe : tiens, la voici. De cette façon, continua Lavigne, qui était la naïveté même, tu pourras lui écrire...

— Lui écrire, répéta machinalement Daycard, qui semblait réfléchir.

— Et, sans doute, tu lui marqueras comme ça :

« Monsieur, ayant déjà eu le plaisir de tuer vos trois compagnons, vous, le quatrième, vous êtes le seul qui, par votre absence, pouvez me faire manquer à ma parole; j'espère qu'en me voyant dans l'embarras, vous vous empresserez de vous rendre à mon invitation, car, sans cela, vous me feriez manquer ma pêche aux royans, avec lesquels j'ai l'honneur d'être... »

— Cette lettre ne serait pas mal du tout, fit Daycard, mais il faut que tu sois une fière brute, pour croire que je vais employer un pareil moyen quand j'en ai un autre beaucoup plus simple à ma disposition.

— Et lequel? demanda Lavigne contrarié de voir sa rédaction abandonnée.

— Lequel? répéta Daycard, et parbleu! celui d'aller

trouver l'Anglais chez lui. Au fait, où demeure-t-il.

Et il lut sur le papier que lui avait tendu son ami, M. Baker, Cheapside, 72, à Londres, chez M. Thompson.

— Eh bien! continua-t-il, nous irons à Londres, ce n'est pas le diable après tout que ce voyage; nous partirons demain.

La résolution de Daycard, une fois arrêtée dans sa tête, son ami le savait, ne comportait ni réplique ni observation. L'idée de se battre avec *son Anglais*, ainsi qu'il le désignait lui-même, s'enracinait de plus en plus dans son esprit, au fur et à mesure que les empêchements d'une rencontre augmentaient; c'était comme une sorte de volonté, doublée d'un entêtement superlatif; il fallait donc que Lavigne se résignât à suivre son ami. D'ailleurs, ainsi que le faisait judicieusement remarquer celui-ci, il avait déjà beaucoup trop sacrifié aux soins de sa vengeance pour en arrêter l'accomplissement au moment où il allait l'obtenir pleine et entière.

Nous ne voulons pas pénétrer autrement la question de savoir si cet homme singulier avait tort ou raison en agissant comme il le faisait; là, en effet, n'est pas le but que nous nous sommes proposé. Nous aimons mieux laisser au lecteur toute liberté dans l'appréciation des faits, plutôt que de les dénaturer peut-être par la plus simple réflexion, alors que nous

nous sommes donné au contraire pour mission de les raconter dans toute leur naïveté, mais aussi avec la plus rigoureuse exactitude.

Donc le départ pour l'Angleterre avait été résolu précisément au même moment où M. le comte de Capaillan, obéissant à son mandat, méditait sa provocation; ce contre-temps inattendu menaçait de reculer indéfiniment le jour de cette rencontre, car les mécomptes et les aventures de Justin Daycard étaient loin d'être terminés.

En effet, à peine arrivés à Londres, Daycard et Lavigne qui, pour des raisons à eux connues, ne pouvaient séjourner que peu de temps dans la capitale de la Grande-Bretagne, se rendirent aussitôt à l'adresse qui leur avait été indiquée, dans l'espoir d'y rencontrer John Baker; mais quel ne fut pas leur désappointement lorsqu'ils apprirent que celui qu'ils étaient venus chercher si loin était de nouveau reparti, et cette fois pour Liverpool.

En apprenant cette fâcheuse nouvelle, les deux amis restèrent atterrés. Cependant Lavigne, qui voyait un espoir de retour dans la mésaventure, faisait la meilleure contenance des deux; mais, comme il avait pris l'habitude de ne donner son opinion que lorsque Daycard la lui demandait, il attendit que son compagnon l'interrogeât.

— Allons, en route pour Liverpool! fit Daycard,

sans se préoccuper autrement de la longueur du chemin qu'ils avaient à faire.

Lavigne, trouvant le moment opportun pour placer une observation, s'exprima ainsi :

— Sais-tu bien que si tu tiens absolument à rattraper ton Anglais, j'ai bien peur que cette promenade ne devienne un peu trop longue pour nous, car s'il plaisait à ce citoyen de s'en aller dans l'Inde...

— Eh bien! après? répondit sévèrement Daycard, nous irions dans l'Inde, voilà tout...; il irait au diable que je l'y suivrais, et là où il passera, nous passerons sans doute. Est-ce que, par hasard, tu aurais à te plaindre de ton sort?

— Moi! oh! grand Dieu! non, certes; et pourquoi me plaindrais-je? répondit vivement Lavigne, qui, au fond, aurait donné tous les Anglais et leur pays pour retourner dans le sien.

— Eh bien! alors, pourquoi tes observations dans un pareil moment? tu vois bien qu'elles sont complétement ridicules.

Pour ne pas être obligé de retomber sans cesse dans les mêmes incidents en prolongeant les récits détaillés de cette course folle à travers terre et mer, nous dirons en toute hâte qu'arrivés à Liverpool, nos deux compatriotes, qui décidément jouaient de malheur, apprirent que John Baker s'était embarqué, il y avait très-peu de jours, pour le compte

d'une des plus importantes maisons de la place, et qu'il était parti avec l'intention d'aller s'établir en Amérique pendant plusieurs années.

A cette époque, la haute Californie, qui, plus tard, devint la nouvelle Californie, fournissait aux principales places d'Angleterre de riches et abondants approvisionnements de suifs et de pelleterie. Bien que ses mines d'or aient été signalées dès 1536 par Francis Drake, malgré la découverte de riches filons aurifères, faite en 1829, par M. A. Erman, professeur de Berlin, le grand commerce que ce magnifique pays entretenait alors avec l'Europe ne s'était pas encore senti atteint mortellement comme il devait l'être en 1848, lorsque ses mines précieuses lui valurent la triste faveur de le signaler à la cupidité publique.

C'était donc vers ces régions lointaines que Baker avait été envoyé pour y représenter commercialement la maison de Liverpool, qui tirait, nous l'avons dit, ses suifs et ses peaux, et d'autres produits encore, des bords si fortunés du Rio-Sacramento.

Loin de se déconcerter en apprenant cette nouvelle fugue, nos deux chevaliers errants, qui ne pouvaient, vu l'état de leurs ressources, perdre inutilement leur temps en récriminations, se sentirent, au contraire, encouragés par l'idée d'un voyage en mer. Ils cherchèrent donc aussitôt un navire en partance, et, grâce

à leur parfaite connaissance du métier, ils obtinrent facilement de faire le voyage avec la liberté de rompre leur engagement une fois arrivés.

Le voyage dura quatre mois et demi, mais ils arrivèrent : c'était déjà un premier succès et ils en étaient joyeux tous deux ; du reste, depuis que Lavigne avait pris la mer, sa gaieté d'autrefois était revenue. Quant à Daycard, l'idée de sa vengeance le soutenait ; seulement il était bien obligé de renoncer à la pêche de la saison ; mais tout cela était un détail, pour le moment il s'agissait de trouver son Anglais.

Cette fois la chose ne fut pas difficile, attendu qu'au point de débarquement, à l'ouverture du Rio-Sacramento, se trouvait l'habitation de John Baker.

A peine à terre, les deux amis se dirigèrent donc du côté de cette habitation, et bientôt ils se trouvèrent face à face avec leur ennemi qui les reconnut parfaitement, car il ne put comprimer un violent éclat de rire en les voyant.

— Je vois que vous avez de la mémoire, dit tranquillement Daycard, et je m'aperçois que vous me reconnaissez.

— Ah ! oui, je vous reconnais, dit Baker, qui, en sa qualité d'Anglais, parlait admirablement le français ; c'est vous qui avez eu le duel au fro..., et l'Anglais riait.

— Oui, monsieur, le duel au fromage... c'est bien nous... et je vois que vous en riez toujours, fit Daycard, qui devenait blême de colère.

— Et j'en rirai longtemps..., continua l'Anglais.

— Peut-être, répondit Daycard, d'une façon simple mais terrible.

— Ah ! à propos, et ces messieurs qui servaient de témoins avec moi, comment vont-ils ? demanda Baker, toujours sur un ton narquois.

— Ah ! ces messieurs, fit Daycard, ils vont mal; ils étaient trois...

— Oui, dit l'Anglais, il y avait d'abord un de mes bons amis, quoique Français, M. Daysson.

— Je sais bien, répondit Daycard, sans se déconcerter ; huit jours après mon duel au... il regarda Baker d'un œil foudroyant, j'ai tué M. Daysson.

— Vous l'avez tué ! dit l'Anglais d'un air épouvanté.

— Un mois après, j'avais une affaire avec M. Caupos, et je le tuai également ; enfin, quelques jours plus tard, je me battais avec M. Jourdens, troisième témoin, et je le tuai aussi. Il ne restait plus que vous, vous étiez parti ; mais je vous ai retrouvé et il faut que je vous tue... Comment trouvez-vous les suites de mon duel au fromage, monsieur l'Anglais ? fit Daycard en le foudroyant du regard.

— Et vous êtes venu d'aussi loin pour cela ? de-

manda flegmatiquement Baker, sans se déconcerter.

— Oui, et je ne regrette plus mon temps, je vous l'avoue.

— Eh bien! monsieur Daycard, nous nous battrons, furieusement, terriblement, à l'américaine si vous le voulez; en attendant, voulez-vous accepter mon hospitalité, dit courtoisement John Baker.

— Cela ne se peut pas, monsieur, mais vous êtes tout de même bien honnête et bien brave, et cela me fait plaisir d'avoir affaire avec un homme comme vous; vrai, je ne puis accepter.

— A votre aise; maintenant je vois bien que vous êtes venu pour me... tuer, dit lentement l'Anglais et qu'il est bien inutile de retarder cette partie de plaisir...

— Mon Dieu, oui, monsieur, il serait complétement inutile de vous le cacher, nous sommes venus pour cela; et comme j'ai manqué pour vous la pêche aux royans de cette année, vous comprenez...

— Je comprends, vous ne voulez pas faire chou blanc, c'est trop juste; eh bien! venez me prendre ici demain matin, je serai à vos ordres.

Et les deux compagnons retournèrent à bord du navire où ils étaient encore enrôlés.

— C'est égal, lui dit Lavigne, lorsqu'ils furent sur le pont de leur navire, tu prendras cela comme tu voudras, mais, cette fois, tu auras affaire à un brave

cœur, et c'est dommage que tu sois obligé de le tuer.

— Je ne te dis pas, lui répondait son ami; c'est peut-être très-malheureux, mais tu comprendras qu'il faut que cela soit, d'autant mieux que l'on se moquerait singulièrement de nous au pays, si nous revenions après avoir fait un voyage inutile... sans résultat.

— Bah! fit Lavigne se sentant encouragé dans son idée conciliatrice, qui le saurait?

— Qui le saurait? Mais nous d'abord, et ce serait trop... Ah çà! est-ce que, par hasard, tu te sentirais assez faible pour épargner la vie de ce citoyen? Est-ce que tu deviendrais lâche?... fit Daycard qui, à la moindre concession, redevenait terrible.

— Lâche! moi! allons donc!... Oh! ne t'emporte pas, je me tais; tu te battras, tu le tueras, et ce sera bien fait!... Là, es-tu content?

On le voit, il n'y avait pas moyen de distraire Daycard de son idée fixe; et, malgré tous les excellents sentiments qui débordaient à son insu de son cœur, aussi généreux qu'il était brave, lorsque la question de grâce était agitée devant lui, la fermeté de son caractère résolu prenait le dessus, et il ne fallait pas songer à obtenir la plus mince des concessions. Ainsi disposés, les deux amis attendirent assez patiemment le lendemain.

John Baker, que nous regrettons beaucoup de ne pouvoir présenter plus longuement au lecteur, c'est-

à-dire en faisant ressortir comme elles le méritent toutes les brillantes et solides qualités de son esprit, John Baker, disons-nous, loin d'être préoccupé par la conversation qu'il avait eue avec l'enragé qui venait le chercher à deux mille lieues de sa patrie, ne songea au contraire, comme tout bon Anglais, qu'à tirer profit de cette visite inattendue, et au lieu de maudire le hasard qui lui avait expédié ces deux hommes, il s'en félicita au contraire, comme d'une bonne fortune.

Il avait, comme tout Anglais de race, deux qualités immenses, ce jeune insulaire : il était persévérant, ce qui lui faisait estimer Daycard ; et il avait en outre au suprême degré ce sens pratique de la vie, qui fait que celui qui le possède n'entreprend pas une seule action sans que cette action lui rapporte quelque chose ; et notre gaillard, vous pouvez m'en croire, était tellement bien pourvu de ces dons, qu'il eût pu servir d'exemple parmi les mieux doués de son pays.

Aussi, dès le matin, le jour où devait avoir lieu cette fameuse rencontre, John Baker qui, selon son habitude, s'était levé dès les premières lueurs de l'aube, faisait méthodiquement les préparatifs nécessaires à l'excursion projetée dans la campagne ; car, ainsi qu'il l'avait dit la veille à son adversaire, l'affaire devait se passer à l'américaine.

Bientôt arrivèrent Daycard et son ami qui ne fu-

rent pas médiocrement surpris, en voyant toutes les provisions de bouche que l'Anglais entassait dans un immense sac disposé à cet usage.

— Ah ! çà, dit Daycard, vous comptez donc nous conduire bien loin d'ici ?

— Vous n'ignorez pas les conditions de notre duel, dit Baker, vous savez que nous nous battons suivant les coutumes du pays. Puisque vous venez me provoquer, j'ai bien le choix des armes, sans doute...

— Oh ! quant à cela, c'est de toute justice.

— Eh bien ! nous allons aller à quelques lieues d'ici, dans un endroit désert et boisé ; une fois là, nous prenons chacun un rifle, autant de poudre et de balles que nos poches pourront en contenir ; nous nous plaçons à une distance raisonnable et nous tirons à volonté.

— Ça me va, fit Daycard... Est-ce qu'elles portent bien, vos carabines, vos rifles, comme vous dites ?

— Vous en serez content, répondit Baker ; à cent cinquante mètres, je manque rarement une hirondelle au vol et à balle franche ; dans tous les cas, quand je manque, ce n'est pas la faute de la carabine, c'est moi qui me suis trop pressé... Ah ! je vous préviens, les détentes sont un peu dures, mais avant de nous fusiller, vous pourrez vous exercer sur les hirondelles.

— Vous êtes bien bon, j'aime autant aller à la bonne franquette, d'autant plus que ces armes-là,

portant très-bien, n'ont pas besoin d'être étudiées... vous verrez, vous serez étonné...

— Maintenant, comme nous allons très-loin d'ici, j'ai préparé toutes ces provisions dont nous chargerons un cheval, que nous conduirons nous-mêmes, car je vous préviens, je n'emmène aucun domestique avec moi ; j'ai de très grandes raisons pour que mes Indiens ne sachent pas ce qui va se passer entre nous... Allons ! à l'œuvre, et aidez-moi à charger la bête.

Et tous trois firent les préparatifs du départ tel que Baker l'avait indiqué.

— Pourquoi ces pioches, demanda Lavigne tout à coup, en voyant mettre sur le dos de l'animal, trois de ces instruments...

— Ces instruments, répéta Baker, vous ne comprenez pas ? Ah ! c'est qu'au fait vous n'êtes pas au courant des usages du pays. Eh bien ! ici, quand on se bat, les deux adversaires ont l'habitude, avant de commencer le combat bien entendu, de creuser une grande et profonde fosse qui doit servir de tombe à l'un d'eux. Voilà pourquoi j'apporte des pioches... Oh ! soyez sans crainte, fit courtoisement John Baker, en ma qualité d'hôte, j'ai pensé à tout... et maintenant un verre de sherry et partons.

Les deux Français n'en revenaient pas ; cette liberté d'allure, cette faconde, et, au milieu de tout cela, cette grande présence d'esprit dans un pareil mo-

ment, chez un jeune homme qui allait se battre pour la première fois, suprenaient au delà de toute expression Daycard et son ami, qui acceptèrent le verre de sherry que Baker venait lui-même de leur verser.

— Si ce vin était empoisonné, dit tout à coup Lavigne, pendant que Baker s'occupait d'encombrer le cheval de couvertures et de tentes de campement.

— Empoisonné, imbécile! tu ne vois donc pas que cet homme est au moins aussi brave que toi et moi, et que s'il voulait se défaire de nous par une lâcheté, il ne se confierait pas, lui tout seul, à nos deux loyautés... Vois-tu, pour la première fois, je regrette de tuer un homme, et si j'étais sûr que ce n'est pas lui qui a eu l'idée des pierres en fromage... mais ils m'ont tous affirmé, les autres, que c'était lui...

John Baker était revenu au même instant.

— Eh bien! vrai, fit-il en riant franchement de ses trente-deux dents, je suis enchanté de cette petite excursion, et en voyant ce beau ciel, cette belle journée et la perspective des émotions; eh bien! mon cher Daycard, ajouta-t-il en frappant familièrement sur l'épaule de son adversaire, je suis enchanté d'avoir eu l'idée... qui me procure le plaisir de votre visite.

— Ah! scélérat, c'était donc toi, murmura Daycard.

Quelques secondes après, ils étaient en route tous les trois poussant devant eux un cheval qui pliait sous le poids de sa charge. Il était six heures du matin.

Ils marchèrent ainsi tous la moitié du jour le long du Rio-Sacramento, à l'ombre d'épaisses voûtes de verdure ; à midi ils campèrent et déjeunèrent confortablement. Quand ils furent reposés :

— Maintenant, mes enfants, dit Baker, il s'agit de creuser une fosse auprès de ce petit ruisselet, car c'est ici que Daycard et moi nous allons nous exterminer...

— Enfin ! dit Daycard, je vais donc pouvoir me venger de vous comme des autres.

— Vous voyez, je n'ai rien négligé pour seconder vos projets ; allons aux pioches.

Et tous trois s'emparèrent chacun d'une pioche.

— Seulement, je vous prie de suivre exactement mes instructions ; nous allons creuser en se sens, fit Baker, en joignant la démonstration à la parole, et toute la terre que vous enlèverez de la fosse, vous la jetterez dans le petit ruisseau qui coule à côté ; mais avant de commencer, laissez-moi vérifier si nous sommes bien dans le territoire des... duels, fit le jeune homme en se pinçant les lèvres.

Au même instant il avait tiré une carte de sa poche qu'il consulta avec soin.

— C'est bien ici, et nous pouvons continuer.

Ce n'était pas, nous devons le dire pour être exact, sans un certain étonnement que faisaient naître en eux toutes ces précautions étranges, que Lavigne et son ami se prêtaient complaisamment à ce qu'ils appelaient les extravagances de l'Anglais. « Tant d'affaire pour se tuer, disait Lavigne, cela me paraît louche. » Mais telle était la domination entraînante du jeune Anglais sur ces deux hommes, et si grand déjà l'empire qu'il semblait exercer sur eux, qu'ils lui obéissaient pour ainsi dire passivement.

Après une heure de besogne accomplie en commun, et pendant que Daycard et Lavigne étaient déjà enfoncés jusqu'à la ceinture, Baker alla barrer avec des mottes de terre glaise le petit cours d'eau qui, en passant, lavait les sables de la fosse, et revint sans mot dire se remettre au travail.

— Allons, un peu de courage ! nous allons obtenir bientôt la profondeur réglementaire, dit-il en souriant à ses deux compagnons.

— Il y a donc un maire par ici, demanda naïvement Lavigne ?

— Je le crois bien, fit Baker, et il faut que celui qui couchera cette nuit dans ce trou soit enterré assez profondément, afin que la putréfaction de son cadavre ne donne pas de miasme et n'attire pas surtout les bêtes féroces.

Les deux Français relevèrent la tête comme pour

se reposer. En réalité, ils voulaient consulter la physionomie de leur adversaire pour savoir s'il parlait sérieusement.

Quelques minutes plus tard :

— Arrêtez-vous, leur dit Baker d'un air presque solennel cette fois, le travail est terminé.

Il sortit le premier du trou, et, l'attitude anxieuse et préoccupée, il se dirigea, pour la seconde fois vers le barrage qu'il avait apposé lui-même, quelques minutes auparavant, au léger cours d'eau.

Il dégagea soigneusement les petites mottes de terres, laissa un étroit passage à l'eau qui s'était amoncelée peu à peu à l'endiguage; puis, accroupi sur ce déversoir en miniature, il le regarda couler lentement jusqu'à la dernière goutte, et, lorsque le lit fut à sec, il prit dans ses mains le sable humide que le ruisseau avait lavé doucement, et consulta avec attention tout ce sable mouillé.

Tout à coup un cri de joie s'échappa de sa poitrine, et il s'écria transporté :

— Amis, amis! de l'or, de l'or, à nous, bien à nous, venez voir!...

Les deux Français stupéfaits, croyant que leur compagnon devenait fou, allèrent néanmoins de son côté. En effet, c'était de l'or, dont les scintillements multiples miroitaient sur le sable humide. Les pépites à l'état pur et compacte étaient à découvert sur le lit

du cours d'eau si savamment ménagé par Baker; il y avait là un monceau de richesses, des trésors qu'ils n'avaient qu'à ramasser sous leurs pieds, car autour d'eux encore, dans toute cette terre presque inconnue, gisaient les mines vierges du précieux métal.

Nous renonçons à décrire la joie immense qu'éprouvèrent ces trois hommes à la vue de tant de richesses; ils se serrèrent la main avec transport, et Baker, s'adressant à Daycard, s'exprima ainsi :

— J'aurais pu, leur dit-il, venir ici plutôt, car je connaissais du docteur A. Erman lui-même la découverte qu'il en avait faite en 1829, lorsque des circonstances fortuites l'empêchèrent de poursuivre ses richesses; mais si j'étais venu avec les Indiens de l'habitation, ils m'auraient pillé après m'avoir assassiné. Votre arrivée m'a donné aussitôt l'idée de mon entreprise, car je vous savais tous deux aussi loyaux que vous êtes braves... Daycard et vous, Lavigne, voulez-vous oublier toutes querelles et profiter de la fortune que Dieu nous envoie? Dans quelque temps, dans quelques jours, ces trésors peuvent être découverts : dites, voulez-vous que nous partagions en frères?

Inutile de dire que le marché fut loyalement accepté et tenu de même de part et d'autre.

Dix-sept ans plus tard, lorsque, après la découverte de la Nouvelle-Californie, accoururent de tous les

coins de l'ancien monde cette nuée de désespérés qui s'abattit sur les placers californiens, la maison Baker et Daycard avait trois comptoirs en Amérique et chiffrait ses affaires par des millions. Depuis, Daycard et Lavigne sont rentrés dans leur patrie; lorsque le voyageur se promène sur la belle plage d'Arcachon aujourd'hui transformée en somptueuse ville d'eau, il peut y remarquer un château magnifique entouré de communs princiers et d'un parc splendide... C'est là qu'habite pendant la saison d'été le héros de cette histoire.

Pour suivre MONSIEUR Daycard dans toutes les péripéties de sa curieuse odyssée, nous avons été obligé d'abandonner le président de la *Fraternelle* au moment, on doit se le rappeler, où il se disposait à appeler l'ami de Lavigne en combat singulier.

Mais après de persévérantes recherches et d'infructueuses démarches, le comte de Capaillan se vit dans la nécessité de renoncer à ce duel, devenu désormais impossible; d'ailleurs la Société ne chômait pas : elle poursuivait, au contraire, résolûment son œuvre, et tantôt victorieuse, tantôt vaincue, elle marchait bravement dans la voie qu'elle s'était tracée, comblant ses vides au fur et à mesure que ses rangs s'éclaircissaient. Si nous renonçons à donner les détails de ses dernières rencontres, où plusieurs de ses membres avaient été tués, c'est qu'en réalité nous

voulons autant que possible épargner au lecteur les descriptions fatalement identiques de ces sortes d'affaires, et puis nous avons hâte de courir au plus pressé, c'est-à-dire aux événements qui allaient faire entrer la *Fraternelle* dans une phase toute nouvelle et surtout imprévue.

X

LES TROIS DUELS DU COMTE DE CAPAILLAN.

Ainsi que nous l'avons déjà fait pressentir, le comte Joanès de Capaillan avait franchi la cinquantaine avant d'avoir goûté à ce fruit à la fois doux et amer, qui s'appelle l'amour vrai d'une femme.

Comment cela est-il arrivé? Je l'ignore, à moins d'admettre cependant, ce qui est impossible, que la laideur et la pauvreté soient des motifs suffisamment plausibles pour justifier ce triste déshéritage.

Cependant cet homme aimable, à qui le sort semblait réserver ses coups les plus extravagants, ne devait pas mourir sans avoir éprouvé, lui aussi, les *tumultes du cœur;* et, un beau jour, au moment où certes il y songeait le moins, il devint, à sa grande surprise, le héros sentimental d'une intrigue amoureuse, à laquelle on ne voulut pas croire d'abord, mais qui, bientôt, fit assez grand tapage pour attirer l'attention de ses amis et même des indifférents.

L'aventure était donc vraie, et qui mieux est, l'hé-

roïne charmante; car depuis ses succès amoureux, il affectait un petit air attristé et des attitudes à la Werther qui disaient sa *peine amère à tous les échos*. En un mot, le comte était d'humeur élégiaque, et lorsque le nom de sa belle était prononcé en sa présence, il avait des épanouissements et des pâmoisons si délicieusement douloureux, que personne n'eût songé à le traiter de fat, si ce n'est cependant dans le seul but de lui être agréable.

L'histoire de cet amour tardif mérite d'être racontée dans tous ses détails : d'abord, parce qu'elle fut la cause des trois duels en question; ensuite, parce que cette liaison fut toujours, malgré les apparences, enveloppée d'un mystère impénétrable.

Depuis que M. de Capaillan vivait quotidiennement avec les jeunes gens qui formaient l'association dont il était le président, il partageait leurs plaisirs et leurs fêtes, et se trouvait ainsi, tout naturellement, mêlé à leur vie de garçons. Malgré son âge, d'une disproportion sensible à côté de cette folle jeunesse, le comte était un des plus gais compagnons de la bande joyeuse; et puis, ses vieilles manières d'autrefois, ses bonnes grosses bourdes qu'il débitait avec ce ton emphatique d'un marquis de comédie, n'étaient pas sans une certaine originalité à la fois grotesque et digne, qui toujours plaisait.

En un mot, on aimait l'avoir avec soi. Le soir,

c'était au spectacle où dans le monde, ou bien encore dans les fins soupers du cabaret. Dans ces cas-là, la compagnie était nombreuse et *bien lingée*, ainsi que s'exprimait le comte pour dire qu'il y avait des femmes; et, en effet, les dames de la danse et du chant, qui de tous temps, — par tradition sans doute, — ont daigné manifester une certaine préférence pour les habitués de leur théâtre, assistaient fréquemment aux agapes de la *Fraternelle*.

Donc, une nuit de carnaval, le comte et ses amis soupaient. La société était nombreuse et choisie, cela veut dire qu'il y avait des dames.

La nuit s'avançait, et à force de rire, de boire et de parler, l'on était arrivé à cet instant d'aimable folie où le tapage domine tous les bruits. On ne causait plus, on criait; ceux qui tenaient absolument à se faire écouter de leurs voisines, étaient obligés de leur parler dans l'oreille ou par signes. Quant à la conversation générale, il ne fallait plus y songer; elle était devenue incohérente, désordonnée, impossible; ainsi que la nappe où avait eu lieu le festin, elle ne présentait plus que l'aspect d'un effroyable gâchis.

Quelques-uns des convives chantaient des airs étranges; d'autres riaient sans savoir pourquoi. Dans un coin du salon se tenait un jeune homme, les cheveux épars, un couteau à la main, drapé d'un rideau, qui hurlait les *fureurs d'Oreste;* une jeune femme,

envers laquelle le champagne s'était montré intraitable, pleurait à chaudes larmes; quant à Capaillan, il ne parlait rien moins que de descendre dans la rue pour aller rosser le guet.

Sa proposition n'étant pas admise, il alla s'asseoir, persuadé qu'en renonçant à son idée il faisait une grande concession à ses amis.

Cependant, au milieu du brouhaha général, une seule personne semblait avoir gardé tout son sang-froid. C'était une jeune femme, une danseuse d'un très-grand talent et dont la réputation à peine naissante devait, quelques années plus tard, émerveiller le monde. La célébrité de cette grande artiste nous impose le devoir de ne pas la désigner davantage; nous l'appellerons donc Héléna.

A cette époque, Héléna était dans tout l'éclat de son éblouissante beauté ; elle avait dix-huit ans à peine, et, malgré les nombreuses passions qu'elle avait inspirées à Paris, où elle avait déjà dansé, l'on disait qu'elle avait toujours résisté à ses admirateurs et était restée pure. Etait-ce vrai ou faux? nous le verrons plus tard. Il avait donc fallu un motif bien puissant pour la décider à assister cette-nuit là à cette fête bruyante.

Néanmoins elle n'avait pris qu'un plaisir médiocre à la soirée ; tout ce qui se passait autour d'elle semblait lui être indifférent. La seule remarque que l'on eût pu faire sur elle, c'est que toute la nuit la belle

enfant avait tenu son regard fixé sur un jeune homme et une jeune femme qui ne s'étaient pas quittés un instant.

La vue de ce couple heureux imprimait de temps en temps à son visage des contractions nerveuses, et au fur et à mesure que les heures s'écoulaient la tristesse et la mélancolie paraissaient l'absorber de plus en plus.

Évidemment la pauvre Héléna souffrait d'un mal horrible : elle était jalouse.

Bientôt chacun se mit par couple, l'on se retirait dans des coins pour s'y dire des choses étonnantes; l'atmosphère de la salle semblait imprégnée des senteurs voluptueuses de quelque temple païen, en un mot l'on s'aimait et l'on ne s'en cachait pas.

Seuls, Héléna d'un côté et Capaillan de l'autre avaient résisté à la contagion et se tenaient isolés à leurs places : Héléna, langoureusement accoudée à l'une des extrémités de la table, buvant par petites gorgées un verre rempli d'eau glacée; de Capaillan, sommeillant à demi sur un vaste canapé, qui, par miracle, n'était pas, pour le moment du moins, plus sérieusement occupé.

Tout à coup le comte sentit une main le toucher légèrement sur l'épaule. Il ouvrit les yeux tout à fait : Héléna était devant lui, pâle et recueillie, posée comme la statue de la douleur.

Le vieux gentilhomme se redressa fièrement. D'un tour de main il répara son débraillé de bon aloi, et comme on devait seulement oser se le permettre aux soupers du Régent. Il secoua son jabot, rajusta ses manchettes et puis, d'un ton moitié galant et moitié égrillard, il dit à Héléna.

— En quoi puis-je vous servir, belle dame?

— Comte, fit la jeune femme sans repondre autrement à son interlocuteur, si vous voulez, vous pouvez me rendre un service; et elle lui sourit.

— Si je le veux, exclama le comte de l'air d'un homme à qui l'on offrirait des truffes en débarquant du radeau de la *Méduse;* si je le veux... mais parlez, de grâce, ou plutôt ordonnez, ma toute belle, je suis votre esclave.

— Vous êtes l'homme le plus aimable que j'aie jamais rencontré, et je m'attendais à cet empressement de votre part... Voici ce que c'est : j'ai besoin que vous m'offriez votre bras et votre protection pour rentrer chez moi, car je tiens à m'en aller de suite.

— Eh quoi ! vous voulez nous quitter, vous la plus belle, la reine de cette fête...

La jeune femme sourit avec doute. Le compliment n'était en effet qu'un compliment, c'est-à-dire une banalité sans vérité et sans à-propos. Personne, durant cette soirée, ne s'était particulièrement occupé d'Héléna ; chacun, il est vrai, était venu lui débiter

tour à tour les mêmes galanteries, mais personne n'avait pris garde à sa douleur; et le seul parmi tous ces jeunes hommes qui eût été accueilli par elle avec tendresse, peut-être même avec reconnaissance, celui-là, le jeune Henri de Méritens, n'avait pas même songé à venir lui serrer la main. Pauvre Héléna !

— Je suis souffrante, reprit la jeune femme, en répondant au comte resté en admiration devant elle, et puis je désire sortir d'ici sans que personne me voie m'éloigner...

— Souffrante, ma toute belle! Que n'ai-je donc mon drageoir sur moi, fit de Capaillan en se fouillant inutilement, il contient un cordial...

— Je vous remercie, mon cher ami; pour le moment je n'ai besoin que de votre bras, à moins que vous me refusiez.

— Ah! grand Dieu! cher cœur, vous refuser, moi...

— Et puis, comte, lui dit mystérieusement Héléna en se penchant à son oreille, j'ai aussi besoin de causer avec vous.

— Ce soir! fit gaillardement Capaillan en lui lançant une œillade du temps de l'ancienne cour.

— Ce soir, répéta la danseuse, dont la pensée suivait un autre ordre d'idées que la pensée de Capaillan.

— Chère Héléna, soupira le vieux gentilhomme en

lui prenant les mains ; et il ajouta avec un accent indéfinissable : Sera-ce chez vous, chère belle ?...

— Chez moi, oui, mon ami.

— Partons, répondit simplement le comte ; mais ce *partons* valait un poëme : Héléna en avait rougi.

Quelques secondes après, Héléna et le comte de Capaillan se trouvaient dans la rue.

Quoique glaciale, la nuit était fort belle ; nuit d'hiver cependant, à la bise aiguisée, à l'atmosphère transparente, et à travers la limpidité de laquelle ne se perd pas un seul des scintillements des étoiles. Héléna, enveloppée dans un long surtout ouaté, le capuchon relevé sur la tête, marchait en se pressant contre de Capaillan. Elle avait froid, la chère petite.

Quant au comte, il allait fièrement, portant haut, de l'air d'un conquérant qui va encaisser les conditions de la capitulation.

Il était cinq heures du matin ; quelques ouvriers s'en allant au travail, s'écrièrent en les rencontrant :

— Allons, les amoureux ! au *dodo*, au *dodo !* la danse est finie !

Pour ce mot, Capaillan eût vidé sa bourse, s'il eût été certain qu'elle fût pleine.

Quant à Héléna, elle n'y fit nullement attention. Elle pensait à Henri de Méritens et à tout ce qu'elle avait souffert pendant cette nuit, en le voyant occupé d'une autre femme. C'est pour cela, pour parler de

lui, qu'elle avait prié M. de Capaillan de l'accompagner, car la pauvre Héléna aimait comme une folle et faisait réellement des folies depuis quelque temps pour retenir l'ingrat.

Bientôt, ils arrivèrent à la porte de la maison de la danseuse. Dans les villes du midi de la France, les maisons n'ont pas de concierge; chaque locataire porte avec lui un passe-partout, et entre et sort sans que personne s'occupe de lui. La danseuse se prépara donc à ouvrir sa porte; mais, à son grand étonnement, elle céda sous la première pression, et ils se trouvèrent dans le corridor.

— Quelque locataire négligent aura oublié de la fermer, fit Héléna, sans se préoccuper davantage de l'incident. Et ils entrèrent.

— Je passe la première, dit encore la jeune femme d'un air enjoué, tenez-moi par ma robe et suivez-moi; et surtout, pas de bruit, ajouta-t-elle en riant assez fort pour éveiller les voisins.

Quand de Capaillan sentit dans ses mains la robe de celle qu'il appelait déjà mentalement sa maîtresse, il eut un éblouissement de bonheur.

— Suivez-moi bien, recommanda une seconde fois la jeune femme en prenant la rampe de l'escalier.

— En enfer! murmura Capaillan, dont l'amour pour Héléna avait fait en deux heures un chemin effroyable.

— Alors vous y êtes! dit tout à coup du fond de

l'obscurité une voix rendue vibrante par la colère. Et la voix ajouta : — Passez, madame ; quant à vous, qui que vous soyez, je vous garde, et je vous soufflète.

Au ton saccadé de cette voix, dont il était impossible de découvrir celui qui la possédait, Héléna avait poussé un cri et laissé échapper un nom, ce qui prouvait qu'elle ne l'entendait pas pour la première fois.

— Michel ! s'était écriée la jeune femme.

— Oui, Michel, avait répondu la voix.

— Monsieur, dit de Capaillan au milieu du tumulte et de la nuit, ce que vous faites là est indigne d'un galant homme... c'est un guet-apens... une infamie, une lâcheté... et par la morbleu, monsieur, si vous en valez la peine...

— Assez de bruit inutile, monsieur, fit la voix avec un accent germanique légèrement prononcé... Héléna, montez chez vous... Quant à vous, monsieur, sortez avec moi ; avant tout, je veux savoir qui vous êtes.

Et tout en tâtonnant, celui qui parlait ainsi barrait le passage au comte, après avoir senti passer la jeune femme.

— Michel, vous êtes fou ! cria celle-ci d'une voix ferme et indignée.

Mais comme elle savait, probablement par expérience, qu'il était inutile de résister à celui qu'elle venait de désigner sous le nom de Michel, elle prit le parti d'entrer dans son appartement, laissant l'in-

connu et de Capaillan dans l'escalier en pleine obscurité.

Cette scène étrange, burlesque ou terrible, car elle pouvait être tout cela à la fois, s'était passée fort rapidement. L'inconnu, un jaloux sans doute, nous allons le savoir bientôt, avait attendu, dans l'escalier, toute la nuit peut-être, l'arrivée d'Héléna, et Dieu sait quelle colère furieuse s'était amassée dans le cœur de cet homme durant le temps d'une aussi longue réflexion.

Cependant, en entendant la porte d'Héléna se refermer, de Capaillan et son mystérieux rival avaient repris le corridor sombre; quand ils se trouvèrent dans la rue, le jour commençait à poindre, ils purent mutuellement s'examiner.

Celui qu'Héléna avait appelé Michel était un homme de quarante ans au plus. Il était très-grand, même à côté de Capaillan; il portait d'épais favoris blonds qui rejoignaient une moustache assez fine, également blonde; sa physionomie était noble sans paraître hautaine, et, sans être roide, son maintien avait quelque chose de martial et de distingué, qui disait que cet homme n'était pas le premier venu. Il était vêtu à la dernière mode du temps; seulement, une longue pelisse garnie de fourrures, qu'il avait pour le moment rejetée en arrière, le couvrait de la tête aux pieds, et révélait pour ainsi dire son origine étrangère.

— Monsieur, lui dit de Capaillan, après l'avoir fièrement examiné des pieds à la tête, j'accepte votre provocation, ou plutôt je vous demande raison de l'outrage que vous venez de m'adresser; mais, avant tout, qui êtes-vous? Moi, ajouta le comte, je suis gentilhomme, et je m'appelle le comte Joanès de Capaillan.

Et le président de la *Fraternelle* salua son adversaire avec une courtoisie digne, en effet, des gentilshommes du dernier siècle.

— Tant mieux, fit l'inconnu, parlant cette fois avec une extrême lenteur qui semblait être sa manière habituelle de s'exprimer, si vous êtes gentilhomme, je le suis aussi, et je me nomme le baron de Gernsbach; et à son tour il salua. C'est vous dire, monsieur, ajouta-t-il, que j'accepte l'honneur d'une rencontre avec vous.

— C'est bien, monsieur, veuillez me dire où je pourrai aujourd'hui même vous envoyer mes amis.

— Je suis descendu à l'hôtel de France, c'est bien le nom, je crois, que m'a donné mon valet de chambre; d'ailleurs, vous pouvez vous en assurer, monsieur, en m'accompagnant... mon intention était même de réclamer ce service de votre obligeance; étant arrivé aujourd'hui à Bordeaux pour la première fois, je ne sais pas du tout où je suis dans ce moment, je réclame donc de votre bonté de vouloir bien me remettre à

ma porte, fit l'étranger de l'air le plus naturel du monde.

— Veuillez me suivre, répondit de Capaillan, je vais avoir l'honneur de vous accompagner.

La façon d'agir de l'étranger, de celui qui venait de se faire connaître sous le nom peut-être un peu trop fantaisiste de baron de Gernsbach, était loin de déplaire au comte dont l'humeur aventureuse et chevaleresque avait de suite deviné qu'un grand seigneur se cachait sous cet inconnu. Cependant, durant le trajet, les deux adversaires ne s'adressèrent pas une seule fois la parole. Arrivés à la porte de l'hôtel, Capaillan dit simplement :

— C'est ici.

— Merci, monsieur, fit l'étranger en tendant avec une froide dignité sa main au comte; je suis au désespoir d'être obligé de vous tuer, ajouta-t-il, car vous vous conduisez avec moi comme un galant homme; mais vous m'avez tout pris, monsieur : la seule chose que j'aie aimée ici-bas. Au revoir donc, fit encore cet homme bizarre, en prenant la main que Capaillan pour bien des raisons avait hésité à lui donner.

Ils se séparèrent.

— Singulier adversaire, fit mentalement le comte en s'éloignant. Jaloux, brutal, mais grand seigneur en diable !... Allons, voilà une affaire qui se présente bien... C'est égal, ce fâcheux m'a ravi quelques heures

de félicité!... Et il poussa un soupir aux étoiles. — Bast! nous rattraperons cela plus tard..., chère Héléna, murmura-t-il encore. Puis, se tournant de tous côtés, comme pour voir si personne n'était là pour surprendre sa dernière confidence, qu'il débitait comme une ballade à la lune, il s'écria :

— Enfin, je vais donc me battre pour une femme!

Et il activa le pas en regagnant sa demeure, songeant à l'insulte sanglante qu'il avait reçue de l'inconnu, et en se promettant d'en tirer une éclatante vengeance.

En rentrant chez lui, M. de Capaillan avait eu le soin d'écrire immédiatement à deux de ses amis pour les prévenir de son *affaire;* puis, il s'était jeté sur son lit, absolument comme dans les romans, tout habillé. Mais à peine était-il endormi, que son domestique le réveillait pour le prévenir qu'une dame insistait de la façon la plus pressante pour lui parler sans retard.

C'était Héléna ; le comte s'en était douté. Malgré la fatigue et l'accablement, cet homme, pour qui la politesse et l'amabilité étaient des lois au moins aussi impérieuses que celles qui nous sont imposées par la morale, s'avança vers la danseuse le sourire sur les lèvres et se courbant devant elle en la saluant à la manière du dix-huitième siècle :

— Vous chez moi, ma charmante, et à cette heure?

Quelle imprudence! dit-il, en lui baisant doucement les doigts. Vous êtes émue, ma toute belle. Rassurez-vous, de grâce, et ne craignez rien... Ah ! chère Héléna, vous êtes la première femme...

— Monsieur le comte, fit la jeune femme en l'interrompant au beau milieu de ses propos galants, je viens auprès de vous pour une démarche très-importante et fort sérieuse...

— Tant pis, fit le comte en s'asseyant à côté d'Héléna; j'aime mieux les choses gaies, c'est beaucoup plus de mon âge...

Et le vieil étourdi se prit à rire aux éclats.

— Cependant je vous écoute, mon enfant, reprit-il aussitôt avec un peu plus de gravité.

— D'abord, et c'est là ma première dette envers vous, mon cher comte, laissez-moi vous demander pardon du malheur dont je suis involontairement la cause.

— Que me parlez-vous de pardon, et de quel malheur, s'il vous plaît, ma charmante, peut-il être question entre nous?

— Je veux dire, mon ami, que vous avez été insulté, outragé, provoqué, et tout cela pour moi, qui ne suis pour vous, en somme, qu'une étrangère.

Qu'une étrangère!... répéta machinalement de Capaillan. Enfin! Mais qu'y a-t-il en cela d'extraordinaire, je vous le demande, que je défende une femme

qu'un butor veut arracher de mon bras? Et par la morbleu! ainsi que le disaient mes aïeux, nous allons en découdre! Voilà tout. Il m'a souffleté cette nuit, je le tuerai ce matin ; rien n'est aussi simple, et rien ne me paraît plus naturel.

Mais Héléna n'avait pas l'air du tout de trouver la chose aussi naïvement élémentaire que voulait bien le dire de Capaillan.

— Veuillez m'écouter un instant, dit-elle ; celui de qui nous parlons et qui s'est présenté à vous sous le nom de baron de Gernsbach...

— Ce nom ne serait-il pas le sien? demanda le comte avec intérêt.

— Qu'importe! Le baron de Gernsbach, dis-je, ne sait pas la vérité, en un mot les apparences l'ont trompé, car il vous a pris pour mon amant et vous n'êtes que mon ami.

— A mon tour, ma belle enfant, je vous dirai : qu'importe! Amant ou ami, il m'a outragé, et cela en votre présence...

— Soit, fit la jeune femme qui défendait la position pied à pied, mais je suis convaincue qu'une explication entre nous trois suffirait pour justifier le malentendu; la jalousie seule l'a emporté au delà des limites de la raison, et, franchement, a-t-il le doit d'être jaloux de vous? Non, évidemment. Consentez donc, je vous en prie, à accepter la démarche que je vous

propose, avant d'aller plus loin dans cette affaire, et je vous promets qu'il sera le premier à s'excuser de ses torts envers vous, si vous consentez vous-même à vouloir les oublier.

— En ceci, mon enfant, fit de Capaillan en devenant sérieux à son tour, permettez-moi de ne pas en entendre davantage. Vous ignorez, et c'est là votre excuse, ce que se doivent entre eux deux hommes qui ont le droit, l'un et l'autre, de s'honorer de leur race : il est gentilhomme, et je le suis aussi ; il m'a insulté, et je lui en demande réparation. Tenez, chère Héléna, oublions ce que vous venez de me dire, car il est impossible que le baron de Gernsbach consente à me donner des explications que d'ailleurs je n'accepterais pas. Quand un galant homme tel que lui insulte un galant homme tel que moi, ajouta le comte sur un ton qu'aujourd'hui nous qualifierions de théâtral, il se bat, et, croyez-moi, le baron m'a fait l'effet de trop bien s'entendre en matière d'honneur...

— Oh! oui, interrompit tout à coup Héléna, emportée par un profond sentiment d'admiration et de justice pour celui dont elle s'occupait avec tant de sollicitude ; oui, c'est un brave et digne cœur, vous pouvez y croire.

Le comte de Capaillan avait écouté l'élan spontané de cet aveu avec un douloureux étonnement. Jusqu'alors il avait pu croire, d'après les événements de

la nuit passée, qu'Héléna avait pour lui une préférence quelconque, préférence qui n'était peut-être pas encore de l'amour, mais qui pouvait le devenir.

Il savait que le caprice ou la fantaisie, dont le cœur de chaque femme est plus ou moins tributaire, peut, à un moment donné, y faire naître les plus grands enthousiasmes; pourquoi cet homme, à qui la bravoure avait créé une originalité, n'aurait-il pas pu croire, lui aussi, qu'il avait été *distingué*, ainsi qu'il le disait dans son langage du bon vieux temps, par cette femme que l'indifférence de ses amis lui avait abandonnée une nuit tout entière. Jusqu'à ce moment, disons-nous, il y avait cru; mais le cri du cœur d'Héléna l'avait dérouté. Aussi, après un instant de silence, ce fut avec un accent de véritable amertume que le comte lui dit :

— Vous l'aimez donc bien, Héléna!

— Vous vous trompez, mon cher ami, répondit la danseuse; et comme si elle eût voulu donner une double preuve par une nouvelle affirmation, elle ajouta :

— Je ne l'aime pas, je ne l'ai jamais aimé, mais je l'estime comme il mérite de l'être...

Capaillan éprouva un mouvement de ravissement.

— Et lui? demanda-t-il.

— Lui, fit Héléna, ah! lui, il m'adore, et cet amour fera son malheur comme depuis longtemps déjà

il a fait le mien... Mais, moi, qu'importe! je ne compte pas, continua-t-elle d'un air à la fois humble et découragé; moi, je suis danseuse, j'appartiens à tous; ma vie intime, mes sensations les plus chères s'effacent derrière la toile qui sépare l'artiste de la vie réelle, et pourvu que ma réputation reste assez obscure ou devienne assez éblouissante, personne ne songera jamais à me demander compte d'autre chose... Mais lui, mon ami, c'est plus qu'un homme, c'est une destinée, et ce serait un grand malheur...

En ce moment, de Capaillan eut à part lui un mouvement d'héroïsme sublime : Soit, s'était-il dit, je me battrai avec ce baron, parce qu'il faut que je me batte, mais je me ferai tuer, de crainte de le tuer moi-même et de paraître odieux aux yeux d'Héléna.

Puis, le souvenir de l'insulte et le caractère de l'outrage lui faisaient monter le rouge au front; et alors il combinait froidement la mort de son adversaire et ne songeait qu'à la vengeauee.

Pendant qu'il réfléchissait ainsi, Héléna lui dit :

— Cher comte, je suis bien malheureuse, car quelle que soit l'issue de cette rencontre, j'en serai cruellement punie.

Ces derniers mots de la danseuse étaient le cri d'égoïsme le plus cruel que Capaillan pût entendre en pareil moment.

« Quelle que soit l'issue de cette rencontre, » avait-elle dit.

— Allez, ma toute belle, allez sans crainte; je m'estime comme le plus heureux des hommes de me battre pour vos beaux yeux, lui dit le comte.

Au fond, cela pouvait se traduire ainsi :

— Va, si ton baron te revient vivant, tu auras de la chance et lui aussi.

Héléna partit aussitôt, sans doute pour courir chez le baron.

Dans la matinée du même jour et pendant que le comte s'entretenait avec Héléna, MM. de Calvemont et Thésée du Nouguey, tous deux membres du fameux comité de la *Fraternelle*, s'étaient rendus chez l'adversaire de leur ami.

Le baron les reçut de la façon la plus courtoise, et aussitôt qu'il eut entendu les noms de ces messieurs et compris le but de leur visite, il déclara ne pas vouloir discuter les conditions du duel qu'ils étaient chargés de lui soumettre; il les accepta purement et simplement.

Il se passa, même à ce propos, un fait assez singulier et qui prouve combien était grand le sentiment de loyauté et d'estime réciproques que ces hommes avaient les uns envers les autres.

Le baron de Gernsbach, dont nous révélerons tout à l'heure la véritable origine, ne connaissait personne

dans Bordeaux ; il lui était donc absolument impossible de présenter des témoins aux témoins du comte de Capaillan.

Mais loin de se trouver embarrassé par cette situation, il s'en tira, au contraire, de la façon la plus chevaleresque, c'est-à-dire qu'il fit demander au comte de Capaillan de vouloir bien choisir lui-même deux de ses amis pour se joindre à MM. du Nouguey et de Calvemont. Par un effet du plus grand hasard, l'un des témoins que de Capaillan désigna pour assister le baron, était précisément M. Henri de Méritens, c'est-à-dire son veritable rival, celui pour lequel Héléna était littéralement folle d'amour.

Mais nous le répétons, tous ces braves cœurs tenaient si haut et si ferme ce drapeau de loyauté à l'ombre duquel, grandes ou petites, s'accomplissait chacune de leurs actions, que jamais ils ne se trouvèrent embarrassés vis-à-vis de leur conscience. Du reste, bien que cette étrange situation ait été découverte avant la fin de cette affaire, pas un seul mot à ce sujet ne fut prononcé de part ni d'autre, et nous pouvons ajouter même qu'aucun d'eux ne songea, tant leur honneur personnel les mettait à l'abri de tout soupçon, à refuser la mission délicate que le hasard leur avait dévolue.

La rencontre fut donc aussitôt arrêtée et réglée. Le rendez-vous fut pris pour trois heures de l'après-midi, et comme l'on était en hiver, qu'il faisait grand

froid, il fut décidé, d'un commun accord entre tous les témoins, que le combat aurait lieu à *couvert*, c'est-à-dire dans une pièce chauffée.

On choisit la salle d'école d'un manége d'équitation.

Les conditions, posées par le comte de Capaillan lui-même et acceptées par son adversaire, étaient des plus terribles.

L'arme choisie était l'épée triangulaire.

Ainsi que cela se passait alors dans les rencontres sérieuses, le combat ne devait cesser qu'après que l'un des adversaires se trouverait dans l'impossibilité de continuer, avec la réserve expresse toutefois que celui des combattants qui aurait demandé merci, aurait le droit après guérison de recommencer si cela lui plaisait.

Dans tous les cas, la rencontre était considérée comme un duel à mort.

Cette condition avait été exceptionnellement formulée par de Capaillan qui ne voulait pas, disait-il, survivre à une injure grossière adressée en présence d'une femme. Néanmoins, il y avait du rival dans cette détermination ; et quelle que soit notre admiration pour la courageuse insouciance de ce fier batailleur, nous sommes obligé de reconnaître que ses conditions étaient excessives.

En se rencontrant dans la salle du manége où de-

vait se passer ce terrible combat, tout le monde se salua poliment.

Les deux adversaires avec une grande aisance; les témoins, quoique amis intimes tous les quatre, se rendirent le salut comme s'ils se connaissaient à peine.

Sans se l'être dit, et sans qu'il en eût été question entre les témoins, les deux adversaires s'étaient, dans une pensée commune, habillés en tenue de cérémonie, c'est-à-dire habit noir, gilet blanc, c'était alors de mode, pantalon noir et cravate blanche. Le baron de Gernsbach portait un crachat de diamant sur le côté gauche de la poitrine.

— Allons, messieurs, habit bas! dit un témoin.

Quand ils eurent enlevé l'habit et le gilet, on leur remit à chacun une épée et on les plaça ; là encore les deux adversaires se saluèrent sous les armes ; puis on ajusta les pointes ; le témoin qui s'était chargé de cette formalité fit trois pas en arrière et leur dit :

— Partez, messieurs.

A ce moment, il se passa un fait étrange, inattendu, terrifiant. A peine le mot : partez! était-il prononcé, que le malheureux comte de Capaillan s'affaissait comme une masse inerte sur le sol, troué d'un coup d'épée au-dessous du sein gauche. Le comte était tombé sans pousser ni un cri ni une plainte.

Les quatre témoins étaient eux-mêmes restés stu-

péfiés de la rapidité avec laquelle cette attaque avait été exécutée. Il leur semblait que l'adversaire n'avait pas bougé. Ils s'avancèrent cependant pour secourir leur ami. Il n'était pas mort.

Le baron, toujours debout à la même place, resta froid, impassible. En voyant l'étonnement que venait de produire son formidable coup d'épée, il dit tranquillement aux témoins qui semblaient l'interroger du regard.

— C'est un simple coup droit, messieurs.

Cet aveu avait quelque chose de féroce. Ces quatre hommes lui lancèrent à la fois un regard haineux.

Lui, comme pour les défier, se mit à même de s'habiller en leur disant :

— Si M. le comte de Capaillan n'est pas mort, vous lui direz que je suis toujours à ses ordres quand il me fera l'honneur de m'appeler pour croiser le fer avec lui.

Il salua poliment, froidement, sans émotion apparente, sans forfanterie, et s'éloigna lentement.

La vive inquiétude qu'inspirait à ses amis la situation du blessé, leur fit oublier pour le moment du moins l'étrange combat auquel ils venaient d'assister.

Ils s'empressèrent donc auprès du moribond, lui prodiguèrent tous les soins qu'ils pouvaient lui donner, en attendant l'arrivée d'un médecin, qui, après

avoir sondé la plaie, ordonna aussitôt de le faire transporter chez lui.

Capaillan avait été frappé étant à peine en garde; cependant le coup avait été exécuté régulièrement, en toute loyauté, le signal étant donné. De ce côté-là, pas le moindre doute à opposer. La seule chose réellement embarrassante, pour ces hommes qui depuis deux ans déjà faisaient métier des armes et en connaissaient à peu près toutes les ressources, c'était la décomposition de ce coup, qui avait dû nécessairement, pour porter aussi brutalement, être envoyé avec la rapidité d'une balle. Dans tous les cas, ils avouaient n'avoir jamais assisté à pareil exemple.

Après trois jours de doutes et d'alternatives, le médecin se prononça enfin, et déclara que la blessure ne serait pas mortelle. En effet, un mois après le comte était hors de tout danger.

Les soins de toutes sortes lui avaient été donnés par ses amis; aussi à peine lui eut-on accordé la permission de causer, que sa gaieté habituelle lui était revenue. Il fut le premier à rire de ce qu'il appelait sa maladresse, et, malgré les observations que chacun lui faisait avec bonté, il s'obstinait néanmoins, quoique étant toujours couché, à vouloir démontrer comme quoi son adversaire avait dû se découvrir et nécessairement s'exposer pour lui allonger ce coup fameux. Et aussitôt il ajoutait avec conviction :

— Dans quelques jours je vous promets, Messieurs, de vous prouver combien il me sera facile de tuer cet homme... Vous verrez !

Pendant sa convalescence, de Capaillan recevait également de temps en temps la visite de sa chère Héléna. Dans ces occasions, ses amis se retiraient discrètement. La danseuse riait, et lui était heureux. Que se passait-il entre eux pendant ces entretiens ? Nous l'ignorons. Où en étaient-ils de leur amour ? Nul n'en savait davantage.

Enfin, trois mois après le blessé était sur pied. Le premier jour de sa sortie, ses amis, pour saluer son retour à la vie, lui donnèrent une petite fête, et après le dîner ils allèrent terminer la soirée au théâtre. Héléna dansait, à la fin de la représentation, dans un ballet. Tous les habitués étaient dans la salle ; le comte de Capaillan promena son regard dans toutes les loges ; il aperçut le baron de Gernsbach au moment où il se dirigeait vers un couloir ; il alla droit à lui.

— Monsieur, lui dit de Capaillan, je vous dois un soufflet et un coup d'épée ; voici d'abord le soufflet, fit-il en lui touchant le visage sans brutalité. Maintenant, quant au coup d'épée...

— Quant au coup d'épée, interrompit le baron froidement, vous m'en devrez un deuxième, voilà tout.

Et il lui tourna les talons.

Le comte de Capaillan était brave ; mais ainsi qu'il l'affirma lui-même, le ton glacé de cet homme, sa réponse ferme et dédaigneuse, son flegme enfin, passez-moi l'expression, lui firent venir la chair de poule. C'est égal, la rencontre avait été proposée et acceptée, il ne songéa pas un seul instant à l'éviter.

Le lendemain, en effet, avait lieu un nouveau duel entre ces deux rudes champions qui en apparence semblaient se combattre sans haine et qui cependant s'en voulaient à mort.

Nous n'insisterons pas sur les détails de ce deuxième combat, les conditions étant absolument les mêmes que pour celui qui avait eu lieu précédemment ; nous dirons seulement que le résultat fut fatalement identique au résultat de la première rencontre, c'est-à-dire qu'à peine en garde et au moment où l'un des témoins disait : Partez, messieurs! le malheureux de Capaillan tombait foudroyé au même instant pour la seconde fois.

C'était toujours le même coup droit, envoyé avec une vigueur extrême, rapide, vertigineuse, et comme il semblait que nulle main exercée à la science des armes n'eût pu espérer le parer.

De Capaillan n'était pas mort, mais sa blessure offrait les mêmes caractères que celle qu'il avait déjà reçue, et il lui fallut encore trois mois pour se rétablir.

Cette fois ses amis espéraient lui voir abandonner l'idée d'appeler le baron dans une troisième affaire, et, jugeant la leçon assez bonne pour lui, ils pensaient qu'il en resterait là avec ses deux superbes coups d'épée.

Hélas! de Capaillan n'était pas homme à reculer devant son entêtement. A peine rétabli, il provoqua de nouveau le baron, et pour la troisième fois en moins de six mois il alla avec lui sur le terrain. Nous disons le terrain, car la belle saison étant revenue, le combat devait avoir lieu en plein air.

Cette fois, cependant, le comte de Capaillan se tint sur une prudente défensive, et au moment où le terrible : « Partez, messieurs ! » qui lui avait été si fatal, était prononcé, il parait adroitement le fameux coup droit du baron, ripostait et engageait le fer de telle manière que son adversaire chercha vainement à revenir à sa terrifiante réplique.

Alors de Capaillan se sentit maître de lui ; ses amis respirèrent à l'aise, car les deux adversaires paraissaient d'égale force, comme ils étaient d'égale bravoure.

Ils ferraillèrent ainsi pendant plusieurs secondes sans que ni l'un ni l'autre pût se toucher. A un moment donné, le baron se fendit et atteignit de Capaillan dans le haut du bras ; au même instant celui-ci se laissa glisser sur le genou droit, porta un coup de

seconde bas, allongea furieusement le bras et frappa son ennemi en pleine poitrine.

La position de Capaillan était terrible s'il avait manqué son coup ; en effet, son adversaire, qui, s'il en avait eu la force, pouvait le clouer sur le sol, fit un effort pour frapper avant que le comte n'eût eu le temps de se remettre en garde ; mais son bras trahit sa volonté : il retomba inerte le long de son corps et lui-même s'écroula aux pieds des témoins accourus en le voyant touché.

Il n'était pas mort cependant, mais expirant. Le lendemain il eut encore le courage d'ordonner qu'on le transportât à Paris. Héléna, suivie de la maison de cet étranger, l'accompagna.

Un mois après les journaux d'Allemagne annonçaient le deuil d'une famille régnante. Le prince Michel de... venait de mourir à Aix en Savoie, où il s'était rendu pour se remettre d'une chute de cheval qu'il avait faite en France.

Le prince Michel, ce fils de roi, c'était l'adversaire du comte de Capaillan.

Quant à Héléna, elle a aujourd'hui les plus beaux cheveux blancs qui se puissent voir sur le front d'une *bonne maman*.

XI

UN ACTE DE DÉSESPOIR.

L'activité que déployait ordinairement le comité de la *Fraternelle*, en se mettant à la poursuite des spadassins de profession, qui, de temps en temps, scandalisaient la ville, s'était momentanément ralentie pendant que se passaient les événements que nous avons précédemment racontés.

L'association s'était, en effet, trouvée tout à coup trop directement intéressée, en la personne de son président, pour qu'elle eût songé à tenter une entreprise quelconque, avant d'être fixée sur le dénoûment final de cette terrible affaire, qui ne devait se terminer que par la mort de l'un des adversaires, et après trois combats successifs.

De leur côté, messieurs les spadassins, bretteurs et duellistes, avaient, pendant ces six mois, largement profité de ce temps de trêve qui leur était accordé, pour se livrer impunément à toutes sortes

d'excès. Ce long encouragement tacite avait eu également pour résultat de grossir leurs rangs et d'affermir leur audace qui s'était signalée par de nouveaux méfaits.

Il était donc nécessaire d'opposer, sans plus tarder, une prompte répression à tous ces débordements.

D'ailleurs, il faut bien le reconnaître, depuis que les membres du comité se trouvaient eux-mêmes dans l'inaction, ils dépérissaient d'ennui; l'absence d'émotions était décidément contraire à ces tempéraments désormais prédisposés aux secousses et aux commotions les plus violentes.

Cela est peut-être bien triste à avouer, mais il leur fallait, à eux aussi, cette vie agitée, tourmentée des combats, dans laquelle ils s'étaient lancés d'abord en amateurs, qui, peu à peu, les avait séduits, et avait fini par les rendre fanatiques.

Médite qui voudra cet enseignement terrible! mais telle était, sur leur tempérament, l'influence du jeu de la mort. Certes, après trois ans de *pratique*, ces jeunes hommes étaient restés tels que nous les avons connus, de braves cœurs, de nobles caractères. Oui, cela est vrai, au milieu de cette vertigineuse mêlée, ils s'étaient conservés vaillants et loyaux; et, en effet, s'ils n'eurent jamais de faiblesse dans l'exécution de leur mission; si parfois ils furent implacables même, du moins, du premier au dernier, et durant leur vie

entière, nul ne trouvera jamais un semblant de lâcheté ou de déloyauté qui puisse leur être sérieusement reproché !...

Mais il faut bien le reconnaître, ces mêmes hommes, à qui l'horreur du sang inutilement versé avait inspiré une des pensées les plus généreuses et les plus désintéressées ; qui, pour venger la société indignement outragée, s'étaient imposé le devoir de punir tous ceux qui faisaient métier du duel et amusement de l'assassinat : eh bien ! ces mêmes hommes, disons-nous, finirent, eux aussi, que l'on nous passe l'expression, par avoir la nostalgie du sang, c'est-à-dire qu'ils en arrivèrent, pour calmer cette passion ardente, à exercer entre eux, entre amis, ce courage et ce sang-froid qu'ils apportaient dans une rencontre sérieuse.

Le désœuvrement leur souffla l'inspiration de cette fantaisie folle. Un jour, ceux du comité qui ne s'étaient pas encore battus, voulurent se rendre compte de l'effet que leur produirait la pointe acérée d'une épée de combat, voltigeant entre les deux yeux ou papillonnant sur la poitrine nue. Deux amis se communiquèrent cette idée, se levèrent et se serrèrent la main ; puis, après s'être dépouillés, comme pour un véritable combat à mort, ils s'emparèrent chacun d'une épée nue, se mirent en garde, et allèrent carrément jusqu'au sang. Ce jour-là, c'était bien ; car,

avant de piétiner le terrain pour la première fois, ils voulaient ne pas douter d'eux-mêmes.

Mais bientôt, ils poussèrent le culte de cette récréation jusqu'à l'exagération la plus insensée et la plus blâmable. Primitivement, elle avait pu être considérée comme une sorte de complément d'instruction de salle d'armes. Ceci était, pour ainsi dire, le perfectionnement; soit : mais insensiblement, ce terrible passe-temps devint un plaisir, une sensualité même, car l'on se défiait à ce jeu, et ils en vinrent, en effet, à s'en servir pour leurs paris comme d'un coup de carte. Ils pariaient au *premier sang*, et les enjeux étaient les choses les plus futiles : un abonnement au spectacle, un souper..., et quelquefois les convives, dans ces parties-là, *jouaient la belle*, disaient-ils.

Certes! cette étonnante partie ne pouvait se jouer qu'entre deux amis intimes, deux cœurs forts, deux bras sûrs, et surtout entre deux âmes assez grandes et assez généreuses pour ne jamais songer, en cas de malheur, à se reprocher un coup fatal. Il est bien évident aussi que les conditions qui réglaient ces étranges rencontres étaient des plus pacifiques, car il y était prudemment spécifié que les coups ne porteraient que sur les bras ou sur le haut du corps, à peine *marqués*, et surtout envoyés aussi doucement que possible...

Mais quel est le tireur dont la main est assez souple, assez légère, assez obéissante, pour répondre qu'à tel moment d'emportement involontaire et nerveux, cette main ne ripostera pas vigoureusement, de façon à faire courir des dangers sérieux à celui qu'elle atteindra?

Bast! qu'était-ce que toutes ces craintes pour ces folles imaginations? Des puérilités, et ils les traitaient ainsi, et ils pariaient toujours au *premier sang*, sans s'inquiéter plus que cela des risques qu'ils couraient.

Que l'on se figure maintenant, par ce qui précède, combien il devait tarder, à tous ces intrépides batailleurs, d'en venir à des combats véritables, et de se mesurer de nouveau avec les spadassins?

Dans le groupe formé par ces derniers, qui tout récemment s'étaient emparés de la situation, un, entre autres, ressortait plus vigoureusement que les autres, car il s'était acquis, en très-peu de temps et de la manière la plus bruyante, une redoutable réputation.

Ainsi qu'on va le voir, c'était un homme déterminé, résolu, dangereux.

Quelques mois auparavant, il était parti, il paraît, du fond de sa province, guidant sa marche sur les grandes villes, et jalonnant son passage, dans chacune d'elles, par des traces sanglantes; sa route était facile

à reconnaître; partout où il avait passé, il avait laissé un cadavre.

On pouvait ainsi le suivre à la piste, d'étape en étape, comme on suit un fauve dans les forêts d'Afrique. La clameur publique le faisait s'éloigner, et ainsi qu'un chien enragé, poursuivi dans la campagne par les paysans ameutés, il était, lui aussi, obligé de fuir, traqué par le mépris de tous.

Cependant, le gaillard n'était pas facile à intimider; il était, au contraire, audacieux, téméraire, et surtout insolent; loin de nier ses méfaits et ses infamies, il s'en vantait à plaisir, avec orgueil. Voici, d'ailleurs, l'étrange carnet de comptabilité qu'il eut l'impudence de montrer dans un café, dès le premier jour de son arrivée à Bordeaux. La forme seule de ces notes bizarres indiquera le caractère et l'humeur du personnage. — Le style, c'est l'homme, a dit Buffon. — Respectons donc ce style, et n'en retranchons pas un mot :

« Décembre, 29. Saint-Gaudens. — Avoir tué avec « plaisir, d'ailleurs, M. le lieutenant de la gendar- « merie, — bel homme, forte lame, rude poigne, « mais au moins aussi entêté que moi. »

« Janvier, 12. Toulouse. — Avoir fracassé le crâne « à un étudiant, et le 15, avoir abattu, d'un coup

« de sabre, le bras droit à un capitaine d'artillerie.
« L'étudiant, c'était dommage! Quant à l'artilleur,
« *sa* faisait un de moins. »

« Février, 30. Montauban. — Avoir administré un
« superbe coup d'épée à un bourgeois, nommé Tour-
« ragne; je crois qu'il en est mort. Sa femme était
« beaucoup trop jolie pour être aussi vertueuse, la
« sotte! »

« Mars, 15. Nérac. — Avoir cherché plusieurs fois
« querelles, qui n'ont pas abouti. — Mauvaise ville;
« pas d'affaires. En être parti désolé et abattu; dé-
« placement inutile. »

« Avril, 7. Agen. — Avoir été blessé au côté droit,
« d'un coup de pistolet, par un officier du régiment.
« — Vengeance réservée. La combiner sagement et
« sans précipitation. »

Là, quatre noms suivent; probablement les noms des personnes que le misérable aura choisies pour être sacrifiées à sa vengeance.

Et tout cela en moins de six mois. Décidément, j'avais raison de vous annoncer une illustration.

Telle est, en peu de mots, la biographie de cet homme dont le véritable nom pourra revenir aux lèvres de tous ceux qui ont habité le midi de la France,

mais que, par respect pour la famille honorable à laquelle il a appartenu, j'appellerai, moi, M. de Régusan; il avait la particule, je crois devoir la lui conserver.

C'est donc vers lui que le comité voulait marcher.

En ce moment, le président était absent. M. de Capaillan était allé se reposer de ses dernières émotions, dans le *château de ses pères*, sur le bassin d'Arcachon. Mais, avant de s'éloigner, il avait délégué ses pouvoirs au plus âgé de l'association, M. Évariste Laleyre, son ami et son compatriote.

Tout était disposé pour l'attaque. On procéda, selon la coutume, au tirage du champion. M. Aristide de Cameleyre, jeune homme de vingt-six ans à peu près, fut désigné pour se battre avec M. de Régusan.

Deux jours après, M. de Cameleyre était mort.

Comme on le pense bien, de Régusan devenait chaque jour de plus en plus odieux; son œuvre de destruction ne s'arrêtait plus; mais depuis qu'un des membres de la *Fraternelle* avait succombé sous les coups du spadassin, sa mort avait été impitoyablement résolue, coûte que coûte, et un plan de vengeance fut dressé contre lui; cette fois, de manière à l'atteindre sûrement.

Bientôt, tout fut prêt pour recommencer la partie, et l'on allait se mettre en campagne, lorsqu'un incident tout à fait inattendu vint jeter une certaine perturbation dans les combinaisons et les projets.

Ici, nous racontons simplement, historiquement, guidé, pour ainsi dire, par le souvenir de plusieurs personnes encore vivantes. Voici donc ce qui se passait :

Depuis quelques jours, il n'était bruit, dans Bordeaux, et malheureusement dans le département, que de la faillite que venait de faire l'une des plus anciennes et aussi l'une des plus honorables maisons de commerce de la place. La déconfiture avait été, bien entendu, imprévue; ce qui fit que la nouvelle fut foudroyante pour le monde des affaires, qui, d'un seul coup, pouvait compter sur une perte sèche de plus de dix millions. Or, dix millions, à cette époque, c'était une somme.

Parmi les victimes de ce désastre financier, les maisons de banque de second ordre se trouvaient particulièrement atteintes, et plusieurs d'entre elles furent obligées, étant privées de leurs capitaux engloutis dans la faillite, de suspendre elles-mêmes leurs payements.

D'autres voulurent résister, et luttèrent avec opiniâtreté pour se tirer honorablement d'embarras, car un négociant se résigne difficilement, surtout en France, à cette extrémité terrible, qui équivaut à la perte de son honneur commercial. Il préfère presque toujours engager l'avenir des siens, recourir à ses amis, se dépouiller complétement, quitte à recommencer plus tard le dur labeur, plutôt que de voir son

nom, jusqu'alors honoré, aller grossir la liste des faillis. Et, ce qui malheureusement n'est pas rare, si cette situation lui est faite par la faute des tiers, il s'acharne et se défend contre ce coup du sort dont il est victime, sans en avoir provoqué la cause. Cette lutte, quoique souvent stérile, est souvent, à ses propres yeux, la réhabilitation de sa conscience.

Telle était, je vous le certifie, la situation dans laquelle se trouvait un honorable banquier, M. Monteil, depuis la faillite de la maison millionnaire.

M. Monteil, pour faire face à son crédit prêt à crouler, n'avait pas hésité ; il avait engagé les biens de sa famille, vidé tous ses tiroirs et vendu jusqu'au dernier diamant de sa femme. Mais une fois les sacrifices accomplis, et tous comptes faits, le malheureux vit, avec effroi, qu'il lui manquait encore cent mille francs pour que son nom restât intact dans la débâcle générale. Pendant cinq jours, dernier délai, il chercha vainement le moyen de se procurer cette somme.

Ces angoisses, ces luttes, l'avaient accablé : dans sa tête égarée, une seule pensée le soutenait ; pensée désespérée s'il en fut ; il songeait au suicide pour se soustraire à la honte.

Le matin du cinquième jour, il se donna jusqu'au soir pour trouver cette somme. Ce délai expiré, c'était cent mille francs ou un coup de pistolet. Une

dernière démarche lui restait à faire : aller demander cette somme à un de ses anciens camarades d'enfance, et puis, suivant le résultat, agir comme il se l'était promis.

M. Monteil se rendit donc chez cet ami. Il lui expliqua sa situation, et en même temps, lui déclara la détermination extrême à laquelle il était décidé de recourir pour échapper au déshonneur.

— Écoute-moi bien, lui répondit son ami, je vais faire tout ce qui me sera humainement possible de tenter pour te remettre cette somme aujourd'hui même ; mais je ne réponds de rien, parce que la place est épuisée ; dans tous les cas, compte sur mon dévouement. Je te demande jusqu'à ce soir, huit heures, au plus tard. Si, d'ici là, tu n'as pas de mes nouvelles, c'est que tout ce qu'un honnête homme aura pu mettre en avant pour sauver un ami aura échoué.

— Merci, lui dit Monteil, en lui serrant la main, je t'attendrai jusqu'à huit heures.

— Passé cette heure... fit l'ami, sans continuer sa phrase.

Les deux négociants s'étaient compris. La mort de M. Monteil était, désormais, suspendue au résultat des démarches que son ami allait entreprendre pour le sauver.

Rentré chez lui, M. Monteil mit toutes ses affaires courantes en ordre ; il écrivit quelques lettres, par

lesquelles il recommandait sa famille à des parents ; il prépara un pistolet, qu'il laissa sur son bureau, et se disposa à passer cette journée au milieu des siens : elle pouvait être la dernière.

Qu'elles furent longues, tourmentées, terribles, anxieuses, ces heures d'attente ! Que de fois l'espoir et la désillusion vinrent tour à tour traverser la pensée du malheureux banquier ! Chaque minute qui s'écoulait le séparait à jamais de tout ce qu'il aimait. Au milieu des sacrifices et des désespérances, il voyait son nom, celui de ses enfants surnager comme surnage une épave à moitié détruite, après un naufrage. Il souffrait tristement, rudement, comme savent souffrir les cœurs pour qui la mort n'est pas le dernier refuge où va se cacher notre égoïsme.

La nuit était venue ; l'ami n'avait paru ni donné de ses nouvelles. Huit heures sonnèrent.

— Il faut mourir ! se dit M. Monteil. Et, par un effort suprême, il s'arracha d'auprès de sa famille réunie, sans tristesse apparente, sans laisser soupçonner qu'il la quittait pour toujours ! Et pourtant, cet homme de cœur était résolu à se donner la mort, là, derrière le mur de cette chambre, à deux pas de sa femme et de ses enfants.

Quand il entra dans son cabinet, la demie sonnait.

— Huit heures et demie ! dit-il avec un soupir

amer; tout est donc fini, perdu! il ne viendra plus! C'est bien! n'y pensons plus.

Et il s'empara du pistolet qu'il avait préparé dès le matin, et laissé tout chargé sur son bureau.

— Le bruit que va produire cette arme, pensa-t-il en lui-même, en la tournant dans sa main, va effrayer toute ma nichée... Pauvres enfants!... et toi, chère femme! que n'allez-vous pas souffrir à la détonation de ce pistolet et à la vue de tout ce sang!...

Et, pendant un instant encore, M. Monteil se prit à réfléchir, tenant sa tête dans ses mains.

Tout à coup, il se redressa brusquement; il bondit sur son fauteuil, mu par une joie soudaine, et il s'écria par phrases entrecoupées, et rendues inintelligibles pour tout autre que pour lui.

— Oui... oui... c'est un moyen... c'est cela... et puis... de cette façon, pas de bruit, pas de scandale... moins de sang!... pas de honte! pas de suicide!... Oh! oui... oui... il le faut!...

Et cet homme, ainsi agité par une pensée plus intense, au milieu de toutes celles qui l'accablaient, s'apprêta précipitamment à sortir de chez lui.

En passant dans le salon où se trouvaient tous les siens, il les embrassa, et leur dit :

— Ce soir, je ne rentrerai que tard dans la nuit, j'irai à mon cercle; et il sortit.

Mais M. Monteil n'avait pas eu un seul instant l'intention d'aller à son cercle. Où allait-il?

Il allait au théâtre ; et voici dans quel but, si toutefois vous ne l'avez déjà deviné :

Ainsi que tous les habitants de la ville, M. Monteil connaissait la triste réputation de M. de Régusan. Il savait également quelle était son adresse à toutes les armes, et n'ignorait point non plus la brutalité dont était capable le terrible duelliste, qui de sa vie n'avait jamais manqué son homme.

C'était bien là ce qu'il voulait, c'est-à-dire un suicide dissimulé par une rencontre ; moins de bruit, moins de honte, et pourtant même but, la mort! Voilà quelles étaient ses dispositions d'esprit, quand il entra dans la salle du Grand-Théâtre.

Il était à peu près neuf heures, quand il s'assit dans sa stalle. Le rideau venait de lever sur le second acte ; on jouait *Guillaume Tell*. Mais, ce soir-là, M. Monteil se souciait peu de l'immortel chef-d'œuvre ; il n'était préoccupé que d'une seule chose, découvrir le spadassin, aller à lui, le provoquer et se faire tuer par lui le lendemain.

Bientôt, il aperçut celui qu'il cherchait, insolemment étendu plutôt qu'assis sur le devant d'une loge de balcon, en vue de la salle entière. Le négociant le fixa avec curiosité, ainsi que l'on examine l'arme qui va servir à se donner la mort. De Régusan était alors

dans toute la force de l'âge. Il avait trente-deux ans à peine. Il pouvait passer pour un beau cavalier, car il était grand, bien fait et élégant; l'on répétait partout qu'il plaisait beaucoup aux femmes, et cela ne paraissait pas incroyable; à part la désinvolture provoquante et tapageuse de sa démarche, quand il était dans la rue, il n'était pas sans beaucoup de distinction native.

— Voilà pourtant un atroce misérable! se dit M. Monteil, à part lui, qui vit heureux dans sa honte et dans son infamie!

Quand l'acte fut terminé, et qu'il vit de Régusan se diriger vers le couloir, le banquier quitta lui-même sa place, marcha droit à celui qu'il venait d'apostropher ainsi mentalement. Qu'allait-il lui dire? Il n'en savait absolument rien; il comptait beaucoup sur la violence accoutumée du bretteur pour l'insulter gravement; seulement, il fallait attirer son attention.

M. Monteil et de Régusan se croisèrent plusieurs fois dans le foyer; mais, malgré le regard persévérant que lui lançait le négociant, chaque fois qu'il passait à côté de lui, de Régusan n'y fit nullement attention. Cependant, les minutes s'écoulaient; quelques spectateurs avaient déjà regagné leurs places; il n'y avait pas de temps à perdre : Monteil se campa fièrement devant celui qu'il voulait provoquer, et lui dit, sur un ton assez brusque, d'ailleurs :

— Pardon, monsieur, n'êtes-vous pas M. de Régusan ?

— Oui, monsieur, fit celui-ci, en saluant poliment son interlocuteur, et, avec une parfaite courtoisie, il ajouta : Qu'y a-t-il pour votre service?

Cette phrase banale avait été prononcée avec tant de politesse que M. Monteil en fut atterré. Il s'attendait à une impertinence, et tout le contraire arrivait. Cependant, la situation demandait une résolution prompte. Le banquier prit donc son courage à deux mains, — en une seule main, vaudrait mieux dire, — car cette main, il l'appliqua furieusement sur la figure de Régusan pour toute réponse.

A son tour, le spadassin resta cloué sur place, d'étonnement; lui, la terreur d'une population, ainsi souffleté publiquement!... C'était presque incroyable. Il crut d'abord avoir affaire à un fou. Mais, pendant qu'il réfléchissait ainsi, Monteil lui jeta son nom et son adresse. De Régusan lui donna également la sienne, et, sans aucune autre espèce de violence, les deux adversaires se séparèrent, suivis de la foule amassée au bruit de cette explication.

Quand il fut seul, et un peu remis de son émotion, — car il était ému, — M. Monteil pensa qu'il lui fallait des témoins. Il s'apprêta donc aussitôt à quitter le théâtre. Il courait vers la porte, lorsqu'au même instant, il se sentit violemment heurté par un homme

affairé, qui montait rapidement l'escalier. Il leva les yeux sur celui qui se précipitait ainsi dans la salle. Quel ne fut pas son étonnement, en reconnaissant son ami, celui à qui, le matin, il était allé demander les cent mille francs qui lui manquaient pour le sauver de la faillite.

— Enfin, je te trouve donc, fit l'ami, en l'apercevant. Et il reprit d'un air joyeux et tout d'une haleine : Je les ai, les voici! et il frappait sur un portefeuille, qui éclatait... Figure-toi qu'à huit heures, je n'avais pas la somme entière. Une heure après, j'étais chez toi; tu étais sorti pour aller à notre cercle, où je ne te rencontrai pas non plus; je craignais un malheur, quand l'idée me vint que tu pouvais êtes entré un instant au théâtre... Dieu merci! je te tiens, et voici ton argent... Ah! ça n'a pas été sans peine! Mais ne parlons pas de cela, réjouissons-nous, au contraire! et puis, c'est si bon de secourir un honnête homme... Et l'ami s'essuyait le front, car il était réellement haletant de fatigue.

Je laisse au lecteur le soin de commenter, ainsi qu'il l'entendra, ce coup du destin; je n'ajouterai qu'un seul mot pour l'aider dans ses recherches, c'est que tous ces détails sont de la plus scrupuleuse exactitude.

Et maintenant, figurez-vous, si toutefois cela est possible, à quel étrange supplice dut se trouver en

proie le malheureux banquier, en voyant le paquet de billets de banque que lui tendait son ami, et en réfléchissant, en même temps, aux conséquences de sa provocation insensée.

Cette situation n'était-elle pas horrible, atroce, navrante? car il ne fallait songer qu'à une seule chose, se battre le lendemain avec de Régusan. Or, un combat avec cet homme, surtout après le cruel outrage qu'il avait reçu, c'était, pour le banquier, la mort certaine, imminente, fatale!

L'ami de Monteil, en apprenant de celui-ci tous les détails de cette triste affaire, restait comme pétrifié d'étonnement. Pendant plusieurs secondes, ils n'eurent le courage, ni l'un ni l'autre, de prononcer une parole; ils étaient comme absorbés dans un même désespoir, ne sachant à quelle détermination s'arrêter; osant à peine réfléchir aux moyens à employer pour se tirer de là, sans commettre une lâcheté!

— Que veux-tu? mon pauvre ami! dit tout à coup M. Monteil, c'est le destin! Il faut s'y soumettre et ne plus songer qu'à me servir de témoin.

— Tout ce que tu voudras, lui répondit son ami, d'un air abattu; et il murmurait : C'est incroyable!... et pourtant, cela est vrai! Et il répétait cette dernière phrase comme quelqu'un qui croirait rêver.

Telle était, à peu près, la disposition d'esprit de

Monteil et de son ami, lorsque le lendemain matin de cette trop longue journée, les deux adversaires se rencontraient sur le terrain.

M. de Régusan avait choisi le pistolet. Le combat avait lieu à trente pas, avec la faculté de marcher chacun dix pas, le tir à volonté.

Malgré l'heure matinale, le soleil était radieux et éblouissant ; ce qui, nécessairement, gênerait beaucoup celui des deux champions qui l'aurait en face. On tira donc les places au sort. De Régusan fut favorisé ; la mauvaise chance poursuivait décidément le pauvre banquier.

Enfin, on mit les adversaires face à face un pistolet à la main. A peine le témoin, qui présidait à toutes les dispositions du combat, les eut-il avertis qu'ils pouvaient faire feu, que M. Monteil, sans bouger de sa place, sans même se donner la peine de viser sérieusement, abattait son pistolet et lâchait la détente.

Au même instant, de Régusan tombait la face contre terre. On le releva ; il était roide mort. La balle l'avaient atteint en plein front.

C'est ainsi que finit ce redoutable duelliste, tué par un homme qui, pour la première fois de sa vie, touchait un pistolet.

L'honnête banquier venait de faire la besogne de la *Fraternelle*. A la vérité, le bruit de la mort de

Régusan retentit au milieu de sa bande comme un cri d'alarme. Elle inspira de nouvelles haines, qui bientôt nous feront assister à une véritable boucherie de sang humain.

XIII

UN HORRIBLE DRAME.

La mort de M. de Régusan avait produit une grande commotion au sein de cette bande d'irréguliers dont il occupait moralement les fonctions de chef de file. Elle avait éveillé d'anciennes susceptibilités jusqu'alors engourdies ou apaisées; elle provoquait, en outre, la nécessité d'entrer une bonne fois dans la voie des peines judiciaires, car ce de Régusan s'étant fait passer pour légitimiste, laissait derrière lui toute une traînée de mécontents. Enfin, cette mort devait avoir encore pour résultat de soulever une masse d'autres complications dont la moindre allait frapper en plein cœur l'association de la *Fraternelle.*

D'ailleurs, de toutes parts, on criait contre le mystérieux et l'occulte; on demandait à voir clair, à pénétrer les ténèbres, à contrôler les faits au grand jour. La société désirait savoir à quoi s'en tenir sur toutes ces morts violentes dont le bruit répandu tout

à coup, venait de temps en temps la surprendre et l'effrayer. Elle les avait trop sévèrement flétries quand elles n'étaient que l'œuvre d'un seul pour vouloir les absoudre étant une œuvre collective.

Puis, une circonstance non moins importante venait encore s'ajouter à la décision tacite de l'opinion publique, et décider du sort de la *Fraternelle*. Cette année-là, un mouvement politique s'était produit, le parti légitimiste s'était agité en Vendée, ayant à sa tête la duchesse de Berry. Comme un fantôme qui soulèverait la pierre de son sépulcre, le royalisme avait voulu ébranler ce lourd suaire qui s'appelle l'impuisance et l'oubli; mais, hélas! après ce dernier effort où s'épuisa sa dernière espérance, il retomba lourdement dans sa crypte, persuadé pour toujours peut-être que le couvercle du tombeau de Louis XVIII séparait à jamais la royauté du droit divin de la souveraineté populaire. Néanmoins cet oubli d'un jour coûta quelques heures d'émotion au pays; pour la première fois depuis qu'avait eu lieu la Révolution, la nation fut suspectée.

La province en éprouva surtout le contre-coup brutal, car le mouvement partait exclusivement de la province. Alors, les précautions redoublèrent. Toute réunion devenait un sujet de crainte et un motif de surveillance, et naturellement le zèle administratif, exagérant aussi bien son droit que son devoir, fit peser

particulièrement sur les lieux publics tout le poids de son dévouement toujours accablant.

La *Fraternelle*, moins que toute autre association peut-être, ne pouvait espérer se soustraire à la mesure générale; sans doute elle n'était pas encore dévoilée, mais ses membres savaient de bonne source que son existence était soupçonnée, et cela suffisait pour les convaincre que d'un instant à l'autre ils pouvaient tomber sous le coup de la loi. Chacun s'inquiétait donc avec juste raison de cet état alarmant.

Telle était en peu de mots la situation générale des esprits, lorsque se passèrent les événements que nous allons raconter, en entrant, autant que possible, dans tous les détails qui composent l'ensemble de l'action.

Le lecteur n'a sans doute pas oublié, j'aime du moins à me le figurer, que les statuts de la *Fraternelle* furent rédigés par un honorable conseiller à la cour royale de Bordeaux.

C'était un homme d'un esprit remarquable, de beaucoup de sens et d'infiniment de cœur.

De 1830 à 1833, le conseiller était devenu président de chambre. Cependant ses fonctions ne lui firent jamais oublier qu'il était dépositaire d'un grand secret, comme celui de l'existence de l'association; au contraire, en prévoyant, ainsi qu'il était mieux que personne à même de le faire, les vicissitudes auxquelles

allait être exposée la société, le président Dubourg n'hésita pas. Il fit appeler aussitôt le comte de Capaillan, son ami, pour lui exprimer ses craintes personnelles sur la destinée de l'œuvre.

Le président de la *Fraternelle* se rendit immédiatement à cet appel, et voici, à quelques mots près, quelle fut littéralement leur conversation :

— Mon cher de Capaillan, lui dit M. Dubourg en fermant la porte de son cabinet, afin de n'être dérangé par personne, vous savez pourquoi je vous ai prié de passer chez moi?

— Je le sais, répondit simplement de Capaillan.

— Oui, mon ami, continua le magistrat, j'ai tenu à vous prévenir moi-même que votre association doit être dissoute le plus promptement possible, afin de vous éviter de graves inconvénients.

— Votre avis sera très-difficile à faire adopter de tous les membres, fit de Capaillan, car il reste encore pas mal de besogne à faire.

— Ah! pardon, mon cher comte, interrompit le président Dubourg, nous ne nous entendons plus. Je vous parle, moi, de faire cesser vos duels et vous me dites, vous, qu'il y a encore de la besogne à faire. Songez-y : ce que je vous dis là a une immense importance. Il s'agit aujourd'hui non pas de fixer un regard en avant, mais au contraire de le jeter en arrière; en un mot, vous ne devez plus espérer

satisfaire vos vengeances ; votre seule préoccupation doit être désormais de faire oublier le passé.

Les temps sont changés, mon ami, et vous devez comprendre que ce qui était possible le lendemain de l'avénement au pouvoir d'un souverain populaire, ne l'est plus dans un moment comme celui que nous traversons, moment d'aberration politique, soit, mais de réaction néanmoins. Je sais mieux que personne que votre œuvre n'est pas politique, que jusqu'à un certain point même elle aurait pu, par la suite, rendre des services sérieux à l'ordre social ; mais qui vous dit que ceux qui ont intérêt au bruit et aux troubles de la rue ne profiteront pas de tous les prétextes pour vous dénoncer, en donnant à votre société toutes les apparences d'une conspiration ? Voyez jusqu'où peut s'étendre la supposition, mon cher ami, continua le magistrat.

Il sufit qu'un agent ignorant, envieux ou cruel vous signale pour que le département se soulève d'une extrémité à l'autre. Vous êtes treize au comité, mais vous êtes *deux cent cinquante et un membres*, c'est-à-dire qu'à un moment donné, deux cent cinquante de nos principales familles se trouvent englobées dans une accusation de conspiration contre l'État, car vous n'êtes en somme qu'une société secrète. Mes chiffres sont justes et facilement appréciables ; les calculs sont faits par la ramification des familles.

Le comte de Capaillan restait abasourdi ; pour la première fois il réfléchissait avec stupeur aux conséquences que son ami lui faisait pour ainsi dire toucher du doigt. Après un instant de silence, le président Dubourg reprit :

— Vous comprenez tout cela, n'est-ce pas ? Faites donc, mon vieil ami, que moi, votre premier confident, je ne me trouve pas un jour dans la cruelle nécessité de vous appliquer la sévérité aveugle de la loi ; je vous le demande comme un service, ajouta le digne magistrat, en serrant affectueusement les mains de son interlocuteur.

— Vous me demandez là, répondit le comte, un grand sacrifice, mon cher Dubourg, auquel ne peut échapper ni la portée de votre esprit ni la grandeur de vos sentiments. Personnellement je reconnais la justesse de vos prévisions, mais malheureusement je ne suis pas seul à consulter et à persuader... Si vous saviez combien ils sont vaillants et braves.

— Je le sais, fit à son tour le président Dubourg, car je les connais tous ; mais, pour l'amour de Dieu, faites leur comprendre que c'est leur intérêt qui le veut ainsi. Dans un mois, dans huit jours, demain peut-être il serait trop tard. D'un instant à l'autre, ils peuvent être découverts, surpris et dénoncés. Croyez-moi, séparez-vous.

Voulez-vous mon dernier mot : eh bien ! mon cher de Capaillan, la police est sur les traces de votre association, et ne croyez-pas que ce soit la police paternelle et pour ainsi dire platonique du département, non ! C'est une action qui vient de loin, qui agit froidement et qui par cela même est en mesure de vous faire tomber tous à la fois dans ses piéges. Enfin, fit cet excellent homme en poussant un soupir, aujourd'hui, c'est encore l'ami qui vous parle ; demain ce sera peut-être le magistrat.

— Je vous comprends, fit de Capaillan, en serrant les mains à son ami.

Et il se retira le cœur navré.

Immédiatement après l'entrevue qu'il venait d'avoir avec le magistrat, de Capaillan assembla le comité pour lui faire part de cette importante communication.

A cette époque, le comité avait été en partie renouvelé, le nombre de ses membres était le même, mais beaucoup de ceux de sa première formation n'étaient plus là, ils avaient été tués. Les remplaçants, il est vrai, n'avaient jamais manqué ; au contraire, car, pour le choix d'un seul, dix venaient s'offrir ; mais il était attristant, surtout pour le président, lui le plus âgé de tous, de se trouver en présence de nouveaux venus, dont la vue seule lui rappelait trop directement les anciens qui étaient partis.

En voyant toutes ces physionomies nouvelles, le comte de Capaillan ne put se soustraire à un instant de douleur sublime, durant lequel il examina rapidement, au vol de la pensée, le but de l'œuvre et les résultats obtenus.

Pour la première fois de sa vie peut-être ce vieillard, jusqu'alors insouciant et joyeux, eut un de ces retours de raison soudaine, pendant lesquels la conscience s'émeut, et qui ont également le don de faire tressaillir jusqu'aux plus profonds replis de l'âme la fibre des sensations.

Dans cette minute fugitive, il eut le temps de sonder d'un coup d'œil furtif les sombres profondeurs de ce gouffre, où pendant trois ans s'étaient englouties ces jeunes existences sacrifiées. La réalité froide et calme semblait l'interroger du fond de l'abîme. Il éprouvait comme une sorte de remords effroyable, et à travers la marche des événements accomplis qui défilèrent sous ses yeux comme dans une hallucination fantastique, il se voyait poursuivi par le reproche et par le repentir.

C'est qu'en effet, si l'on analyse les procédés de cette singulière association, on est obligé d'avouer son impuissance et de reconnaître son inefficacité. Qu'avaient-ils fait en somme ? combattu une action misérable et barbare par l'application même de cette action ; et, en agissant ainsi, ils n'avaient pas réfléchi

qu'au lieu de détruire le mal, ils servaient au contraire eux-mêmes à son alimentation.

Ce fut donc avec une voix rendue vibrante par l'émotion que le comte de Capaillan prit la parole pour s'adresser aux membres du comité. Il leur expliqua, avec une grande lucidité néanmoins, sa conversation avec le président Dubourg; essaya de leur communiquer ses prévisions et ses craintes; leur fit distinctement comprendre toutes les conséquences graves qu'ils encouraient en persistant dans le maintien de leur situation illégale, et enfin conclut en leur demandant de rompre les liens qui les engageaient les uns envers les autres, de se séparer et de faire disparaître, jusqu'à la dernière, toutes les traces de leur association.

Il avait fallu que Capaillan fît un grand effort pour se rendre l'interprète d'une pareille proposition; mais l'importance du devoir qu'il accomplissait lui avait donné l'énergie nécessaire, et il avait eu le courage d'aller jusqu'au bout.

Un profond silence accueillit d'abord la communication du président du comité.

Puis quelques murmures se firent entendre; quelques membres protestèrent énergiquement ensuite; enfin, l'un des plus jeunes et cependant un des anciens, Henri de Méritens, dont nous avons plusieurs fois déjà prononcé le nom, se leva et réclama la parole.

Chacun s'apprêta à l'écouter avec recueillement.

— Je le sens bien, dit-il, je le devine, je le vois, notre société touche, messieurs, à son heure décisive. Mais, je vous le demande, en conscience devons-nous abandonner la partie sans tirer vengeance des pertes subies seulement dans nos rangs? Voyez autour de vous : que reste-t-il du premier groupe de ces jeunes hommes qui se sont assis ici même avec moi, il y a trois ans? Où sont-ils? Ils sont morts! Mort Albert Lalanne, mort Léon Filsdieu, mort Julien Desaugnac, mort dernièrement ce pauvre Aristide de Cameleyre, et tant d'autres; et puisque notre président invoque, pour nous décider, le souvenir de ceux qui ne sont plus, je m'empare, moi aussi, de ce souvenir, et je vous demande, au nom de nos amis tombés pour notre cause, si l'heure est bien venue pour les oublier, et si au contraire nous ne devons pas, en guise de dernier adieu, donner quelques gouttes de notre sang à la mémoire de ces chers amis disparus?

— Oui... oui... bravo! Méritens, s'écria-t-on de toute part.

Quant au président, il vit tout espoir de trêve s'en aller. Le jeune orateur reprit, avec cet emphatique langage de l'époque qui savait émouvoir :

— Du fond de leur tombeau dont le premier vous avez soulevé la pierre, monsieur le président, il me semble entendre leur voix retentir et nous crier ven-

geance. Abandonner notre œuvre, dites-vous, laisser debout, nous vivants, tous ces misérables assassins; fuir au moment où l'on insulte le citoyen paisible, quand on outrage l'honnête femme!... Allons donc! Que sommes-nous donc venus faire ici? Sommes-nous, oui ou non, des virils et des mâles? ou bien la lâcheté a-t-elle envahi nos âmes?...

— Non... non... battons-nous, recommencèrent les voix.

— Vous dites encore que l'on demande notre dissolution... soit : nous nous retirerons; mais avant, je veux qu'il y ait un grand exemple de courage et de volonté, qui se soit manisfesté de notre part, quelque chose enfin sans précédent, fût-il l'horrible.

Il se fit un long silence dans l'auditoire. Henri de Méritens parlait avec énergie et persuasion, sa partie était gagnée; restait donc à entendre la proposition qu'il allait faire. Encouragé par les signes que lui adressaient ses amis, il continua :

— Moi aussi, dit-il sur un ton plus calme, j'ai médité dans le silence de ma pensée et dans la paix de ma conscience, et je dois dire que nul reproche n'est venu troubler l'une ni agiter l'autre. J'ai vu seulement que devant nous, devant les honnêtes gens, se tenait insolemment campée cette bande de misérables dont le moins coupable mériterait la corde; j'ai vu, dis-je, qu'à part quelques-uns, ils étaient tous lâches;

que, chaque fois qu'ils avaient affaire à un homme de cœur, ils tremblaient, et que lorsqu'ils n'étaient plus certains de donner la mort, ils savaient bien moins se défendre ; j'ai compris enfin que, depuis que nous les traquons comme fauves, ils se pressent et se tiennent par la main, et tout cela m'a démontré qu'avec de pareils garnements il ne fallait pas vaincre individuellement, mais bien au contraire les détruire en masse.

A ces paroles, il se fit dans l'assemblée un silence de mort.

— Oui, en masse, répéta de Méritens en reprenant la parole ; je veux que nous nous heurtions contre eux avec fracas, que nous nous mesurions sans d'autres témoins que les combattants ; que nous les tenions dans un endroit assez isolé pour qu'il n'y ait pas à revenir en arrière ; que ce soit là un combat décisif, définitif, mais que de cette mêlée générale disparaisse le plus grand nombre possible de ces misérables. Voilà comment j'entends rompre nos liens ; alors notre société aura le droit de se dissoudre, ayant produit quelque chose de digne de tous nos sacrifices précédents.

Cette proposition était folle, insensée ; c'est vous dire quelle fut accueillie par acclamation. Tout le monde applaudit donc à l'idée de Méritens.

Il est évident qu'en dehors même du fait brutal de

la rencontre, c'est-à-dire du combat, mille difficultés semblaient surgir pour le rendre impossible ; au premier abord cela paraissait impraticable, c'était du rêve, une action théâtrale, à peine admissible dans un drame du temps...

Détrompez-vous ; cela avait été proposé, cela devait être et cela serait, et voici quels furent les moyens que ces enragés mirent en avant pour arriver à cette terrible bagarre.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la mort de Régusan avait jeté un grand trouble dans le ban et l'arrière-ban des spadassins ses amis ; car cet homme féroce avait su grouper autour de lui des amitiés et des dévouements à toute épreuve. Pendant qu'il vivait, aucun d'eux ne songea à lui discuter l'autorité morale dont la bande l'avait investi. Sa jeunesse, son audace, son courage incontestable et jusqu'à son grand air, exerçaient une sorte de fascination sur tous les disciples de ce maître. Aussi, à sa mort, loin de se préoccuper du choix d'un nouveau chef, pour la première fois peut-être ils songèrent à venger l'un des leurs, et s'apprêtèrent en effet à venger la mort de Régusan.

Ils eurent donc, eux aussi, un lieu de rendez-vous, une sorte de cabinet réservé dans un méchant petit café malpropre, où ils se rendaient à toute heure pour se concerter. Ils ébauchèrent un semblant d'organi-

sation, et, pendant quelque temps, ils se tinrent résolûment à l'écart pour se faire momentanément oublier.

D'un autre côté, du moins d'après l'opinion généralement accréditée parmi quelques personnes qui se trouvaient mêlées à tous ces événements, il paraîtrait que la même démarche, qui avait été faite par le président Dubourg envers son ami le comte de Capaillan, aurait eu lieu également par *une autre personne* envers ce groupe bien connu de duellistes.

Tout ceci, nous l'avouons, n'a jamais été assez bien éclairci pour que nous osions l'affirmer; mais, ce qu'il y a de plus certain, cependant, c'est que les *duellistes* furent assez directement avertis, pour que de leur côté ils aient pu se convaincre que leur règne était terminé, et que, s'ils ne disparaissaient pas volontairement, on finirait par les y obliger, une loi quelconque à la main.

Les choses étaient donc tendues des deux côtés à ce point. Dans un camp, celui des duellistes, venger la mort de Régusan devait être leur dernier effort.

Dans l'autre, celui de l'association, cette lutte en masse que Méritens avait préméditée, devait être également leur dernière opération.

Seulement, les spadassins étaient loin de se douter du traquenard que M. de Méritens allait leur tendre pour les amener à cette lutte décisive. Si vous voulez,

nous allons dénouer un à un tous les nœuds de cette chaîne d'intrigues.

Depuis la mort de Régusan, le lieu de rendez-vous ordinaire adopté par les spadassins était donc ce petit café de dernier ordre, dirigé tant bien que mal par une femme connue sous le nom de madame Léon. et qui portait triomphalement en lettres jaunes, sur son enseigne, le même nom que la maîtresse de la maison. L'on prétendait dans le quartier que ce nom était là comme un hommage rendu par sa moitié à cet excellent M. Léon, depuis dix ans, disait-on encore, en villégiature au bagne de Toulon. D'ailleurs très-mal situé, fort mal tenu et plus mal fréquenté, tels étaient les titres les plus recommandables de l'établissement.

Il fallait un public d'un certain choix et d'une moralité particulière pour l'achalander; ce qui explique du reste pourquoi la bande en question lui avait accordé la faveur de sa clientèle.

Parmi tous ces hommes également redoutables, que nous désignons sous le nom de spadassins, il y en avait un envers qui tous les autres montraient une certaine déférence, surtout depuis qu'il avait été question de venger la mort de Régusan. Il se nommait Benjamin Labarthière. Né sur les confins des Pyrénées, il avait, quoique Français, le plus beau type espagnol; de plus, il était bel homme et âgé à cette époque d'à peine trente ans.

Labarthière, malgré cela, n'était pas aimé parmi les siens; sa nature vulgaire, grossière même, faisait contraste avec celle de Régusan, dont le souvenir était resté parmi eux à l'état de culte. Néanmoins, sans être précisément leur chef, ainsi que l'avaient été tour à tour Larillière, Lucien Claveau et, en dernier lieu, de Régusan, Benjamin Labarthière exerçait sur ses *amis* une certaine autorité, et jouissait, dans leurs réunions, d'une prépondérance marquée. Du reste, vu les circonstances du moment, il était important pour eux d'avoir quelqu'un à leur tête : ils avaient pris celui-ci faute de mieux; mais, une fois dehors, ils ne lui accordaient aucune supériorité, et beaucoup d'entre eux le méprisaient.

Cependant les réunions étaient devenues fréquentes depuis quelque temps au café de la mère Léon. Les bruits qui couraient au sujet des répressions légales que les tribunaux se proposaient d'exercer sur eux préoccupaient tous ces hommes rebelles aux lois, et expliquaient leurs conciliabules quotidiens. Presque tous les soirs, en effet, au nombre de dix ou douze, ils se réunissaient pour s'entretenir de cette grave question, et proposaient, abandonnaient ou ratifiaient mille combinaisons pour parvenir à se tirer d'affaire sans être trop sévèrement inquiétés.

Les choses en étaient là, lorsqu'un soir, à l'heure où cette société aimable devisait sur l'art de tuer son

semblable avec ou sans douleur, le garçon de service, qui seul avait le droit de pénétrer dans leur antre, vint prévenir Labarthière que quelqu'un demandait à lui parler.

— Quel est ce quelqu'un? Est-ce un homme ou un monsieur? demanda insolemment le bretteur.

— Je crois, dit le garçon qui était habitué à ce langage arrogant, que c'est tout bonnement un domestique.

— En ce cas, faites entrer, répondit Labarthière.

Au même instant, le nouveau venu était introduit : sa tournure et sa tenue indiquaient en effet qu'il devait faire partie d'une livrée de bonne maison.

— Que me voulez-vous? lui demanda brusquement Labarthière, sans se déranger des deux chaises sur lesquelles il était étendu.

— Je veux, répondit aussitôt son interlocuteur sans se déconcerter, je veux vous sauver la vie, monsieur.

Cela avait été dit avec une grande simplicité.

A ces mots et surtout à la vue de l'attitude calme, digne et respectueuse néanmoins de celui qui venait de lui parler, Labarthière se redressa d'un seul élan et retomba sur ses pieds en face de l'étranger qu'il dévisagea du regard, comme pour savoir ce qu'il y avait de sérieux, de vrai, de faux ou de menaçant dans ces quelques paroles.

Mais l'inconnu soutint sans sourciller le coup d'œil terrible du spadassin.

— Asseyez-vous et causons, lui dit Labarthière, quand il fut revenu de la première émotion que venait de lui procurer cette singulière manière d'entrer en matière.

— Je ne demande pas mieux, monsieur.

— D'abord, qui êtes-vous? Et sans lui donner le temps de répondre à cette première question : puis dites-moi ce qui fait que vous vous intéressez à ma personne? et enfin je désire savoir également à quel propos vous vous dites en mesure de me sauver la vie? demanda-t-il encore coup sur coup avec quelque préoccupation.

— D'abord je vous dirai, monsieur, que je ne suis, ainsi que vous pouvez le voir, qu'un pauvre diable de garçon de café. Je m'appelle Auguste, pour vous servir : voilà pour mon nom. Maintenant vous voulez savoir le motif qui fait que je m'intéresse à vous? Il est des plus simples. J'ai appris que mes maîtres voulaient vous tuer. Pourquoi je vous dis tout cela? Pour me venger d'eux, parce qu'ils m'ont traité comme un misérable.

— Vous êtes garçon de café, dites-vous.

— Oui, monsieur, garçon de cercle, si vous aimez mieux.

— Ah! çà, voyons, fit Labarthière en se croisant

les bras sur la poitrine, est-ce une plaisanterie, ou bien est-ce sérieux ?

Et depuis quand des gargotiers, des maîtres de café, m'en voudraient-ils à ce point-là ? Et à quel propos, s'il vous plaît, aurais-je l'honneur d'inspirer à ces chevaliers de la demi-tasse une haine pareille, hein ?

Et en ce moment Labarthière n'avait pas du tout l'air tendre en interrogeant de la sorte.

— Ah ! monsieur, fit Auguste en souriant et par conséquent sans se déconcerter, c'est que mes patrons ne sont pas des maîtres de café comme les autres : ce sont des *messieurs* comme vous, des comtes, des barons et des gaillards tout à fait comme il faut ; des gens, enfin, même très-honnêtes ; seulement quand il leur prend la fantaisie de se débarrasser de quelqu'un qui les gêne...

— Ah ! çà que me dites-vous là ? demanda Labarthière de plus en plus intrigué, interrompant Auguste.

— Je vous dis, monsieur, la vérité, rien que la vérité, et si vous voulez me permettre de vous expliquer le fond de ma pensée, je vais sûrement vous donner des détails curieux et qui vous intéresseront tout particulièrement.

— Je vous écoute, fit le bretteur en s'asseyant et en faisant signe à ses amis d'écouter avec lui.

On aura sans doute compris que le délateur ne pouvait être que quelque garçon mécontent, attaché au service du cercle de la *Fraternelle*. En effet, Auguste avait fait partie de la maison depuis sa création et connaissait mieux que personne, ainsi qu'il le disait lui-même, des détails fort curieux. Pourquoi se vengeait-il aussi lâchement en dénonçant ses maîtres? C'est ce que nous saurons bientôt : en attendant nous pouvons affirmer que ce fut avec une grande lucidité de langage et un très-grand respect pour la vérité, qu'il révéla à Labarthière et à ses amis l'existence de l'association et leur en fit l'historique depuis la première heure de sa création jusqu'à ce moment même où il trahissait d'une manière aussi perfide le secret des conjurés.

Auguste, qui était intelligent, rappela une à une toutes les querelles que les membres de la société avaient eues; il précisa les dates des différentes rencontres et la mort des spadassins qui en avaient été victimes; il donna tous les noms, dévoila tous leurs plans, les dénonça enfin dans toutes les règles, au grand ébahissement de ceux qui l'écoutaient, la colère au cœur et l'écume aux lèvres. Et quand il eut fini ses révélations, il justifia sa lâcheté par un profond sentiment de vengeance conçu à la suite d'une discussion qu'il avait eue avec ses maîtres.

Lorsque le garçon eut fini de parler, Labarthière

et les siens demeurèrent pour ainsi dire cloués sur place tant leur étonnement était grand et leur ressentiment intense. L'idée seule d'avoir été pendant trois ans le point de mire et par conséquent la dupe d'une pareille manœuvre, les exaltait, leur arrachait toutes sortes de menaces et d'imprécations. Ces hommes ne se maîtrisaient plus, ils étaient devenus fous furieux, altérés de sang.

Cette confidence avait duré une heure au moins pendant laquelle ils ne cessèrent d'interroger le traître qui, de la meilleure grâce du monde, nous devons le dire, se prêtait à toutes leurs demandes en entrant dans tous les détails les plus précis et les plus minutieux.

— Vous dites donc, demandait Labarthière, que ce de Capaillan est le chef de tous ces brigands.

— Oui, monsieur, répondait Auguste, c'est lui qui est le président et qui dirige toutes leurs opérations.

— J'irai le trouver, je l'insulterai, lui d'abord, nous nous battrons, et...

— Et il vous tuera, répondit le garçon avec une grande impassibilité; et comme c'est absolument ce qu'ils désirent tous, ils en seront enchantés. Tenez, permettez-moi de vous donner un conseil : si vous voulez vous défaire de ces... brigands, ainsi que vous les appelez, confiez-vous à moi.

— Quel serait donc votre moyen?

— Ah! monsieur, c'est tout un plan à tracer, à étudier, et même à modifier au fur et à mesure que les circonstances imprévues l'exigeront. Dans tous les cas, si vous avez foi en mes services, laissez-moi faire : j'ai encore des intelligences dans la place, comme l'on dit, des camarades; je vous certifie que je saurai profiter des incidents et vous mettre à même de vous venger.

Que se passa-t-il alors? quelles furent les manœuvres employées? nous l'ignorons. Toujours est-il que les événements marchèrent avec une grande rapidité depuis la conversation que le garçon du cercle avait eue avec Labarthière; car quinze jours à peine s'étaient écoulés depuis cette entrevue, que d'un commun accord le comte de Capaillan, au nom de ses amis, et Labarthière, pour les siens, posaient les bases d'un combat, dont voici sommairement les conditions; combat qui restera dans les fastes du duel du siècle comme un exemple unique et sans précédents.

Ils décidèrent donc qu'une rencontre à l'épée aurait lieu entre les deux camps ennemis en masse.

Cette rencontre était, de part et d'autre, acceptée loyalement pour vider en une seule affaire toutes les haines accumulées et que les combats partiels ne pouvaient terminer.

Tous ceux qui y auraient pris part et *qui s'en se-*

raient tirés vivants (c'était d'ailleurs assez naïf), s'engageaient formellement, non-seulement à ne plus provoquer de combats, mais encore à *user de tous les moyens qui seraient en leur pouvoir pour arrêter la propagation du duel.*

Ce combat suprême aurait lieu entre vingt combattants, dix de chaque côté.

Avant comme après l'issue de cette rencontre, le plus grand secret était imposé à tous ceux qui devaient y prendre part.

MM. de Capaillan et Labarthière se réservaient le droit de choisir l'endroit où cette rencontre aurait lieu, et de ne le désigner à leurs amis que lorsqu'ils le jugeraient convenable.

Il n'y aurait pas de témoins, mais deux médecins accompagneraient les champions.

Ils avaient songé à tout ; ainsi qu'on le verra tout à l'heure quand il s'agira de morts probables, leur prévoyance ne se trouva pas en défaut pour les faire disparaître sans bruit.

Enfin, des deux côtés, chaque combattant devait se tenir prêt à tout événement, car il avait été réservé par les chefs que le signal du départ ne serait donné, s'ils le jugeaient nécessaire, qu'au dernier moment, afin d'éviter les indiscrétions. Dans tous les cas, celui qui, à l'heure de ce signal, se trouverait absent, serait considéré comme un lâche.

Les principales clauses étant ainsi posées, chacun attendit.

Tel était pourtant le résultat de l'idée émise quelques jours seulement auparavant par l'intrépide de Méritens. Idée folle, nous le répétons, insensée, irréalisable au premier coup d'œil. Mais qu'y avait-il de réellement impossible pour ces audacieux qui jouaient en riant avec leur propre existence? Pour eux l'obstacle et la difficulté étaient des attraits irrésistibles, les seuls pour lesquels ils sussent se passionner, à ce point qu'ils étaient capables de donner sans trembler tout leur sang goutte à goute, plutôt que de s'avouer vaincus.

Quels caractères! quelle race! Et qu'une nation était bien en droit d'espérer voir s'accomplir de grandes choses avec cette génération toute faite de volonté énergique et d'abnégation sublime!

Donc depuis que les conventions avaient été arrêtées, une semaine s'était écoulée; le huitième jour, au soleil levant, partaient, d'un coin de terre baigné par la mer, mais alors presque inconnu, trois petites barques à la carène noire, contenant chacune de six à sept personnes, et qui longèrent pendant quelques instants la côte d'Arcachon d'où elles s'étaient détachées.

A cette époque, en l'année 1833, l'aspect de cette plage ne ressemblait en rien à celui qu'elle offre

aujourd'hui aux nombreux visiteurs qui la parcourent.

Alors absolument nue, déserte, abandonnée, et pour ainsi dire ignorée, la côte d'Arcachon ne possédait pas, bien entendu, une seule maison. Cinq ou six cabanes de marins pêcheurs, faites de branches mortes et d'algues desséchées, animaient seules de leurs formes primitives cette plage pittoresque; un silence immense et un calme profond s'étendaient sur toute cette solitude, à peine troublée, ou plutôt traversée par la voix harmonieuse et plaintive du bruissement du vent dans la cime des grands pins.

L'endroit était donc bien choisi pour l'excursion que les adversaires avaient préméditée. Mais, pour plus de sécurité encore, de Capaillan, qui connaissait parfaitement le pays, puisqu'il y était né, s'était souvenu à propos qu'au milieu de l'immense bassin d'Arcachon se trouvait une petite île complétement inhabitée, de deux ou trois lieues de tour, et que nul endroit n'était préférable pour une expédition dans le genre de celle qu'ils avaient entreprise.

Donc, prétextant une partie de chasse dans l'*île aux Oiseaux*, les vingt adversaires, suivis des deux médecins, s'y dirigèrent en tenant eux-mêmes les avirons, afin de ne pas être inquiétés par la présence des matelots.

Le comte de Capaillan, au gouvernail du premier

bateau, guidait la marche, les deux autres suivaient.

Après une heure de navigation silencieuse, ils touchèrent le banc de sable où devait se passer le combat.

En mettant pied à terre, le président de la *Fraternelle* et ses compagnons restèrent un instant émerveillés de la grandeur du site où ils se trouvaient placés, comme aussi de l'ensemble majestueux de toute la côte, qui les entourait dans un cercle de plus de vingt lieues de tour.

Les dunes de sable, tour à tour ou rosées ou bleuâtres, suivant les capricieux mirages du soleil dans ces parages, se fondaient dans l'horizon transparent et limpide, et la mer d'un vert d'émeraude étendait sa vague large sur laquelle se perdait au loin la voile blanche de quelque pêcheur de royans.

C'était un magnifique spectacle, grand et sublime! comme toutes les merveilles de la nature que Dieu s'est plu à découper de temps en temps dans la carte des mondes.

Quand ils eurent salué de leur admiration cette terre sur laquelle, à l'exception de Capaillan, ils posaient le pied pour la première fois, le président de la *Fraternelle* se plaça au milieu du groupe et leur dit :

— Il a été décidé, messieurs, que les morts auraient l'Océan pour tombeau; cette précaution est prise pour la sauvegarde des vivants, quels que soient

leurs camps. Vous connaissez, dit-il, les conditions? Le combat ne cesse que lorsque l'un des deux adversaires demande merci.

Puis l'on tira au sort pour la répartition des adversaires.

Quelques minutes après cette formalité était terminée, et sur deux lignes parallèles dix membres de la *Fraternelle* et dix des membres de ceux que nous avons désignés sous le nom de spadassins se trouvaient en présence, face à face, terribles, menaçants, livrés à leurs haines et à leurs rancunes, une épée à la main, leur courage pour guide et Dieu pour juge.

Cependant, chacun des médecins adopta un côté et l'un d'eux donna le signal de cet effroyable massacre.

Oui, massacre! car jamais lutte ne fut plus terriblement acharnée de part et d'autre.

C'est vainement que nous tenterions de décrire cette prise d'armes, que quelques-uns des adversaires firent durer plus de *deux heures*, en plusieurs séances, bien entendu, et qui combattirent sous un soleil ardent, les pieds baignés dans le sang, presque sur des cadavres.

Chaque couple, dès le commencement de l'engagement, s'était résolûment attaqué; quelques-uns même furent, dès ce premier moment, mis hors de combat, blessés grièvement ou tués sur place.

D'autres luttaient d'adresse, et sans doute pour faire durer plus longtemps cette partie sanglante. ils se reposaient et se reprenaient; et si, par hasard, l'un d'eux était légèrement touché, l'autre lui prêtait un concours bienveillant pour le panser puis ils retombaient en garde et s'acharnaient de nouveau.

Quelques-uns fiévreux, désordonnés, mais toujours aussi terribles, bondissaient en dehors de la ligne et s'escrimaient à travers champs.

Enfin, les plus dangereux, ceux-là, combattaient froidement, et chaque coup pouvait être mortel.

Après vingt minutes, il y avait déjà des morts, et pourtant ils étaient presque tous de force égale à ce jeu perfide de l'épée.

Quand le combat cessa, cinq de ces jeunes hommes avaient été tués, trois appartenant au camp des spadassins et deux à celui de la *Fraternelle*.

Trois blessés seulement ne pouvaient se mouvoir; quant aux autres, ils n'étaient que légèrement touchés et pouvaient se servir de leurs bras, car il fallait songer au retour et surtout à faire disparaître les cadavres dans la mer.

Avant de commencer cette triste besogne, les deux médecins, après avoir pansé les blessés, s'emparèrent de toutes les épées, les réunirent en faisceau et les rejetèrent dans un coin, enlevant ainsi à tous ces

rudes lutteurs la possibilité d'un retour quelconque de colère.

Mais la précaution était inutile : à la vue de ces morts et de l'aspect général du terrain où venait de se passer cette effroyable bagarre, un profond sentiment de douleur s'était emparé de tout ces cœurs endurcis. Chacun se regardait presque avec douceur, car l'horreur de cette épouvantable scène, où tous ils avaient pris part, leur inspirait l'idée de se demander réciproquement pardon.

Cependant le temps pressait : on s'empara des cadavres et on les plaça dans une seule embarcation, puis on se dirigea vers la pleine mer. Arrivé sur les passes, on jeta les cadavres à l'eau, on désempara la barque pour la couler, et l'on regagna la côte au point de départ du matin.

Cinq camarades manquaient; il fallut expliquer aux gens de La Teste qu'une des embarcations avait chaviré et que cinq des leurs s'étaient noyés.

On reprit aussitôt la route de Bordeaux, et, comme à cette époque le chemin de fer n'existait pas, on s'arrêta pendant la nuit pour soigner les malades; le lendemain, ils entraient en ville.

Ainsi finit la société de la *Fraternelle*. Parmi les survivants, ceux que nous avons eu le plus souvent l'occasion de nommer, le comte de Capaillan et Henri de Méritens, l'inventeur de ce dernier duel, étaient

du nombre; ils se lièrent alors d'une étroite amitié, car ils restaient les seuls à peu près du premier comité d'exécution.

Une troisième personne vivait également avec eux et les servait avec un dévouement à toute épreuve! cette personne, c'était Auguste, le fidèle Auguste qui avait si bien joué le rôle de la perfidie auprès du malheureux Labarthière, tué l'un des premiers dans cette dernière mêlée.

XIII

LE SECRET D'UNE FEMME.

Est-il bien juste d'affirmer, ainsi que le prétendent les détracteurs de notre génération, que notre époque ne soit pas faite pour les grands dévouements, les idées généreuses et les nobles inspirations?

Quant à moi, qui suis un naïf, je crois fermement, au contraire, qu'elle est digne d'une autre appréciation, et que faire son éloge au lieu de lui jeter le blâme, serait lui rendre la justice qu'elle mérite. Nous ne sommes, croyez-le bien, ni meilleurs ni pires qu'autrefois. Découvrir le bon grain au milieu de l'ivraie, telle est la véritable difficulté; mais aujourd'hui comme alors, cherchez bien et vous trouverez. Dans tous les cas, je me propose de vous raconter un acte de courage qui, pour s'être passé à l'heure où triomphent l'habit noir et la cravate blanche, est tout aussi héroïque que les exemples que nous ont fournis les fils de Lacédémone.

Mesdames et mesdemoiselles, vous pouvez approcher vos fauteuils et ranger vos tabourets, l'histoire vous est tout particulièrement dédiée; cependant, s'il y a parmi vous quelques charmants cavaliers, ne les obligez pas à sortir, mon récit peut également être entendu par leurs chastes oreilles.

Ceci dit, je commence.

Pendant l'hiver de 18.., un soir de carnaval, il y avait grande fête dans l'une des maisons les plus suivies et les mieux fréquentées par l'aristocratie bordelaise, qui en vaut bien une autre.

Quoique choisis avec cette minutie extrême que doit s'imposer toute maîtresse de maison descendant des croisades, les invités étaient néanmoins très-nombreux et presque tous causaient familièrement entre eux, comme gens accoutumés à garder ensemble le portrait de saint Louis. Tout ce que Bordeaux possédait d'anciens noms et de grandes origines, hommes, femmes, jeunes et vieux, s'y donnait rendez-vous tous les hivers; car, pour être de la province, la maison n'en avait pas moins fort bon air, ma foi, et les maîtres étaient charmants pour leurs invités. Le domestique même, tout en ayant, comme de juste, la morgue insolente qui convient à une grande livrée, n'était pourtant que très-rarement grossier.

Ce qui faisait surtout que les jeunes gens s'y plaisaient, c'est que l'on y dansait beaucoup, et que par

conséquent on pouvait ainsi y contracter des alliances. On n'y employait guère le mot de mariage; cependant il s'y en faisait et des mieux assortis encore en quartiers de noblesse, bien entendu, sinon en âge. C'est pour cela que les mères y conduisaient leurs filles avec la même importance qu'aux dévotions. Il est juste de dire que, pour beaucoup d'entre elles, le bal était un sacerdoce.

Ce soir-là donc, la fête était éblouissante et fort animée; la maison tout entière baignait dans une atmosphère de flammes; on eût dit un feu d'artifice le jour de la fête d'un souverain constitutionnel. Ses splendides salons, garnis de fleurs et envahis par des jeunes femmes, offraient le coup d'œil magique d'un riche écrin chatoyant aux lumières de ses mille scintillements. L'orchestre jouait les airs les plus entraînants, tout ce monde s'amusait, et d'autant plus qu'il n'était venu à l'idée de personne de parler politique.

Décidément il y avait beaucoup de gens d'esprit dans cette noble compagnie.

Cependant, quand nous disons que tout le monde s'amusait, nous exagérons; car au milieu de cette joyeuse folie de bon ton, un jeune homme de vingt-cinq ans, au plus, se promenait, depuis longtemps déjà, tout seul dans les salons, et paraissait s'ennuyer profondément : ce qui était, de sa part, beaucoup trop irrévérencieux, convenez-en.

Néanmoins, de temps en temps, ce jeune homme homme serrait la main à un ami, ou bien s'inclinait devant une dame, souriait familièrement à une autre, et manœuvrait de son mieux à travers tous les méandres de cet archipel mondain, bien difficile à côtoyer sans avaries, il faut l'avouer, quand les vents du hasard vous y poussent après l'avoir abandonné pendant quelques années.

Précisément c'était le cas de notre jeune dépaysé, qui, en effet, depuis trois ans, avait quitté Bordeaux pour les colonies, où il avait été retenu par une affaire de famille des plus importantes. Mais comme il s'appelait le comte Didier de Labrède, à peine arrivé, il avait voulu revoir son monde, et était venu ce soir-là au bal, dans le seul but de savoir si on l'avait tout à fait oublié.

Cette curiosité était presque de la témérité après une longue absence.

Il n'était donc pas tout à fait un inconnu, ainsi qu'on aurait pu se le figurer, en le voyant errer à l'aventure dans les salons, sans s'arrêter plus de deux ou trois minutes avec ceux qui lui serraient la main. Avant son départ, il avait été au contraire très-répandu, comme l'on dit ; mais trois ans d'absence ! je vous le demande, c'est une éternité ! nécessairement il fallait reprendre langue. En bon navigateur qu'il était, il avait voulu s'orienter et sonder le terrain.

Il était fort prudent ce jeune homme, et il avait acquis en voyageant une grande sagesse.

Mais après un peu plus d'une heure de cet exercice hygiénique, qui consiste à patiner adroitement entre une robe de soie et des falbalas de dentelles sans passer à travers, il eut le désir de se reposer, et voyant devant lui une enfilade d'appartements moins éclairés que les autres salons, il s'engagea bravement à la découverte.

Après une excursion de quelques minutes, il se trouva dans un petit salon fort coquet et richement tendu, où, vu la distance, les airs que jouait l'orchestre ne parvenaient à son oreille qu'avec pas mal de solutions de continuité et, pour ainsi dire, par rafales. C'est absolument ce qu'il cherchait.

— On est bien ici, se dit M. de Labrède.

Et il se disposait à s'installer aussitôt, lorsqu'il découvrit sur sa droite une porte qui donnait directement dans un autre petit boudoir, un peu plus sombre, mieux parfumé et plus éloigné de l'orchestre. C'était une trouvaille, la perle des *buen-retiro*.

— Oui, mais ici on est mieux, fit notre sybarite en y entrant et en examinant, en connaisseur des discrètes retraites, le délicieux réduit.

En effet, l'ombre et le mystère semblaient en être les seuls dieux, comme quelques objets d'art d'une

grande rareté et des plantes exotiques en étaient les seuls ornements. Pour tout meuble, un divan très-large courait le long de la pièce; une table en marqueterie se trouvait au milieu, et sur la table brûlait, en même temps que fumaient des parfums, une lampe d'une forme antique qui avait dû séjourner longtemps sur le maître autel de quelque temple païen. Ne croyez point à un anachronisme.

Didier avisa le divan, choisit l'angle formé par la porte d'entrée afin de n'être point pris à l'improviste en cas de visite, et s'étendit de son long pour y rêver à l'aise en attendant l'heure du souper.

— Quand viendra le moment, se dit Didier, nous irons voir si les château-margaux et les château-laffitte sont toujours aussi bons qu'autrefois.

Ce jeune homme avait de grands égards pour son estomac.

Mais c'était néanmoins, vous pouvez m'en croire, un beau cavalier, que M. le comte Didier de Labrède, un de ces types attachants, sympathiques, faits de fierté et d'élégance, que les hommes envient et dont les femmes raffolent. Il était grand et mince, distingué d'allures et brillant d'esprit, jeune, en belle santé, aspirant la vie à pleins poumons; ni mélancolique par genre, ni joyeux sans propos, c'était enfin une riche et franche nature, qui n'avait rien à souhaiter à autrui et qui faisait plaisir à voir. Et, chose éton-

nante, voyez comme ça se trouve, lui qui était beau et riche n'était ni bête ni fat.

Décidément, c'était un grand original que ce garçon-là.

A peine était-il étendu sur le divan depuis quelques instants, qu'à son grand étonnement il entendit dans un salon voisin du sien le frôlement mystérieux d'une robe de femme; puis, aussitôt, le pas accentué d'un homme qui, selon toute probabilité, marchait sur les talons de la robe.

D'abord M. de Labrède ne voulut prêter aucune attention à cet incident; d'ailleurs toutes les portes étaient ouvertes; il ne pouvait donc soupçonner aucun mystère, et loin de chercher à découvrir les deux personnes qui venaient de révéler ainsi leur présence, il resta dans la même posture, se promettant même de faire de son mieux pour ne rien entendre de ce qu'elles allaient dire.

Mais à peine venait-il de terminer mentalement ces réflexions, qu'au même instant la conversation débutait ainsi entre les deux inconnus invisibles :

— Henri, dit une voix de femme sur un ton réellement ému, vous me faites commettre une grande folie, mon ami, en m'entraînant dans ce salon; mon mari peut, d'un instant à l'autre, nous y surprendre, et ce serait un grand malheur.

— J'ai voulu vous parler, une dernière fois sans

témoins, Marguerite, vous donner mon dernier adieu, répondit avec un accent pénétré de douleur celui qui s'appelait Henri.

Et M. de Labrède comprit, au léger bruit qui se produisit dans la pièce voisine, que les deux interlocuteurs venaient de s'asseoir. Sa nature loyale lui inspira aussitôt l'idée de révéler sa présence par un bruit quelconque ; il lui répugnait d'être ainsi, malgré lui, le dépositaire invisible des confidences qu'il allait entendre, mais déjà il n'était plus temps, la conversation s'était engagée de nouveau, et cela sur un ton si triste et si douloureux, que Didier n'osa pas les effrayer.

— Vous n'êtes pas raisonnable, mon pauvre ami, continua la même voix de femme ; vous savez mieux que personne dans quelles tristes conditions je me suis mariée ; vous savez que je n'aimais pas mon mari, que je ne l'aimerai jamais, qu'en l'épousant j'ai dû choisir entre le malheur de ma famille ou le mien... Je n'ai pas hésité, je me suis sacrifiée pour sauver mon père ; j'espérais que vous, Henri, vous que j'ai tant aimé, vous seriez le premier à me consoler en me donnant l'exemple de la résignation, et vous venez sans cesse raviver ma douleur en me reprochant cette union...

— Marguerite, dit la voix de l'homme avec un accent qui touchait au délire, Marguerite, je vous aime comme un fou, comme un insensé, comme un amant

jaloux, enfin ! Oui, je le sais, j'ai tort de vous poursuivre ainsi jusque dans les fêtes où vous allez... mais vous avez été ma seule passion, mon unique amour... Pour vous, j'aurais tout donné, tout sacrifié, tout fait, fit cet homme en s'arrêtant ; et s'il eût fallu, reprit-il aussitôt, je vous eusse payée d'un crime...

— Ah ! taisez-vous, malheureux, taisez-vous, s'écria la jeune femme éperdue.

— Ah ! tenez, dit-il en se calmant, vous avez raison, je suis un insensé ; mais aussi je vous aime si bien ! cet amour est si pur et si grand !... Ah ! je sens bien que rien au monde ne pourra jamais ni le remplacer, ni même l'apaiser... Tenez, pardonnez-moi, Marguerite, de vous avoir ainsi chagrinée ; d'ailleurs, je deviens raisonnable et si je vous ai prié de m'accorder ce dernier entretien, c'est que je pars... oui ! je m'éloigne, je vous quitte, vous tout ce que j'aime... tout ce que j'aimerai !... Ainsi, plus de reproches, n'est-ce pas, Marguerite ? Si je vous ai offensée, vous si pure, c'est à genoux que je vous en demande pardon ; enfin ! si volontairement ou involontairement je vous ai causé un seul chagrin ou fait verser une seule larme, ayez pitié de moi et dites-vous que j'étais bien malheureux...

A cet instant, Didier, écoutant malgré lui cette terrible confidence, entendit des sanglots entrecoupés : les deux amoureux confondaient leurs chagrins dans leurs

larmes; dernière communion de ces deux pauvres cœurs séparés par les lois humaines, mais unis par cette loi divine qui s'appelle douleur d'amour! Ils pleuraient!...

M. de Labrède, soulevé à demi, et la tête appuyée sur l'une de ses mains, écoutait, non pas avec curiosité, mais plutôt avec respect, et pour ainsi dire dans un pieux recueillement, l'expansion de toute cette tendresse.

Il y avait quelque chose à la fois de digne et de sacré dans ces reproches et dans ces larmes, et il courait dans l'atmosphère des effluves toutes parfumées de jeunesse et de chasteté qui faisaient du bien au cœur, et réjouissaient l'âme. Et Didier pensa :

— Seuls, comme ils le sont, en ce moment, amoureux et jeunes, qui pourrait donc les empêcher de profiter de leur isolement et de leur amour pour s'unir par un serment ou par un baiser?

Non! leur passion était trop grande pour l'abaisser jusqu'à la faute. Et tous deux se savaient si bien dignes l'un de l'autre, qu'ils s'étaient rencontrés sans contrainte et sans honte. D'ailleurs, n'avaient-ils pas pleuré ensemble, ces pauvres jeunes gens?

Riez, sceptiques, mais lorsque l'amour inspire de telles angoisses, Dieu veille sur les cœurs qui le portent en eux.

— Henri, je vous remercie, dit la jeune femme d'une voix encore entrecoupée par les sanglots et après un instant de silence; votre résolution est digne de vous, et je l'apprécie comme elle mérite de l'être; mais ma tranquillité personnelle ne va pas cependant jusqu'à l'égoïsme, et ne peut me faire oublier que vous avez une mère qui vous aime. Ne craignez-vous pas, mon ami, que votre absence la rende bien malheureuse.

— Ma mère est prévenue, et comprend à quel sentiment j'obéis en m'éloignant.

— Adieu donc! pour toujours peut-être, fit la jeune femme avec un effort pénible.

— Oui, pour toujours, répéta le jeune homme d'une voix plus calme.

Puis, après un moment de silence, il dit :

— Avant de nous séparer pour toujours, Marguerite, j'ai une grâce à vous demander, permettez au malheureux qui vous perd à jamais de vous baiser au front, comme un ami, comme un frère.

— Jamais! non, jamais, s'écria la jeune femme avec force; restons ce que Dieu a voulu que nous fussions; restons toujours dignes l'un de l'autre... partez, Henri, partez.

— Je vous obéis, Marguerite, adieu donc, pour toujours!...

Et Didier de Labrède entendit aussitôt les pas

d'Henri s'éloigner et se perdre dans la profondeur des appartements.

La jeune femme était restée affaissée sur un fauteuil.

— Allons, se dit Didier pendant que régnait le plus profond silence, voilà pourtant deux braves cœurs, deux grandes âmes, résignés à la douleur et qui mériteraient une large part de bonheur; mais un abîme les sépare à jamais. C'est égal, c'est beau de s'aimer ainsi. Pauvre Marguerite! Au fait, se dit encore de Labrède, je sais son nom. Mais du diable si jamais je chercherai à connaître son visage... j'aurais trop peur de faire rougir une sainte! Ah! mesdames, que n'étiez-vous donc toutes avec moi pour écouter battre ces deux cœurs et voir verser ces larmes; quel exemple pour vous, folles filles de Vénus la mère!

Il en était là de ses réflexions et attendait que Marguerite se fût éloignée pour s'en aller lui-même, lorsque le frou-frou de sa robe lui indiqua que la jeune femme quittait le siége sur lequel elle était assise.

Mais quel ne fut pas l'étonnement de Didier lorsque, au lieu de l'entendre disparaître par le chemin qu'avait pris Henri, il la vit se diriger dans le petit boudoir où il se trouvait lui-même.

Didier aurait donné son âme au diable pour pouvoir disparaître sans être vu de la jeune femme. Malheureusement, celle-ci voulant se remettre de son trouble,

avait eu la malencontreuse idée de pénétrer dans cette pièce ; à peine y était-elle entrée qu'elle se trouvait face à face avec Didier. La jeune femme poussa un cri de stupeur en se voilant la face ; puis d'une voix saccadée, vibrante, elle s'écria :

— Un étranger ! Ah ! monsieur, vous étiez là, vous avez tout entendu ? je suis perdue.

Et elle tomba brisée sur le divan, répétant comme une folle :

— Je suis perdue ! je suis perdue !

Le comte de Labrède était lui-même vivement impressionné de la douleur et de la souffrance de cette jeune femme. Cependant, respectant ses larmes, il n'osa pas de suite lui répondre ; ce ne fut que quelques secondes après que s'était échappé son premier cri d'effroi, qu'il se décida à faire une tentative pour la rassurer.

Pendant que Marguerite était toujours affaissée, plutôt qu'assise sur le divan, Didier, qui n'avait cessé d'admirer sa jeunesse et sa beauté, se recula de quelques pas, et, mettant respectueusement un genou à terre devant elle, il lui dit avec une expression de grande loyauté :

— Je vous parle comme l'on prie la sainte mère du Christ, madame, à deux genoux, parce que vous êtes pure, parce que vous êtes sainte et parce que je vous respecte.

A cette attitude humble, à cet accent franc et pénétré, la jeune femme releva la tête, et d'un air surpris, mais rassuré, elle fixa avec curiosité ce jeune étranger qui s'adressait à elle dans le langage le plus digne que puisse employer le cœur humain dans une telle situation.

— Oh ! relevez-vous, monsieur, dit aussitôt Marguerite, et merci d'avoir si bien compris ma souffrance.

Le comte s'était relevé.

— Je me nomme, madame, continua-t-il, le comte de Labrède, et je vous donne ici solennellement ma parole de gentilhomme que tout ce qui a été dit là, dans cette pièce, je l'ai oublié pour ne m'en souvenir jamais...

— Oh ! merci, monsieur, merci, répéta Marguerite fondant en larmes.

— Ne me remerciez pas, madame, et promettez-moi, au contraire, que vous daignerez oublier que le plus grand des hasards m'a fait malgré moi le confident de votre secret. Nous sommes appelés tous deux à nous rencontrer dans le même monde, à être présentés l'un à l'autre... Je serais au désespoir si jamais ma présence vous causait un embarras quelconque... Avant de vous éloigner, dites-moi donc, madame, que vous vous en allez rassurée et que vous avez foi en la parole du comte de Labrède.

— Oh ! je vous crois, monsieur, fit Marguerite dans

un élan de sincère enthousiasme; j'ai foi en votre parole, en votre franchise. Vous m'avez rassurée, monsieur de Labrède, je pars sans crainte, et je vous promets de vous rencontrer sans honte.

— A mon tour, je vous dis merci, madame, de me juger ainsi que vous le faites et de m'avoir compris.

— Je suis persuadée, monsieur, dit-elle encore en souriant à demi et en séchant tout à fait ses larmes, je suis convaincue que mon secret sera aussi bien gardé par vous que par moi.

— Mieux, madame, car une femme peut être conduite à un aveu par la crainte ou par la trahison; tandis qu'un homme se fait tuer, mais il le garde.

— Monsieur de Labrède, avant de nous séparer, je veux vous dire moi-même mon nom, fit la jeune femme devenue tout à fait confiante et rassurée. Je suis la femme du marquis de Preuil, ancien garde du corps, et je suis née Marguerite de Courtenay.

— Votre mère était une amie de la mienne, dit Didier.

— Elles le sont encore, monsieur; seulement ma mère habite un département voisin; maintenant, votre main, monsieur de Labrède, et voici celle d'une sœur, fit-elle en lui tendant la main avec un abandon plein de loyauté.

Didier lui prit la main, et, s'inclinant respectueusement, la lui baisa.

Au même instant, la jeune femme poussa un cri ; de Labrède releva la tête ; un homme, les bras croisés sur la poitrine, était en face des deux jeunes gens, les foudroyant du regard.

C'était le marquis de Preuil, le mari de Marguerite.

Un grand silence se fit aussitôt. La jeune femme, exagérant la situation, tremblait de tous ses membres ; le comte de Labrède, avant de prononcer un mot, attendait que M. de Preuil eût parlé afin de voir quelle tournure allait prendre cette nouvelle complication.

— Je vous trouve donc avec votre amant, dit brutalement le marquis en s'avançant sur sa femme.

— Oh !..... Monsieur ! exclama celle-ci, dans un cri d'indignation sublime et en lui lançant un regard qui l'enveloppa de tout son mépris.

— Est-il possible, monsieur, que ce soit vous qui parliez ainsi à une honnête femme, ne put s'empêcher de lui dire Didier.

— Cette femme est la mienne, riposta le marquis ; quant à vous, monsieur le galant, il ne vous appartient pas de contrôler ma conduite... retirez-vous, madame ; j'ai besoin de m'expliquer avec monsieur.

La marquise de Preuil voulut hasarder quelques paroles, mais son mari l'empêcha de continuer, et, la prenant brusquement par le bras, il la repoussa hors du salon.

— Monsieur, dit Didier au marquis, vous commet-

tez une lâcheté ; cependant je comprends que les apparences vous aient trompé, bien qu'il ne soit pas digne d'admettre une supposition pareille sur la conduite de madame de Preuil ; donc monsieur, avant de vous laisser plus longtemps soupçonner une infamie, permettez-moi de vous dire, sur ma foi d'honnête homme, que c'était pour la première fois que j'avais l'honneur de me rencontrer avec madame la marquise de Preuil.

— Et vous en étiez déjà aux pressements de main? dit ironiquement le mari... Tenez, monsieur, cessez vos protestations, ou je vous tiendrai pour un lâche.

— Vous vous tromperiez, monsieur, répondit froidement le jeune homme. Cependant je vous jure et je vous répète...

— Encore?... Votre nom, monsieur, car n'ayant pas d'armes sur moi, il faut que je remette à demain la triste besogne de vous tuer.

— Tout ce que vous voudrez, monsieur ; mon nom, le voici, fit Didier en donnant sa carte ; mais pour l'amour de Dieu, écoutez-moi, veuillez m'entendre... je vous affirme que ce que vous soupçonnez est faux, impossible, insensé...

— Alors, monsieur, dit en ricanant le garde du corps, expliquez-moi comment, voyant cette femme pour la première fois, elle vous permettait une semblable familiarité, car je vous ai vu, monsieur, lui

baiser la main. Et le marquis l'interrogeait du regard.

— Ceci est mon secret, monsieur, je ne puis le dire...

— Et moi, je vous répète que vous êtes un lâche.

Et là-dessus le marquis lui tourna les talons avec mépris et disparut.

M. de Labrède était atterré, anéanti, non pas du duel qu'il allait avoir avec le marquis, — peu lui importait, à ce brave cœur, — mais de la fatalité qui venait de frapper cette malheureuse femme au moment où il croyait l'avoir rassurée et sauvée de sa honte.

— Ah! Dieu juste! exclama Didier dans un accent d'indéfinissable découragement, que permettez-vous là, mon Dieu!

Et il quitta la maison pour rentrer chez lui.

Le lendemain matin, de très-bonne heure, le valet de chambre de M. de Labrède entrait dans l'appartement de son maître, pour lui dire qu'un monsieur désirait lui parler sans retard.

— Quel est ce monsieur? demanda Didier.

Voici sa carte, monsieur, répondit le domestique.

Et le comte put lire le nom de : Henri de Bachelle.

— Je ne connais pas ce nom, mais faites entrer.

Le nouveau venu pénétra dans la chambre.

— Je suis, dit-il, aussitôt qu'il eut aperçu Didier, celui pour qui vous allez vous battre, monsieur de

Labrède; celui qui devrait ce matin tenir en main l'épée ou le pistolet que le hasard vient de placer dans la vôtre pour une cause dont je voudrais seul être responsable; je suis enfin celui dont vous avez hier soir surpris involontairement la confidence.

— C'est juste, votre nom d'Henri aurait dû m'y faire songer; c'est une affaire malheureuse, monsieur, dit tranquillement Didier, et le hasard se mêle de beaucoup de choses qui ne le regardent pas; veuillez me dire, monsieur, le but de votre visite.

— Monsieur de Labrède, lui dit Henri, aussitôt que j'ai connu les détails de tout ce qui s'était passé, je ne me suis plus occupé que d'une seule chose, faire retomber sur moi tout le poids de cette affaire.

— Cela était impossible, monsieur.

— C'est ce que j'ai été obligé de m'avouer à moi-même, lorsqu'il m'a été permis d'apprécier toute la loyauté avec laquelle vous vous étiez conduit, monsieur, et aussitôt j'ai abandonné mon projet. Seulement, comme j'avais appris que vous arriviez d'un long voyage et que peut-être vous vous trouveriez embarrassé pour des témoins, j'ai voulu mettre à votre disposition...

— Pardon de vous interrompre, dit Didier, mais avant de vous laisser continuer, je dois vous dire que vous ne pouvez pas me servir de témoin dans une rencontre où j'ai le marquis de Preuil pour adversaire;

votre position vis-à-vis de lui s'y oppose et je ne puis accepter...

— Pardon à mon tour de vous interrompre, monsieur de Labrède, et je suis heureux que nous nous soyons rencontrés tous deux dans les mêmes sentiments de délicatesse : ce n'est pas moi qui viens m'offrir, ce sont de mes amis, qui sont là, en bas, et tous inconnus de M. de Preuil.

— C'est bien, j'accepte alors, fit Didier en souriant, et heureux de rencontrer un cœur aussi loyal, aussi délicat que le sien.

Les deux jeunes gens se serrèrent affectueusement la main.

Quelques instants après, les témoins du marquis étaient chez Didier. L'un d'eux, avant d'entamer les pouparlers avec les seconds de Labrède, demanda à lui parler en particulier.

— Monsieur, dit le témoin du marquis à Didier, quand ils furent seuls, M. de Preuil m'a chargé de vous affirmer que si vous consentiez à lui expliquer la familiarité qui existe entre sa femme et vous, puisque vous ne vous connaissiez pas, non-seulement il refuserait de se battre, mais encore vous ferait-il des excuses. Madame la marquise qui est malade, et presque dans le délire, a prononcé un nom qui n'est pas le vôtre, avouez-le moi avec franchise : vous seul, monsieur, pouvez donc expliquer ce mystère ; au nom de tout ce

que vous avez de sacré, dites-moi la vérité, monsieur; sans cela le marquis sera impitoyable, je vous en préviens, il vous tuera.

— Monsieur, dit Didier d'un air fier et en montrant la porte au témoin, mes seconds sont là, entendez-vous avec eux et ne demandez plus à un gentilhomme s'il préfère l'honneur à la vie; allez, monsieur.

Les conditions du duel furent ainsi arrêtées :

On se battrait à vingt-cinq pas, au pistolet, marchant chacun l'un sur l'autre à volonté pendant dix pas.

En cas d'insuccès à la première balle échangée, on en échangerait une seconde.

M. de Preuil ayant demandé de tirer le premier en qualité d'outragé, ce qui était par parenthèse contre toutes les règles admises, M. de Labrède le lui accorda.

A trois heures de l'après-midi, la rencontre avait lieu dans un champ situé sur le chemin de Caudéran.

Les deux adversaires étaient tous deux en habit noir, pantalon noir et cravate blanche.

Quand ils se mirent en présence, ils boutonnèrent leur habit. On leur remit les armes et l'on commanda le feu.

M. le marquis de Preuil compta ses dix pas; arrivé à la limite, il s'arrêta; puis abattant lentement son pistolet, il visa et fit feu.

Mais Didier ne bougea pas. Le marquis de Preuil le regardait et parut surpris.

A son tour M. de Labrède s'avança lui-même sur M. de Preuil, marcha comme l'avait fait celui-ci, et bientôt les deux adversaires ne se trouvèrent plus l'un de l'autre qu'à une distance de cinq ans. Seulement il n'y avait plus qu'un seul pistolet chargé, et il était dans les mains de Didier.

Les témoins étaient sous le coup d'une émotion terrible; ils s'attendaient à voir tomber le marquis foudroyé; les secondes étaient des siècles.

M. de Labrède, pâle, mais toujours calme et maître de lui-même, tenant son pistolet de la main droite, déboutonna son habit de la main gauche, défit également son gilet, puis montrant sa poitrine du côté droit, il dit au marquis, presque à mi-voix, mais sur le ton le plus expressif :

— Voyez, monsieur, si je suis un lâche !

Le malheureux montrait au-dessous du sein droit sa chemise trouée, couverte de sang, ruisselante : il était frappé en pleine poitrine, blessé à mort !

Et pourtant il était encore debout, toujours aussi noble, toujours aussi brave ; c'était affreux à voir, horrible à compter les secondes qui s'écoulaient emportant dans leur marche rapide un des plus beaux caractères chevaleresques de l'époque.

Enfin, quand Didier eut bien indiqué sa blessure à son adversaire, comme pour lui prouver que la mort lui laissait le temps de se venger s'il l'eût voulu, il jeta

dédaigneusement son pistolet derrière lui, et s'avança sur M. de Preuil jusqu'à ce qu'il fût assez près pour lui parler sans être entendu des témoins :

— Et maintenant, monsieur, lui dit-il solennellement, c'est ce mourant frappé par vous qui vous le jure : votre femme est une sainte !

Au même instant, le comte Didier de Labrède tombait dans les bras de ses témoins, et rendait sa belle âme à Dieu, emportant dans son cœur le secret d'une femme !

